POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON — MAI



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 11, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Poésies, 1879-1888. Le Prisme. Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 383 p., 6 fr. — 2. *Poésies complètes*, par Gustave Levavasseur. *Études historiques*. Paris, Lemerre, 1889, in-8 de 410 p., 6 fr. — 3. *Du Rose au Noir*, par Gaston de la Source. Paris, Savine, 1888, in-18 de 123 p., 3 fr. — 4. *Poèmes*, par Charles Fuster. Lausanne, F. Payot, 1888, in-16 carré de 202 p., 4 fr. — 5. *L'Ame des choses*, par Charles Fuster. Paris, P. Monnerat, 1888, in-16 de 183 p., 4 fr. — 6. *Réalités*, par Sévery. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 109 p., 3 fr. — 7. *Poèmes vécus*, par Jean-Marie Mestrallet. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 183 p., 3 fr. — 8. *L'Éternelle Chanson*, par Paul Jousset. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 114 p., 2 fr. 50. — 9. *Le Bréviaire d'amour*, par Henry Rey. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 241 p., 3 fr. — 10. *Poésies posthumes*, par Gaston de la Fuye, avec une préface de M. Rousse, de l'Académie française. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 156 p., 3 fr. — 11. *Pitres et Bohèmes*, par Henri Bazouge. Paris, Lemerre, 1888, petit in-12 de 86 p., 2 fr. — 12. *Récits et Légendes*, par le P. V. Delaporte, S. J., 3e éd. Paris, H. Oudin, 1888, in-18 de 224 p., 3 fr. — 13. *Reflets antiques*, par Victor Patard. Paris, Lib. des bibliophiles, in-18 de 176 p., 3 fr. 50 — 14. *Israël*, poème couronné au concours du *Magasin littéraire et scientifique*, par l'abbé H. Hoornaert. Gand, Leliaert et Siffer, in-8 de 13 p. — 15. *Feuilles volantes*, par Jacques Nemo. Paris, René Haton, 1889, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 16. *Marie-Madeleine*, poème par Jean Bertheroy. Paris, Ollendorff, 1889, in-12 de iv-28 p., 2 fr. — 17. *Fables*, par Henry Macqueron. Paris, Jouaust, 1888, in-18 de 153 p., 2 fr. 50. — 18. *Dernière gerbe*, fables, contes, légendes et poésies diverses, par L.-L. Buron. Paris, J. Bricon, petit in-18 de 147 p., 1 fr. 50. — 19. *Sourires et Larmes*, par Benjamin Guinaudeau. Paris, Perrin, in-12 de 171 p., 3 fr. — 20. *Voluptes et Parfums*, par Auguste Jehan, avec une préface de Fr. Coppée. Paris, Savine, petit in-18 carré de 64 p., 2 fr. — 21. *Orties blanches*, par Paul de Simard-Pitray. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 158 p., 3 fr. — 22. *Adel, la Révolte future*, poème par Jean Lombard. Paris, Léon Vanier, 1888, in-12 de xiii-51 p., 1 fr. — 23. *Adagiettos*, par J.-Guy Ropartz, poésies avec un prélude de Louis Tiercelin. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 98 p., 2 fr. — 24. *La Mort de Brizeux*, par Louis Tiercelin, à l'occasion de la statue de Brizeux édifiée à Lorient, le 9 septembre 1888. Paris, Lemerre, in-18 de 18 p., 1 fr. — 25. *Poèmes lyriques*, par Tola Dorian, princesse Mestchersky. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Félibres en la langue française*, poème, par Marc Bonnefoy. Paris, L. Sauvaitre, 1888, in-8 de 16 p., 0 fr. 40. — 27. *Italie*, par Maurice Faucon, avec une préface de François Coppée. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 202 p., 3 fr. — 28. *Au bord du désert*, par Jean Aicard. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 257 p., 3 fr. 50. — 29. *Fiertés gauloises*, par Louis Feix. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 211 p., 3 fr. 50. — 30. *Alsace! Lorraine! Nos haines et nos espérances*, avec une préface de Coppée. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 100 p., 2 fr. — 31. *Les Chansons de métiers*, par Victor Bonhommet. Paris, Vanier, 1888, in-18 de 140 p., 1 fr. — 32. *Chants et Chansons*, par Paul Avenel, 8e édit. *Cinquante chansons nouvelles. Notes et documents, et Bibliographie des chansonniers les plus connus*. Paris, Quantin, in-18 de 444 p., 3 fr. 50. — 33. *Poésies populaires* de Nékrassov, traduites par E. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice, et précédées d'une Étude sur Nékrassov par le vicomte E.-M. de Vogüé. Paris, Perrin, 1888, in-18 de 261 p., 3 fr. — 34. *Poésies et Nouvelles* de Pouchkine, traduites par F.-E. Gauthier, attaché à la chancellerie de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Paris, Ollendorff, gr. in-18 de 252 p., 3 fr. 50. — 35. *Poètes lyriques français du* xixe *siècle*. Extraits précédés d'un Essai sur la poésie lyrique et accompagnés de notices biographiques, critiques et biblio-

piré certainement) l'*Espoir en Dieu*, de Musset, en restant au dessous, néanmoins ; car la philosophie de Musset est vécue et pleurée, celle de M. Sully-Prudhomme est étudiée et exposée seulement. Le chapitre des sciences est superbe. On ne peut qu'admirer le poète qui a eu la puissance de rendre en des vers si concrets, si clairs, dans une forme si serrée et si parlante, dans un rythme si difficile, toutes les découvertes de la science. Merveilleux tour de force ! Le chapitre de la Curiosité l'emporte encore sur les précédents. On le résumerait en ces mots : inanité du savoir. Que d'observations justes ! Que de beautés de détails et d'ensemble ! Faustus ne trouvant le bonheur nulle part et entendant les cris de l'humanité qui montent jusqu'à lui, se décide à l'aller chercher dans le sacrifice. C'est ici la partie supérieure et la plus poétique de l'œuvre. Le dialogue entre Faustus et Stella sur la douleur et le dévouement est magnifique d'émotion, de sentiment, de vérité. Ils se réincarnent et descendent sur la terre pour guider leurs frères vers le beau et le bien ; mais quand ils arrivent ici-bas, l'espèce humaine s'est peu à peu éteinte, elle a disparu, et les âmes ont transmigré dans d'autres mondes. La description de la terre sans habitants, des cités en ruine, de la nature ressaisissant sa souveraineté violée par l'homme est grandiose. Faustus et Stella reprennent leur vol vers l'infini. Telle est cette conception, œuvre de prestigieux versificateur, de penseur, de savant, de philosophe, de poète.

2. — Dans le troisième volume des *Poésies complètes* de M. Gustave Le Vavasseur nous retrouvons les mêmes qualités que dans les précédents : un talent exceptionnel de versification, une érudition aimable et fine autant qu'étendue, traversée de pointes satiriques bien affilées. La première subdivision du livre se compose de variations fantaisistes sur des motifs pris dans l'histoire. *Éléon d'Aquitaine*, une longue villanelle, et la pièce suivante faite de dizains monorimes sont des tours de force d'exécution. Il est vrai qu'après lecture, l'impression s'évapore assez vite. Dans la partie dédiée à la Normandie sont rassemblées bien des jolies pièces, en toutes petites strophes merveilleuses de main-d'œuvre, — quelquefois trop longues. L'auteur abuse de sa dextérité ; il jongle trop longtemps. Puis viennent : des sonnets bien troussés, des toasts en vers, prononcés dans des réunions d'antiquaires, où s'associent le mieux du monde érudition, bon sens, humour, fine plaisanterie ; des triolets maniés avec maitrise ; de délicieuses traductions d'Anacréon et de Théocrite, émaillées de réflexions charmantes, et des notes de voyage, qui commencent par des vers blancs bien réussis. La fin, *Tristia*, est d'une note plus sévère et plus élevée ; mais les grelots de la gaieté y résonnent encore, et nous félicitons le poète d'avoir conservé une verdeur souriante que bien des jeunes gens n'auraient pas tort de lui envier.

3. — Un joli titre, celui-ci : *Du Rose au Noir*. C'est la chanson d'une âme qui s'ouvre à la vie, depuis les premiers espoirs jusqu'aux premières désillusions. Le noir ne fait qu'apparaître, le rose y domine, éclairant le regard avec sa teinte joyeuse. Nous souhaitons qu'à l'avenir ne s'accentue pas la couleur sombre ; car le rose sied trop bien à ce poète souriant, délicat et vrai. Il nous est doux de cueillir, dans les champs de sa jeunesse, des bouquets de fleurs champêtres.

Bluets d'amour, bluets de joie et d'espérance,
Première floraison de mon printemps charmeur,
Auxquels s'entremêlaient, aux heures de souffrance,
De grands coquelicots teints du sang de mon cœur.

En chemin, il égrène toutes ces émotions, en général naïves, calmes, illusionnées. M. Gaston de la Source, pourtant, ne s'en tient pas uniquement aux passions tendres. Son luth a des cordes plus fières, et il les touche d'une façon virile, quand il chante l'art, la patrie, les idées hautes, ou qu'il s'adresse à la jeunesse de France. M. G. de la Source ne dilue point sa pensée dans de longues pièces ; il la resserre en des morceaux courts, qui n'en ont que plus de mérite. Sa manière de dire unit le charme à la correction ; son vers est franc, bien venu. Ce que chacun de nous a senti aux heures du rêve, M. Gaston de la Source l'exprime sans prétention et sans pose. Aussi, M. Fuster, dans la préface, a-t-il très bien caractérisé le livre en lui appliquant ces deux vers empruntés à l'auteur :

Banal, si vous voulez : — oui, sans doute, banal
De la banalité de l'aurore et des roses.

4 et 5. — M. Charles Fuster, que nous venons de citer, nous apporte, pour son propre compte, deux nouveaux recueils, les *Poèmes* et *l'Ame des choses*. — Le premier, composé surtout de pièces de circonstance, nous amène à remarquer d'abord : de belles invocations à La Fontaine, à Molière, à Corneille, semées d'idées justes et saines. Puis, ce sont : les *Vieilles Maisons*, un retour attendri vers le pays natal ; les strophes superbes à Pallas-Athéné ; la méditation, nourrie de pensée et riche de sentiment, sur la musique ; le *Crépuscule*, une mélodie nocturne où chantent l'amour, la foi et la prière ; une grande vision de l'avenir dédiée *A ceux qui viendront;* enfin des stances savoureuses et fortes sur les paysans. — Le second se distingue, à première vue, comme le précédent, par une poésie pure, haute, sereine et simple, par une langue facile et correcte, étrangère aux hardiesses artificielles, aux crudités, aux néologismes arbitraires de l'école régnante, mais quelque peu dénuée de cachet personnel. C'est la langue abondante et courante d'un jeune artiste qui écrit trop, qui ne se forme pas assez, qui « se galvaude. » Comme il en est d'ordinaire quand les appellations sont trop générales et trop amples, le titre ici n'est pas absolument justifié. Bien

qu'on ait fait parler ou qu'on ait apostrophé très ingénieusement l'or, l'osier, le chaume, la résine, le couteau, la faulx, le canon, la chaîne, etc., je ne vois pas là toute l'âme des choses, au sens métaphysique du mot. L'auteur est fécond. Il se surmène un peu, et c'est le côté regrettable de son incontestable talent. Il est philosophe, sainement philosophe : il a réfléchi ; il a des idées, elles lui viennent en foule, à peine s'il prend le temps de les recueillir, et d'en laisser tomber le superflu. Les poésies de M. Fuster ont plutôt comme essence la comparaison que l'image. Elles sont, en général, des syllogismes développés. La première partie met en scène, la seconde compare ou conclut en commençant par « donc, » ou « tel, » ou « ainsi.. » On a classé une certaine école de peinture sous le nom de « protestante. » La poésie de M. Charles Fuster serait de la poésie protestante : c'est-à-dire un peu sèche, ingénieuse, psychologique, deductive, plutôt qu'étoffée, intuitive, imagée ou pénétrante. Du reste, il possède véritablement le don. Il en use; même il le prodigue. Pourquoi fait-il si vite? Pourquoi cette production à outrance? M. Fuster, déjà bien connu, veut arriver trop hâtivement sur les sommets. C'est un brûleur. En se gaspillant à l'excès, on s'enlève les précieux avantages de la concentration, qui toujours doit mûrir les floraisons de l'esprit, tant imaginatif et si brillant qu'il soit.

6. — C'est une belle tâche, digne d'une âme jeune et honnête que de prendre à partie, courageusement, les travers et les turpitudes du monde. Le signataire des *Réalités,* M. Sévery, a eu cette noble ambition. Il s'élève contre les passions mauvaises, l'orgueil, l'égoïsme, la luxure, l'amour du lucre et la fureur du jeu. Philosophie, réflexion, élan du cœur, simplicité, voilà les qualités se dégageant du livre. Il n'y aurait donc à en dire que du bien s'il était en prose, et si les sujets choisis avaient été traités didactiquement comme ils le furent par maints et maints enfileurs de maximes. Le fonds est irréprochable; l'exécution pèche en plusieurs points. Le vers a de la facilité, de la correction, une allure assez vive; l'enveloppe en est trop prosaïque. Dans cette prose mesurée, on disserte, on rhabille de son mieux les lieux communs de la moralité; on parle à l'esprit sans saisir l'imagination. M. Sévery est un moraliste doué d'une certaine verve en tant que moraliste, mais il n'a pas la flamme du satirique, et n'est encore qu'un jeune poète sincère.

7. — C'est l'amour qui remplit les *Poèmes vécus* de M. Jean-Marie Mestrallet. Vécus; en effet, ils le paraissent, ils doivent l'avoir été. Là respire, non pas la vie matérielle, mais celle d'un cœur aimant, mélancolique et désillusionné. Dans la première partie : *Une Aimée* et *Jours mauvais,* M. Mestrallet a trop poussé au noir la note de sa désillusion; il tombe, par instant, dans un pessimisme exagéré. Cependant, plusieurs pièces déjà sont charmantes, en particulier divers sonnets et

pièces fugitives, légers tableaux de tendresse intime, qu'enveloppe un certain vague triste et poétique. *Chansons du cœur* et *Bercements* sont la partie supérieure du recueil, — poésies courtes en petits vers, où l'auteur a employé, souvent très bien, le retour du même vers comme motif sentimental et musical. A la fin, je signalerai aussi *Baume* et *Fleur de soir*. La *Ballade du Lunatique*, quoique inégale d'exécution, est plaisante. M. Mestrallet soigne le rythme. Nous lui reprocherons seulement d'affectionner trop le vers moderne mal césuré. En somme, nous avons là le livre d'un homme qui aime et qui sent fortement la vie et l'amour, dans ce qu'ils ont de triste et de tendre. On se tromperait à y chercher le haut lyrisme, l'élévation; mais on y respire le sentiment.

8. — M. Paul Jousset redit, à son tour, l'*Éternelle Chanson;* il redit ce que tant d'autres ont chanté et rechanteront encore : tendres souvenirs, aspirations sentimentales, impressions fugitives. De ceux qui sont revenus au même thème ou entonnèrent le même ramage, les uns ont mieux rencontré, les autres plus mal. M. Jousset se tient dans le ton moyen. Il a la sincérité, la fraîcheur, la jeunesse. En feuilletant les pages de son léger recueil, on y trouve de petites pièces émues. simples et coquettes, dignes d'être citées : *Pèlerinage d'amour,* la *Mort de l'année*, imitation de Tennyson; *Berceaux,* d'une conception ingénieuse, touchante, philosophique, et quelques marines de Bretagne.

9. — Moins idéal, M. Henri Rey vient à nous, maintenant, comme un fils du Midi, ardent, vivant, impressionnable, d'âge mûr et d'esprit jeune, ayant réuni pour son plaisir des poésies écrites au hasard, ou à la faveur des circonstances. Il ne s'attarde guère aux sentiers de l'amour platonique ; il pousse hardiment l'aventure ; et il a la franchise de le dire, en même temps que le tact de ne pas excéder les bornes d'une galanterie de bonne marque. Beaucoup de ses pièces sont légèrement et spirituellement enlevées. Il rime la plaisanterie, rencontre l'esprit souvent, et, bien qu'il soit parfois un peu forcé, il se rachète toujours par la drôlerie ou la gaieté. Les idées fines, ingénieuses, abondent sous sa plume. La malice non plus ne fait pas défaut, et bien des morceaux ont des allures de bonne satire. Le reproche qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir versifié un peu vite. Le mètre n'est pas toujours parfait de forme et serré de grain. Encore cette inconsistance semble-t-elle répondre à la tenue d'un sujet libre et hardi. Optimisme charmant, galanterie, gaieté, amertume souriante, ingéniosité, passion vive, et de l'élévation, de la pensée parmi : voilà le fond du *Bréviaire d'amour* de M. Henri Rey.

10. — Dans une belle préface, simple, délicate, touchante, avec une pointe d'ironie à l'adresse des rimeurs riches et des poètes théogones,

M. Edmond Rousse, de l'Académie française, nous présente le jeune poète Gaston de La Fuye enlevé par la mort, en sa vingt-quatrième année, à ses travaux, à ses ambitions, peut-être à sa gloire. Ces poésies émues, chaleureuses, d'une bonne langue en dépit des tâtonnements et des imperfections inévitables à l'heure des débuts, étaient une promesse brillante pour l'avenir. Nous ne pouvons que déplorer le brusque anéantissement de cette intelligence, de cette âme élevée, de ce cœur vibrant. Les premières pièces sont des élans de convictions royalistes et de foi religieuses ; le premier enthousiasme de la jeunesse y déborde. Des rêves de bataille, des souvenirs du moyen âge chevaleresque, des aspirations vers le retour des régimes défunts en forment le fond. Ardeur et croyance sont les notes dominantes. A part quelques épithètes ronflantes et des chevilles bien pardonnables à si nouveau versificateur, la forme est belle et sonore. Viennent ensuite des impressions de sentiment, des réminiscences du pays natal, des notes attendries, des échos discrets d'amour. Le volume se clôt sur des pensers mélancoliques. Le poète pressent sa mort, y aspire, demande la fin de ses peines, s'y résigne.

Lorsqu'un champ demeure infertile,
On l'abandonne sans remords,
Et lorsqu'un homme est inutile,
Il peut s'en aller chez les morts.

dit-il, avec une infinie tristesse. Nous n'avons pu, sans émotion, lire ces poésies dernières et voir le dernier poème interrompu au milieu d'une strophe, sur un vers inachevé.

11. — De courtes pièces, en général des sonnets, esquissant une suite de types spéciaux, composent *Pîtres et Bohêmes,* par M. Henri Bazouge. Ils sont réunis là les amuseurs éternels de la foule : les géants, les phénomènes, les avaleurs de sabres, les hercules, les clowns, les escamoteurs, les charlatans: puis, ces héros plus relevés de la farce et de l'ancienne comédie : Arlequin, Colombine, Pierrot, l'amoureux Léandre. Sachons gré à l'artiste d'avoir distrait ses veillées d'hiver à crayonner les silhouettes grimaçantes de ces poètes du tréteau, les inassujettis, les réfractaires, les indépendants à double face, chez qui le maquillage grossier, les paillons de cuivre et le rire de métier, déguisent tant d'humiliations endurées ou recouvrent tant de misère. Félicitons-le d'avoir, à chaque portrait, tourné la médaille pour nous la montrer complète, l'endroit et le revers. L'hercule, à l'issue de la représentation, est battu par sa femme, une femmelette, une nabote. L'avaleur de glaives crache le sang. Le clown cache difficilement sous le bariolage de son costume la noire tristesse d'une vieille peine de cœur. — Ce serait excellent, si la forme était moins prosaïque, si l'on ne remarquait dans le dessin trop de simplesse écolière, et si l'on

voyait passer à travers un léger canevas le vif esprit, l'humour, qui devrait faire papilloter sous nos regards ce monde baroque et fantasque.

12. — Un article de M. Armand de Pontmartin, puis une lettre élogieuse de M. Sully-Prudhomme, recommandent hautement et justement les *Récits et Légendes*, du R. P. Delaporte, très variés de fond, de forme, de sujets. Il serait difficile de citer des titres ou de recommander des morceaux en particulier, car presque tous sont également recommandables et par les qualités d'ensemble et par les beautés du détail. Ce sont des légendes, des récits, de simples histoires ayant trait indistinctement aux temps anciens, au moyen âge ou à notre époque. Toutes les histoires connues ou oubliées, tous les personnages, grands ou médiocres, historiques ou populaires, chrétiens ou païens, héros ou comiques, ont été admis à fournir leur contingent à ces récits, qui sont quelquefois basés sur une simple note historique, perdue, délaissée, ou restée inaperçue, ou sur une brève citation. Les uns sont épiques, les autres tiennent du conte populaire ; l'humour, la fine plaisanterie, l'esprit, s'y familiarisent avec les inspirations les plus élevées. On est intéressé d'un bout à l'autre, et l'on ne s'arrête qu'au terme. Rien n'y manque des qualités narratives : excellence de l'auteur à mouler le vers sur le canevas, à varier ses formes, à mettre en relief ses personnages, à émailler l'action de traits caractéristiques, originaux, de réflexions soudaines et piquantes. La versification est heureuse. La pureté, la pondération, l'atticisme du rythme classique y sont unis à la rime riche et à tout ce qu'il y a de bon dans les innovations des écoles modernes. Les *Récits et Légendes* du P. Delaporte sont, à peu de chose près, irréprochables.

13. — Nous n'en pouvons dire autant, à notre sincère regret, des *Reflets antiques*, de M. Victor Patard. Dans ces pièces, puisées aux sources grecque, latine, arabe, persane, hindoue ou hébraïque, l'adaptateur s'est attaché à serrer les textes d'aussi près que possible. Il les a même suivis de trop près. De là des inversions choquantes et des tournures de phrases complètement étrangères au génie de notre langue. A ce compte, n'y aurait-il pas eu tout profit à employer la forme courante et libre? Car, le moyen le plus immédiat de rendre un poète étranger, c'est la traduction mot à mot, et celle-ci n'est possible qu'en prose. Lorsqu'on choisit le vêtement poétique, la traduction devient une imitation et l'on n'a pas trop, alors, de toutes les ressources du langage et du rythme pour mener à bonne fin une pareille tâche. M. Patard s'est tenu entre l'un et l'autre genres, ou plutôt il les a unis; et de cette fusion a résulté quelque chose d'hybride, de froid, d'antipoétique. Les imitations d'Anacréon ressemblent à des travestissements. De grâce, de délicatesse, d'atticisme, on n'en a que l'ombre. Il

suffit de lire *l'Amour mouillé* dans ce recueil et de relire le même sujet chez La Fontaine, pour comprendre que c'est celui-ci qui nous donne le mieux l'idée d'Anacréon, tout en ne marchant pas d'aussi près dans sa lisière. Catulle, Tibulle, Properce, se plaignent ici d'être défigurés. Les poèmes de source hébraïque trahissent la sécheresse, le mal à l'aise, au lieu de la sublime poésie débordante qu'on connaît. Les imitations arabes d'Antar sont moins défectueuses. Elles ont des passages attachants. Le meilleur du volume consiste dans les adaptations des chef-d'œuvre persans, empruntés à Hafiz, Kosrou, Firdousi, Saadi.

14. — M. l'abbé Hoornaert a fait la rencontre d'un juif qui lui demande l'aumône. C'est *Israël* personnifié. Là-dessus sa verve s'anime. Elle se livre à une longue, pittoresque, malicieuse et complaisante description de la crasse et des haillons du vieux médecin. Puis, s'échauffant à mesure, elle se lance dans une longue période antisémitique : elle invective à toute outrance contre les fils de ceux qui ont vendu le Sauveur du monde. Il y a là de beaux vers, de l'élan, de la force, une versification très louable, des pensées ingénieuses sur la malédiction qui poursuit les juifs. Mais que devient, au milieu de cela, le précepte de Jésus : Pardonnez, et oubliez les injures ?

15. — Les *Feuilles volantes* de M. Jacques Nemo se sont échappées de la chambre d'un jeune prêtre. Il n'y faudra donc pas chercher les troubles de la passion. On rencontre l'élévation, la piété, la sensibilité, dans une note sincère et tranquille. De belles idées calmes, de la sérénité au sein de la tristesse, des peines consolées par l'espoir en Dieu. M. Jacques Nemo chante la nature, la famille, les saints, la vertu, le dévouement, tous les sentiments nobles. Les vers sont larges, mais un peu lâches et médiocrement rimés.

16. — *Marie-Madeleine,* sous le pseudonyme de Jean Bertheroy, est d'une main féminine. C'est une femme qui vient d'évoquer une fois de plus la si touchante figure de Marie de Magdala. Elle le fait dans de beaux vers précis, sonores, et très expressifs. M. François Coppée, qui a tracé la préface, dit que « ce poème est d'une ampleur de conception et d'une fermeté de facture absolument viriles, et qu'il se dégage un charme pénétrant de cette pure fresque évangélique. » Nous confirmons sans ajouter.

17. — M. Macqueron est audacieux de s'aventurer lui encore en ce champ de l'apologue où toutes moissons ont été faites. Quelques-unes de ses *Fables* sont un peu banales, trop longues et tirées par les cheveux. Beaucoup d'autres sont écrites prestement, avec finesse, dans une langue claire et pure. De l'observation, des allusions fines, une pointe de satire, une malice aimable et railleuse sans méchanceté, font l'agrément du volume de M. Macqueron. On y peut lire avec plaisir :

l'Aiguille, les Deux Pots, le Savant, le Rat et l'Écureuil, le Diable et son Homme, la Girouette, le Moineau, l'Ane savant.

18. — M. Buron aussi a lié quelques fables dans sa « *Dernière gerbe.* » A ses apologues il a mêlé de la philosophie, de la malice. Malheureusement, la mise en œuvre en est défectueuse. L'expression, très correcte, n'a pas de cachet personnel. Le rythme manque d'ingéniosité ; car, il ne suffit pas de varier la longueur des vers pour bien faire des vers irréguliers. M. Buron n'a pas le secret d'aiguiser le trait final. — Des contes, des légendes accompagnent ces fables. De petits faits d'histoire, des anecdotes de la vie des grands hommes, des aventures touchantes : il y avait de quoi broder sur ce canevas. M. Buron en a tiré peu de chose. Ses *Poésies diverses* encore sont riches de sentiments purs, d'idées saines et de foi religieuse, mais quelle absence de lyrisme ! Pas de souffle, pas d'imagination, pas de figures !

19. — Le prix n'est pas marqué au dos de *Sourires et Larmes,* par M. Benjamin Guinaudeau. En effet, ça n'a pas de prix, n'ayant pas de valeur. Bon fils, bon citoyen, bon chrétien, et faisant à son loisir des vers avec le nombre de pieds voulu, M. Guinaudeau, pour tout cela, n'est pas un bon poète. Je cherche la musique, la sensation, le sentiment, la vie, l'amour, et je ne découvre chez lui que des poncifs de Lamartine, de Millevoye, de Soumet, de Reboul, d'où sont absents les nerfs et la moelle.

20. — J'aime encore mieux *Voluptés et Parfums,* de M. Auguste Jehan, un gentil livre de début, ayant quelque fraîcheur. Des vers d'amour, des souvenirs d'Orient, c'en est le fond. Pas de grands compliments à faire, pas de gros reproches non plus. C'est ordinaire, sans être trop banal. Le vers n'est pas très ferme, mais il n'est pas tourmenté ; la langue est un peu molle, mais pas déliquescente ; il n'y a guère d'idées, mais il n'y a pas de recherche. Ce sont des impressions de jeunesse, « voluptueuses et parfumées, » où nous voudrions voir plus de virilité, plus d'ardeur. C'est trop alangui, trop boudoir.

21. — Pareillement, les *Orties blanches*, de M. Paul de Simard-Pitray, donnent des promesses, sans affirmer rien de très haut. Ici, pas de hurlements désespérés comme il en abonde chez nombre de rimeurs, ni de langueurs énervantes, une façon de sentir naturelle, exprimée avec franchise et simplicité. Le vers est bien manié, souvent lyrique, tour à tour gracieux et fort. On ne trouverait pas une pièce de vers à classer dans les anthologies ; la perfection complète ne s'y rencontre à nulle place ; c'est un début, un essai ; mais il donne de l'espoir pour le jour où M. de Simard-Pitray se sera corrigé, se sera fait lui, et aura laissé l'imitation de Musset et de Hugo des premières œuvres, imitation bien apparente dans quelques pièces. Les poèmes guerriers et du genre moyen âge sont les meilleurs à signaler.

22. — Voici qui est plus osé d'envergure et plus neuf de conception : *Adel, la Révolte future*, par M. Jean Lombard. Une préface critique de M. Théodore Jean l'annonce, préface tapageuse, exaltation hyperbolique et démesurée de l'auteur qu'on présente comme un Messie et de l'œuvre qu'on révèle comme une Bible des époques prochaines. Au commencement se déroule une vision de la nature primitive, si pleine de sève, de luxuriance et d'abondance facile pour les habitants du globe. Puis vient celle de l'époque moderne, l'âge des métaux, des villes de fer, où le prolétaire gémit, s'use et meurt sous le poids des labeurs incessants, livré à l'exploitation des maîtres. Et le tableau s'achève par la vision du retour à la nature, la grande nourrice dont on ouvre le ventre, afin d'en tirer le métal, et qui offre généreusement à sa surface tout ce qu'il faut à l'homme pour vivre et se vêtir. Le sujet est grand, l'idée belle, l'exécution convaincue, sentie, âpre. Mais quelle accumulation extravagante d'expressions cherchées, archaïques ou néologiques, et quel style aheurté, que d'efforts pour simuler la force, que de bizarrerie pour imiter la violence ! Fallait-il mettre hors de cause la simplicité et la concision ? M. Jean Lombard est-il aussi de ceux-là qui croient que le mot remplace la chose ?

23. — M. Guy Ropartz a quitté, un instant, la musique pour la poésie. On devait s'attendre à retrouver, dans ses *Adagiettos* rimés, le vague de la langue musicale. Ce sont des lambeaux de songes, des notes, des soupirs. Impressions d'amour, impressions de paysages, impressions de rêve, voilà le livre. On le ferme. Qu'a pensé l'auteur, qu'a-t-il dit ? On ne sait. Il vous a caressé, bercé, doucement, sans bruit ; on a éprouvé le charme d'un demi-sommeil. Le vers n'est pas rythmique, pondéré. Ce n'est pas le vers d'un écrivain de race, mais d'un musicien, vers facile et harmonieux, mais sans force ni nombre, un peu fluide, le vers d'un dilettante qui a fait son apprentissage dans les poésies du jour plutôt que chez les maîtres anciens.

24.—D'une poésie de circonstance : *la Mort de Brizeux,* M. Louis Tiercelin a su tirer un excellent parti en dramatisant le sujet. Brizeux se sentant mourir, seul, loin de la patrie, regrette qu'aucun ami ne soit à son côté pour lui fermer les yeux. Soudain, Marie, la chaste compagne de ses jeux d'enfance, la douce ami du pont de Kerlô, Marie,

Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir,

apparaît, vient à lui, et un dialogue commence entre l'amante et son poète. C'est un ressouvenir mutuel, varié, attendri, des naïves expansions du premier âge, des mille incidents de l'idylle agreste, avec les landes et les chênes pour décor. Puis, les beautés et les douceurs de la Bretagne, chantées à voix alternées, se terminant par un regret de voir la civilisation détruire, sous le niveau des chemins de fer et des routes

droites, l'originalité antique de la terre armoricaine. *La Mort de Brizeux* est une belle pièce idyllique, douce et fière.

25. — Du lyrisme, si vous en désirez, Mme Tola Dorian, princesse Mestchersky, vous en comblera. Avec quelle effusion, avec quelle prodigalité ! Lisez, jugez vous-mêmes. On est assourdi, aveuglé, on en ruisselle avant d'être arrivé à la moitié du volume ; on en est mort, anéanti, quand on le ferme. Certes, on ne s'attendait pas à trouver, chez une âme de femme, tant de sève, de force, de grandeur, d'épanouissement, de luxuriance. On songe aux vastes fleuves, aux forêts vierges, à toute sorte de choses désordonnées, puissantes et inextricables, à Pindare. C'est une belle âme, instruite et sentante, que celle qui chante ainsi, sans défaillance, pendant trois cents pages, l'amour, la vie, la mort, les peuples, les dieux, les histoires, la nature, le temps, l'éternité. On ressent un peu de fatigue et d'effroi, hélas ! parce qu'il y a là trop de génie et pas assez de talent. La pondération, l'unité, la mesure, manquent dans la plupart des pièces, et c'est infiniment regrettable, car elles débordent d'idées, d'expansion, de chaleur et de fougue. A tort, Mme Tola Dorian fait des concessions à la langue décadente, emploie avec une prédilection trop marquée ces termes savants et philosophiques, accumule les épithètes sonores, colorées ou vertigineuses, et vise trop à l'immense. Assez de fois son inspiration touche au grandiose.

26. — M. Marc Bonnefoy s'adresse aux félibres et leur demande s'ils ne feraient pas mieux de parler français.

> .... Je connais des gens qui parlent provençal
> Parce que le français souvent les embarrasse.

Cette apostrophe est le sujet de son poème, dont la fin, quoique d'un très noble élan patriotique, nous paraît un peu exagérée. M. Bonnefoy, devant l'Allemagne menaçante et envieuse, craint que la différence des idiomes dans notre pays n'entretienne la division des courages et demande que les félibres abandonnent leur langue chérie, afin que de l'unité du langage naisse l'unité du sentiment. C'est aller trop loin. Nous préférons la première partie, bien écrite et bien pensée. On ne peut mieux dire ni plus spirituellement. C'est le cas de répéter avec Voltaire :

> Le bon sens, de peur d'ennuyer,
> S'y déguise en plaisanterie.

Les félibres, tant célébrés, tant glorifiés, sont accommodés là de la belle manière. Pourquoi, dit l'auteur, les quatre coins et le milieu de la France ne les imiteraient-ils pas?

> Tout bien considéré, je ne vois pas comment
> On n'aurait pas aussi des chaires de flamand ;
> Rouen pourrait enseigner son idiome antique,
> Nantes le bas-breton, Rennes le vieux celtique :
> Et la France dès lors polyglotte à l'excès,
> Parlerait toute langue excepté le français....

27. — De Provence en Italie la traversée n'est pas longue. *L'Italie* de M. Maurice Faucon est un beau livre, l'œuvre d'un vrai poète, d'un homme, d'un artiste, d'un penseur. Jeune, riche, amoureux des arts et du soleil, il a voulu porter, un jour, ses rêveries sous le ciel italien. Il nous livre d'abord en des vers bien frappés, imagés, émus, ses impressions de voyage mêlées de souvenirs d'amour et de recurrences vers l'enfance et le pays natal. Mais, tout à coup, il se sentit frapper, en pleine force, par un mal mystérieux et terrible qui le tourmentera pendant de longues années et qui maintenant encore le condamne à la retraite et à la souffrance. Alors il chante pour nous sur sa lyre affligée les poèmes navrants et résignés : *Ægri somnia, De Profundis, Arrière-Saison*. *L'Italie* de M. Maurice Faucon est avant tout un livre sincère, aussi bien dans ses strophes de début respirant la lumière, le bonheur et l'espérance, que dans ses plaintes finales, éloignées d'un faux pessimisme comme la vérité l'est du mensonge. Que de belles choses! Il faudrait tout citer. Les descriptions sobres et saillantes des villes italiennes, des œuvres de marbre, les souvenirs des grands maîtres, s'y alternent avec les impressions tendres, les idées hautes, les belles appréciations de l'art. Tout est bien senti, rendu avec force, grâce et mesure. La forme est franche, large et discrète, vigoureuse sans rudesse et douce sans fadeur. La langue est exquise.

28. — Avec M. Jean Aicard l'imagination se déplace. On change de pays. Il nous reporte aux belles contrées d'Afrique, tant de fois décrites et toujours si attirantes. Il nous mène aux confins du désert. La préface, dédiée à Pierre Loti, explique préliminairement les raisons du voyage de l'auteur en Algérie, et développe de belles, nobles et justes idées sur nos devoirs de vainqueurs à l'égard des Arabes, devoirs trop méconnus par nos ministres, nos représentants et nos fonctionnaires algériens. *Au bord du Désert* se compose de pièces, courtes en général, écrites au hasard des impressions pendant un séjour de deux mois en Algérie, par un Provençal bien apte à sentir profondément la poésie du pays et des hommes, enfants du soleil et du grand air. M. J. Aicard ne décrit pas. Il n'emploie que très discrètement et de temps à autre, pour le décor, le pittoresque des étoffes, des bijoux, des costumes, des coutumes et des couleurs de l'Orient. Il dédaigne le banal exotisme des formes et des mots — qui a pourtant déclaré maints succès littéraires — sachant bien que ce n'est là que le côté extérieur, l'enveloppe, l'épiderme d'un peuple et d'une civilisation. Ce qu'il nous donne c'est l'âme arabe. Cette âme, il l'a sentie, il l'a comprise, et il l'a rendue comme elle est, simple, grande, patiente, avec sa haute religion, sa soumission à la fatalité, son amour des grands horizons et de l'indépendance, son acceptation calme de la vie et de la mort. *Allah, la Bouche, l'Autruche, Salin, les Hirondelles, le Cimetière, l'Inconnu, Jésus nomade,*

le Chien mort, A Biskra, le Consolateur du désert, le Muezzin, le Marcheur du désert, et surtout la pièce finale, *la Pétition de l'Arabe*, sont les plus belles pages de ce livre, tout pénétré de force et de chaleur.

29. — Si l'amour de la patrie suffisait pour faire un poète dans le sens complet du mot, M. Louis Feix serait ce poète, à coup sûr. Ses *Fiertés gauloises* exhalent à chaque ligne la haine farouche de l'Allemagne, une haine qui se traduit, en de certains passages, par des injures virulentes ne prouvant pas grand'chose. La revanche, l'Alsace, la guerre, le culte du sol natal, le devoir, le sacrifice, sont les thèmes généraux. Une seconde partie de l'opuscule, qui a pour titre : *les Morts tragiques*, raconte la fin héroïque de plusieurs des braves qui sont tombés, pendant la dernière guerre, pour la défense de la patrie. Quelques-unes de ces pièces ne sont pas sans mérite; mais, à côté d'excellents morceaux très courts, il y a, par contre, trop de médiocrités, trop de chevilles.

30.— Doit-on attribuer ce retour de poésies patriotiques et guerrières aux préoccupations politiques qui viennent d'agiter la France, l'Europe? Mais la nouvelle année a été féconde, particulièrement en pièces ou en recueils de vers sur l'Alsace et la Lorraine. Nous comptons le volume de M. Maxime Tiple parmi les meilleurs. Il est court, et c'est une grande qualité. Il se lit vite, avec intérêt et émotion; quoique rempli d'un unique sentiment, il ne cesse de vous tenir en intérêt. Nous ne ferons de réserves qu'à l'endroit d'un morceau inférieur : *l'Espion*, et du redoublement d'une même conception dans deux pièces sur *la Mort de Frédéric III*. La versification, variée, facile, souple et forte, ne mérite que des éloges. Quant à la langue, elle est excellente, d'une correction attique qui n'exclut pas la chaleur et la couleur. Une grande fierté patriotique y vibre d'une page à l'autre. C'est l'œuvre simple et franche d'un jeune cœur bien français, qu'a douloureusement frappé la défaite, et qui bat à l'espoir de la revanche future. Au rang des fragments les meilleurs, nous signalerons : *Mon Rêve* et *le Semeur*, qui vaut d'être cité pour l'ampleur du mouvement.

» Dis-moi, de l'aurore au couchant,
Que sèmes-tu dans chaque champ
Sans reprendre jamais haleine?
Ton geste est large, ton front haut,
Et, ne craignant ni froid ni chaud,
Tu vas par l'Alsace-Lorraine !

. . . .

Ton pied ne me semble pas lourd;
Aussi jeune qu'au premier jour,
Tu gardes, à travers la plaine,
Ta force et ta sérénité,
Comme le dieu de la fierté
Debout en Alsace-Lorraine !

— Je suis celui qui ne meurt pas,
Et je sème devant mes pas
Une semence souveraine
Qui pousse dur, qui pousse fort,
Bravant le mal, bravant la mort,
Sur le sol d'Alsace-Lorraine !

Aussi longtemps que tu viendras,
Été comme hiver, tu verras
Ma main jeter la même graine ;
. . . .

Je me nomme le Souvenir ;
J'attends la récolte à venir ;
Ce que je seme, c'est la haine...
La haine est le pain de nos cœurs :
Elle protège les vengeurs
De l'Alsace et de la Lorraine !

Voix alsacienne, *les Sapins, l'Épée, le Casque, la Lettre*, ont jailli de la même inspiration généreuse. Les conceptions du poète ne se renferment pas exclusivement, d'ailleurs, dans les sentiments. Il incline souvent vers la grâce, une grâce saine et charmante, et encore, toujours patriotique. Telle, la charmante allocution aux fleurs alsaciennes :

Recueillez-vous, enfin c'est l'heure !
O fleurs des champs, ô fleurs des bois,
Sous la brise qui vous effleure,
Ouvrez-vous toutes à la fois !
. . . .

31. — *Les Chansons de métiers,* de M. Victor Bonhommet, s'annoncent comme le premier volume d'une série de chansons sur les travailleurs de la ville et de la campagne. Méprisés par les oisifs et les bourgeois, dédaignés par les poètes, les ouvriers ont droit à une place dans la littérature poétique. L'auteur se propose de faire sonner leur voix dans l'hymne aux mille strophes de l'humanité et des choses. Sans espérer qu'elles soient chantées (dans leur entier, du moins, car elles sont très longues), il compte que ces chansons seront lues tout au moins, qu'elles consoleront l'ouvrier et le réhabiliteront dans l'esprit des riches et des heureux. Le but est louable, mais l'exécution n'y répond pas. La naïveté, première qualité et première raison d'être de la chanson populaire, y fait défaut. La banalité s'y retrouve à chaque pas, pour ne point dire pis. Cela sent le travail, le parti pris, tandis que la chanson doit être « éclose. » Les mots techniques y abondent, mais de poésie, de finesse, pas l'ombre. Et quel grossier manque de sens rythmique que de faire chanter : *les Bouchers,* sur l'air du *Petit Mousse; le Typographe,* sur la cadence du *Noël d'Adam ; le Boulanger,* sur l'air des *Louis d'or,* de Dupont ; *le Maçon,* sur celui des *Blés d'or!* etc.

32. — Voici un volume de chansons très gauloises, entraînantes,

vigoureuses et fières. Il s'agit de la huitième édition de l'œuvre de M. Paul Avenel, enrichie de cinquante pièces nouvelles, de notes, de documents historiques, d'une bibliographie des chansonniers les plus connus. Depuis quarante ans circulent ses couplets satiriques et ses refrains mordants. La première chanson patriotique date de février 1848; à partir de cette époque, tous les événements de la restauration napoléonienne sont là versifiés et bafoués, jusqu'aux angoisses du siège de Paris; puis l'Assemblée de Versailles, le Seize-Mai et tous les faits saillants de la politique défilent, clairsemés de paysanneries et de refrains populaires. Paul Avenel a célébré l'amour et les amoureux, la table et le boire; mais surtout il a trouvé dans son cœur des accents chaleureux en l'honneur des armes et de la patrie. Il a déclaré une guerre farouche aux héritiers du nom de Bonaparte comme au César du Deux décembre. Son livre est l'histoire du second Empire mise en chansons, histoire trop indignée, trop dithyrambique pour être absolument véridique, impartiale. Les *Chants et Chansons,* de M. Paul Avenel, sont un recueil de chants civiques très convaincus, dont la portée serait plus haute encore et l'inspiration plus généreuse si, au sentiment du devoir, à l'amour de la liberté, s'y associait le respect chrétien.

33 et 34. — « Je ne me souviens pas d'une muse aimable et caressante, chantant de douces chansons au-dessus de moi... Celle qui m'a opprimé de bonne heure, c'est la muse des sanglots, du deuil et de la douleur, la muse des affamés et des mendiants, ses chants simples ne respirent que le chagrin et une plainte éternelle. » Ainsi parle Nicolaï Nékrassov, le poète pessimiste du pays des neiges, dont MM. Halpérine-Kaminsky et Charles Morice nous apportent aujourd'hui une traduction bien vivante. Nékrassov a enfermé dans ses cadences toutes les larmes, toutes les malédictions de la Russie, à peine affranchie du vieil esclavage; il a embrassé sous un jour très sombre tous les aspects, toutes les conditions de la vie nationale, les villes et les champs, les réalités et les rêves. De son œuvre entière s'exhale un long gémissement. Ne voulant rien voir, ni de la marche du temps, ni des progrès réalisés, ni des maux guéris, il retourne obstinément à son inspiration première, farouche, il continue sans faiblir ses diatribes contre le passé, ses railleries sur le présent. Imagination haineuse, incurablement haineuse et défiante, se nourrissant de ses colères et de ses vindications acrimonieuses, intelligence athée et positiviste, Nékrassov a tiré de l'excès de ses passions l'énergie même de ses accents. Il a rendu avec une rare puissance les souffrances du peuple. Il lamente sur un ton poignant les misères de la paysanne, de l'épouse et de la mère slaves; il jette des trésors d'observation et d'imagination à travers ses courtes épopées de la vie populaire. Nikolaï Alekseïevitch Nékrassov n'est pas le plus grand poète de son pays. Ses compatriotes le mettent au-dessous

des grands lyriques de la période romantique, de Pouchkine et de Lermontof. Ils ne lui reconnaissent ni la sérénité du premier, ni la passion du second, ni l'harmonie de l'un et de l'autre. Mais il est le plus original, le plus spontané d'entre eux ; il est le plus populaire, celui qui a pénétré dans les couches les plus profondes des nouvelles générations. « Si vous rencontrez par hasard, a dit M. de Vogüé, un volume de vers dans les endroits où on ne lit guère, au relai de poste, chez le petit employé ou l'officier de santé de la bourgade, sur l'encoignure d'une arrière-boutique ou d'un bureau d'auberge ; si le jeune homme ou la jeune fille de la maison, à leur retour du « progymnase, » s'absorbent dans la lecture de ce volume, c'est Nékrassov. Étrange pays ! La censure biffe des pages de nos livres qui vont chercher dans les hautes classes quelques lecteurs initiés à notre langue ; on s'imagine qu'à plus forte raison toute hardiesse doit être proscrite des livres russes, et jusque dans les mains des enfants du peuple, on trouve l'œuvre de ce forgeron d'enfer, qui souffle la haine, et attise la révolte ! » MM. Halpérine et Morice ont rendu avec une grande force les chants du poète nihiliste. Sans s'astreindre, comme M. E. Gauthier l'a fait pour l'illustre Pouchkine, à convertir en vers français les vers russes, au risque de défigurer la pensée et d'appauvrir l'expression, ils ont su conserver la cadence, le rythme, le sentiment même de Nékrassov. C'est d'une lecture pathétique.

35. — Récemment, le conseil supérieur de l'instruction publique inscrivait aux programmes universitaires un recueil d' « Extraits des poètes lyriques du dix-neuvième siècle.» Ce recueil, M. Robertet l'a judicieusement composé. Il s'est efforcé de réunir en un seul bouquet les fleurs les plus belles, les plus brillantes, les plus parfumées dans toutes les variétés de ce genre qui est la gloire littéraire la plus pure de notre temps. Nombre de morceaux célèbres s'indiquaient d'avance à ce travail de sélection : *l'Aveugle*, *la Jeune Tarentine, les Iambes*, *la Jeune Captive,* d'André Chénier ; *les Enfants de la France, le Vieux Sergent, les Souvenirs du Peuple,* de Béranger ; *le Poète mourant,* de Millevoye ; *l'Immortalité, le Lac, le Crucifix,* de Lamartine ; *Waterloo,* de Casimir Delavigne ; *Moïse,* d'Alfred de Vigny ; *Napoléon II, la Tristesse d'Olympio, l'Été,* de Victor Hugo ; *Marie*, de Brizeux ; *la Voulzie*, d'Hégésippe Moreau ; *les Nuits*, de Musset ; *le Sommeil du Condor,* de Leconte de Lisle ; *le Vase,* de Sully-Prudhomme ; *les Rêves ambitieux* et *les Deux Cortèges*, de Soulary. M. Robertet a diversifié ces pages bien connues, en les entremêlant avec beaucoup d'intérêt ; et il y a joint des pièces moins fréquemment citées de Théodore de Banville, d'André Theuriet, d'Armand Silvestre, de François Coppée, de Lucien Paté, de Jean Aicard. Mais par quelle raison, dans un recueil destiné à la jeunesse, devant élever les pensées, fortifier les cœurs, agrandir les horizons de

l'âme, avoir introduit les vers de désespérance et d'anathèmes qu'on a loués outre mesure sous le nom de Mme Ackermann? M. Robertet a fait précéder son anthologie d'un essai fort substantiel sur la poésie lyrique, montrant ce qu'a été cette poésie à travers l'histoire, ce qu'elle est au yeux de la critique moderne. Les extraits sont accompagnés de notices biographiques, critiques et bibliographiques permettant au lecteur de mieux connaître l'homme avant d'admirer le poète.

36. — Dans sa livraison de juillet, *le Monde poétique* a publié sous une forme allégorique, c'est-à-dire sous la couleur d'un conte oriental, un piquant travail de M. Henri Guérin, un jeune écrivain d'avenir, sur la poésie suggestive, où, raillant avec une ironie très fine la poésie artificielle, dont le soutien n'est qu'une vaine accumulation d'épithètes et de synonymes, il rétablit en sa juste place la poésie véritable, que le sentiment inspire, que la pensée nourrit, et qu'un art sobre et précis décore. Le jeune Pedro est l'auteur en personne, dévoilant là ses intimes pensées. Seulement, deux ou trois phrases détonnent sur l'ensemble. Pour conserver à son allégorie la couleur orientale qu'il imite habilement, il n'eût pas dû, nous semble-t-il, nommer Boileau, mais s'il avait besoin de son témoignage, le citer au moyen d'une périphrase ; il eût été bien facile d'appuyer le dire de Pedro des vers d'un vieux poète oriental qui aurait eu l'inexcusable tort de défendre la raison et le bon sens. Pareillement, il aurait mieux valu laisser Baïf et Racine, ou ne les désigner par leurs textes que d'une façon indirecte. Pedro, prodiguant ainsi les autorités d'une littérature « étrangère » paraît trop érudit pour un poète spontané. Non plus, ne voudrait-on pas voir à Bagdad les aboutissants du « passage Choiseul. » A part ces petites négligences, la critique narrative de M. Henri Guérin abonde d'ingénieuses réflexions, de remarques subtiles, de traits adroitement décochés. Et, en de certains endroits, que de jolies trouvailles de mots ! Ainsi, page 302, cette délicieuse image : « Il avait toujours sur les lèvres une couvée de rimes prêtes à prendre leur vol, mais il ne les laissait jamais partir que le sentiment ne leur eût donné le duvet et la pensée les ailes. »

37-46. — Signalons, pour finir : *Hector l'Estraz, escholier de Paris,* par un homme politique, M. Gustave Rivet, hier un charmant poète, et qui nous offre maintenant des souvenirs et des réminiscences de jeunesse d'une délicieuse fraîcheur; — *la Ruche poétique, ou le Livre d'or,* dans lequel M. l'abbé W. Moreau a rassemblé avec un goût parfait les meilleures pièces de vers des élèves du petit séminaire de Montmorillon, et où respire un enthousiasme juvénile, qui touche, émeut, et surprend par la précocité des résultats ; — une remarquable adaptation espagnole par M. Puelma Tupper d'un poème allemand de Ruphept; — *Le Baiser de Molière*, joué à l'Odéon, le 15 janvier 1889, à l'oc-

casion de l'anniversaire de l'illustre comique, et formant une petite scène lestement enlevée, entre deux personnages, Pierrot et la Toinette du *Malade imaginaire;* — *la Violette*, poésies posthumes de M[me] Victorine Vallat, publiées et pieusement commentées par son fils, M. Gustave Vallat; — *Le Songe de saint Jean*, du célèbre écrivain catalan Jacinto Verdaguer, dont M. Justin Pépratx a reflété dans une traduction limpide l'adorable simplicité; — *Les Heures et les Jours,* de Lefèvre-Deumier qui, sous le titre de *Poésies,* offrent une série d'impressions en prose, et qui valent d'être traitées à part, dans un compte rendu distinct, pour les qualités de profondeur, de philosophie, d'élégance et d'harmonie qu'elles révèlent: — les *Œuvres choisies* de Dorat, une édition exquise, sous un format ravissant destiné aux bibliophiles, judicieusement condensée et commentée par un poète, M. Alexandre Piédagnel; — enfin, *le Parnasse Breton,* publié par MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, qui nous est parvenu au dernier moment, mais que nous ne manquerons pas de reprendre, en notre prochaine revue, pour en parler avec abondance.— La maison Hetzel a commencé une importante publication populaire des *Œuvres complètes* de Victor Hugo. De la section poésie, ont déjà paru : *Les Odes et Ballades, les Orientales, l'Art d'être grand-père.* Nous traiterons de ces œuvres célèbres en même temps que nous envisagerons d'une seule vue celles qui doivent suivre : *les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, les Châtiments, les Contemplations, la Légende des Siècles, les Chansons des rues et des bois, l'Année terrible, la Pitié suprême, Religions et Religion,* et *les Quatre Vents de l'esprit.*

Frédéric Loliée.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Jolette,* par Mary-Cecil Hay, adapté de l'anglais par Francis Baudrier. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 349 p., illustré de 9 grav. hors texte. par Eug. Thadome (*Bibliothèque des mères de famille illustrée*), 3 fr. — 2. *Le Fils aîné,* par miss G. Craik, trad. de l'anglais par A. Chevalier. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 (*Biblioth. des mères de famille*), 2 fr. 50. — 3. *Les Jeunes Filles de Quinnebasset,* par J. Lermont, d'après S. May. Paris, Hetzel, s. d., (1889), in-18 de 348 p., avec dessins de Paul Destez, 3 fr. — 4. *Rolande Marney,* par Pierre Ficy. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-18 de 355 p. (*Biblioth. des mères de famille*), 2 fr. 50. — 5. *Sabine,* par M[me] Colomb. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 320 p. (Même bibliothèque), 2 fr. 50. — 6. *Blanche-Neige,* par Claire de Chandeneux. Paris, Henri Gautier, 1888, in-12 de 228 p., 2 fr. — 7. *Cinq Minutes d'arrêt,* par Ph. Saint-Hilaire. Paris, Firmin-Didot, 1888, petit in-16 de 126 p., orné de 15 grav., 0 fr. 60. — 8. *Le Marquis de Villepreux,* par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1888, in-12 de 243 p., 2 fr. — 9. *Tante Michette,* par E. Meunier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 267 p. (*Biblioth. Saint-Germain*), 3 fr. — 10. *Fleur sauvage,* par M[lle] Marie Poitevin. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 240 p., illustrations de Fraipont, 2 fr. — 11. *Le Roman d'un crime,* par Étienne Marcel. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 240 p., 2 fr. — 12. *Le Crime de Vireu-sur-Orques,* par le comte de Maricourt. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 238 p., 2 fr. — 13. *Le Notaire de Lozers,* par M[me] Marie Cassan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de

229 p., 2 fr. — 14. *Maître Bernillon, notaire,* par Aimé Giron. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 335 p., 3 fr. — 15. *Une Famille de polytechniciens,* par A. Miles. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 366 p., illustré de 28 grav., dont 18 hors texte, par Quesnay de Beaurepaire (*Biblioth. des mères de famille illustrée*), 3 fr. — 17. *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre,* imité de l'anglais, par J. Girardin. Paris, Hachette, 1888, gr. in-8 de 240 p., illustré de 69 grav., par Godefroy Durand (*Biblioth. des écoles et des familles*), 2 fr. — 17. *Les Aventures de Rob-Roy,* par Émile Jonveaux. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de 122 p., illustration d'Emile Bayard et Hubert Clerget, 0 fr. 90. — 18. *Le Théâtre en famille,* par la comtesse de Houdetot. Paris, Henri Gautier, s. d., (1889), in-12 de 215 p., 2 fr. — 19. *Un Voyage de Farfadets,* par Marthe Bertin. Tours, Mame, 1888, in-8 de 211 p., orné de jolies vignettes, 0 fr. 85. — 20. *Le Prince et le Bourreau,* par Leila Hanoum. Paris, Delagrave, 1888, in-32 cart. de 128 p., illustr. d'après un album japonais, 0 fr. 35. — 21. *Sous tous les cieux,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 242 p. (*Petite Bibliothèque de la famille*), 2 fr. — 22. *Contes et Nouvelles,* par la baronne d'Égligny. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-18 de 373 p., illustr. de Ferdinandus, Dargent, Bogaert, etc., 2 fr. 50. — 23. *La Légende merveilleuse, récits du temps de la reine Berthe,* par A. de Villeneuve. Tours, Mame, 1888, in-4 de 285 p., orné de nombreuses grav., 3 fr.

1. — Certain gros bonnet protestant lettré m'assurait un jour qu'il ne lui était pas possible, ou à peu de chose près, de trouver des romans français à mettre entre les mains de notre jeunesse. Puis, sans transition, le susdit gros bonnet se mit à me vanter les traductions anglaises. Je fis une grimace significative, et, oubliant un instant que mon interlocuteur n'était point catholique, je crus devoir lui citer diverses maisons ne publiant guère que des choses irréprochables. Alors s'établit entre nous une dispute courtoise où je crus avoir raison et dont il se tira avec l'intime conviction qu'il n'avait point tort. Tant il est vrai que de la discussion ne jaillit pas toujours la lumière ! — En dehors des tendances trop souvent hérétiques qui rendent si lourdes neuf fois sur dix les productions traduites ou imitées des écrivains d'Outre-Manche ou d'Outre-Vosges, je reproche à ces productions, dans leur généralité, d'être broussailleuses, rocailleuses, quelquefois même incompréhensibles et à coup sûr fatigantes. Je ne parle pas du talent qui, de temps à autre, s'affirme indiscutablement, par échappées. Ainsi, présentement, si je considère le livre de Mary-Cecil Hay, « adapté » par M. Francis Baudrier et intitulé *Jolette,* je déclare que c'est un type du genre à la fois intéressant et énervant, qualité et défaut qui s'excluent ordinairement en France, mais qui, en Grande-Bretagne, semblent pouvoir s'unir sans inconvénients. Il s'agit d'une jeune fille accusée à tort d'un acte répréhensible et qui n'est acquittée par les tribunaux de son pays que grâce au dévouement d'un sien cousin, Victor Hardress, aussi innocent qu'elle-même. Victor Hardress compte, par ce moyen, avoir un jour Jolette pour femme. Mais le brave garçon n'a pu prévoir les événements assez extraordinaires qui lui donnent un rival en la personne d'un baronnet que, de fil en aiguille, Jolette finit par épouser, de l'aveu même de Victor Hardress, qui se sacrifie une seconde fois. Ce Victor Hardress et le baronnet sont deux

beaux caractères ; ils se partagent les sympathies du lecteur. Je concède que ce roman est une « adaptation » et non une traduction. Donc, si l'auteur original s'est noyé dans des détails inutiles et dans des conversations nébuleuses, M. F. Baudrier a eu le tort grave de serrer de trop près son modèle. Sans doute, *Jolette* forme un récit très honnête ; mais il est entaché de deux vices redhibitoires : il sent le protestantisme de plusieurs milles et il agace par ses longueurs. On peut « adapter » mieux quand on ne traduit pas.

2. — Comme *Jolette, le Fils aîné* a vu le jour pour la première fois de l'autre côté du Pas-de-Calais. Roman où le protestantisme montre un bout d'oreille. Pour le malheur de ses parents et le sien propre, Hildred Kane, sirène atteinte de la névrose (?) du siècle, vient de Bruxelles à Falcon-Court (England) demander pour quelque temps asile à sa tante Graham. Elle repartira bientôt : le temps de se procurer une situation sociale moins pénible que celle qu'elle abandonne. Malgré elle, cette énigme enjuponnée, inspire à son cousin Guy une de ces passions qui ne prennent fin qu'avec la vie. Voilà le début. Mais Satan habite les environs : ce Satan s'appelle lord Carstairs. Diamétralement opposé comme caractère et comme extérieur au jeune Graham, qui n'est pas homme du monde et ne sait qu'aimer sincèrement, lord Carstairs devient l'unique préoccupation d'Hildred qui, comprenant que sa tante la considère comme un péril pour son fils aîné, fuit un jour Falcon-Court, le cœur ulcéré, et autant pour se soustraire à un amour qui lui est à charge que dans l'espoir que son départ ramènera la paix au sein d'une famille troublée par son apparition. Notre névrosée, une « sainte, » dit le traducteur d'après l'auteur, a gagné l'Italie, pays de sa mère, en compagnie de lord Carstairs, plongeant ainsi son fiancé Guy dans le plus complet désespoir. Cette traduction fait exception à la règle : l'œuvre, quoique bien britannique, n'est point trop perdue dans le brouillard. Je me garderai bien toutefois de recommander ce livre pour les jeunes filles.

3. — Littérairement parlant, M. J. Lermont a depuis longtemps élu domicile en Amérique. Dans *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, il nous fait assister à la vie de famille telle qu'elle se passe aux États-Unis. C'est l'histoire d'une enfant, Émilie Howe, réfugiée chez son aïeul après des revers de fortune éprouvés par son père, laquelle histoire est contée d'une façon pas toujours bien nette, en raison des communications échangées incessamment sur une ardoise entre l'héroïne et une vieille servante sourde-muette. Cela se termine par un mariage entre Émilie et un jeune domestique de son grand-père, garçon très intelligent, et qui, comme les chevaliers d'antan, a su gagner ses éperons dans la grande bataille de l'existence. A signaler (p. 30) une réponse ridicule d'Émilie à son aïeul à propos des « droits de la femme » comme on les entend chez les Yankee.

4. — Nous en avons fini avec Albion et ses dérivés. Revenons bien vite en France. *Rolande Marney* nous offre le spectacle d'une femme foncièrement chrétienne, qui n'hésite pas à affronter les épreuves les plus cruelles afin de soustraire sa fille à l'éducation sans Dieu, que son mari, ambitieux sans scrupules, entend lui faire donner. A cet effet, Rolande, humiliée, maltraitée même, se retire, au fond de la Lorraine, chez une vieille parente à peu près oubliée, qui l'accueille affectueusement et l'institue son héritière. Les années s'écoulent; mais alors que la pauvre mère se croit le plus en sécurité, l'orage éclate sur sa tête. Sa fille, traîtreusement enlevée par des amis de son mari, n'est reconquise par elle que juste assez à temps pour que le pauvre ange expire entre ses bras. Les épreuves de Rolande se continuent sous une autre forme, et pour qu'elle retrouve la paix de l'âme, il ne faut pas moins que la mort tragique de M. Marney, catastrophe qui, à quelques années de là, lui permet de recommencer une existence nouvelle avec l'appui d'un honnête homme, bon chrétien, qui l'a comprise et lui assurera les compensations que mérite sa haute vertu.

5. — De même que *Rolande Marney*, quoique à un point de vue différent, la *Sabine* de Mme Colomb mérite notre approbation. Riche et belle, Sabine Clervet est fiancée à Étienne Sarzal, poète d'avenir n'ayant pour toute fortune que la faveur des muses. La jeune fille le voit tout en beau, alors qu'il n'est guère plus qu'un ambitieux. Une ruine foudroyante ne tarde pas à séparer Sabine et Étienne, et ce dernier se marie avec une opulente coquette, qui lui ouvre les grands salons parisiens. Succès et réputation viennent bientôt ; mais le bonheur est resté à la porte des époux. Pendant ce temps, Sabine se désespère et ne comprend point, l'aveugle, l'homme discret qui lui a voué une sorte de culte. Cependant, les événements se précipitent : des mariages, des morts, et, tout à coup, Sabine, désabusée, éclairée sur ses propres sentiments, reconnaît son erreur et devient la femme de Louis Pellier, son ami d'enfance. Bien joli et très honnête roman.

6. — Le jour de Noël, en l'an de grâce 1850, M. et Mme Humphrey, riches Anglais sans enfant, après s'être évertués le jour précédent à se procurer un héritier parmi les petits malheureux de Paris, se mettent d'accord pour adopter une fillette abandonnée à leur porte, sur la neige, et trouvée par M. Humphrey. Ils baptisent l'enfant du bon Dieu du nom symbolique de *Blanche-Neige*. N'eût été cette circonstance, Mme Humphrey eût arrêté son choix sur un bambin charmant, Pierre Nivert, qui, ainsi, se trouve évincé, pas si complètement pourtant que la charitable dame ne promette de lui assurer un sort. Cette promesse est faite à la sœur du petit, Cécile Nivert, vrai diplomate de mauvais aloi, qui accepte, regrettant tout bas la belle situation convoitée pour son frère, pour elle par voie de conséquence, et qui, dans

l'ombre, pendant des années, travaille à prendre ce qu'elle croit être sa revanche contre Blanche-Neige. Les sourdes machinations de l'audacieuse créature amènent la mort subite de Mme Humphrey, la ruine de Blanche-Neige et... son mariage avec Pierre. Comment cela se produit-il? Lisez et vous verrez. Une délicieuse nouvelle : *Madame était chez sa mère*, qui rappelle, sans que nul puisse s'en effaroucher, la manière de l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, termine ce volume de Mme Claire de Chandeneux.

7. — La destinée tient parfois à bien peu de chose : l'aventure de Jean d'Arcy en est une preuve. *Cinq Minutes d'arrêt* d'un train filant sur Paris ont suffi pour que l'image d'une jeune fille à peine entrevue le hante à tout jamais. Mais qui est-elle? Où demeure-t-elle? Ces deux points d'interrogation et cette figure étant devenues une véritable obsession, notre jeune homme se met en campagne et fait tant et si bien qu'il découvre son inconnue. Et, ma foi, il l'épouse. Ce petit livre de M. Th. Saint-Hilaire est un bijou, et pas monté en faux, je vous l'assure.

8. — Mme Marie Coutance, née de Vimont (en littérature M. du Campfranc) a écrit sous le titre de : *Le Marquis de Villepreux*, un drame saisissant. Une morale solide se dégage de ces pages : c'est que la faute cachée ne saurait être pardonnée même à moitié, quoi que puisse affirmer le sceptique et dissolvant proverbe si souvent cité. Qui dit faute ou crime, au point de vue chrétien, dit expiation. Et pas de pardon sans expiation ou tout au moins sans repentir avec désir d'expier. En ce temps où la confusion est partout, les déclassés sont légion : Yves Kermorgan est un déclassé. Fils d'un pauvre pêcheur breton, la protection d'un banquier en fait quoi ? Un avocat, avocat sans causes, bien entendu. La mort subite du fils de son protecteur, son ami, son frère de cœur, le laisse sans ressources, en plein Paris, et il se décide à aller tenter fortune aux Indes. En mer, le navire qui le porte fait naufrage. Seul il échappe avec le marquis Yves de Villepreux, mortellement blessé et qui succombe en lui remettant pour les pauvres de son pays deux millions en valeurs diverses, tout son patrimoine. Yves Kermorgan pris d'une tentation diabolique, s'approprie cette somme énorme et se métamorphose en marquis de Villepreux. C'est avec ce titre et sous ce nom qu'il est recueilli à bord d'un navire qui fait voile pour la Grèce. Le faux gentilhomme s'installe à Athènes. Généreux, magnifique, il est admiré et recherché par l'aristocratie du pays et finit par épouser la charmante fille d'un Français qu'il a remarquée. Le bonheur lui sourit : il est heureux, ou croit l'être. C'est l'instant que choisit la Providence pour le frapper en le démasquant. Il se bat en duel avec l'honnête homme indigné sous le couvert duquel il s'est frauduleusement présenté partout, et il est grièvement blessé. Rétabli,

il avoue son crime à sa femme qui le repousse avec horreur et devient momentanément folle. Ne pouvant obtenir le pardon de sa victime revenue à la raison, il restitue le bien volé et s'éloigne. L'expiation commence. C'est en Bretagne, près de sa bonne mère, qu'Yves Kermorgan revient à Dieu : il se confesse au vieux recteur de la paroisse et consacre dès ce jour sa vie à secourir ses semblables en danger de mort sur l'Océan. Ce sera désormais un héros, héros obscur et qui, vivant de la mer (étant redevenu pêcheur comme en ses jeunes ans), finit par en mourir à la suite d'une tempête où son courage a dépassé les limites assignées à l'homme. Dieu qui lui a pardonné lui a aussi réservé une suprême consolation : le pardon de sa femme qui est accourue, du fond de l'Attique, avec son fils pour recueillir son dernier soupir.

9. — Aussi profondément chrétien que le livre de Mme du Campfranc, presque aussi émouvant, quoique dans une note plus douce, tel est le roman de M. E. Meunier : *Tante Michette*. Cette tante-là est une enfant trouvée près de sa mère défunte, au détour d'un chemin, par le bon curé de Saint-Michel le Moutier. Un jeune docteur de l'endroit, un vieil officier retraité et le curé, réunis en une sorte de conseil de famille, décident qu'au lieu de l'envoyer à l'hospice, la pauvre mignonne sera gardée à Saint-Michel et confiée aux soins d'une excellente femme d'eux connue. Michelette (par abréviation caressante Michette) croît en grâces et en sagesse : généreuse, à l'âge de douze ans, elle fait accepter à ses parents adoptifs un cher petit orphelin du pays qui, ne pouvant l'appeler sa mère, la qualifie de tante. Or donc, tante Michette, qui a dû épouser un élégant vaurien dont elle reconnaît à temps la vilaine âme, se marie finalement avec l'un de ses tuteurs, le docteur Noveret, qu'elle aimait à son insu, peu de temps après avoir retrouvé son grand-père qui meurt, lui laissant avec un état civil régulier une importante fortune qu'elle consacre à la fondation d'un orphelinat agricole dans la commune de Saint-Michel le Moutier.

10. — Pour n'être point une enfant trouvée, Thérèse Fargeix, la *Fleur sauvage*, n'en est que plus à plaindre. Placée sous l'autorité un peu rude d'un grand-père qui ne peut oublier qu'elle est fille d'une Italienne détestée, Thérèse a, de plus, à subir les mauvais traitements dissimulés d'une vieille cousine dont elle excite la basse jalousie. En mourant, l'aïeul délègue la tutelle de sa petite-fille à son avare et brutale parente. L'enfant est riche, mais elle l'ignore. Longtemps elle est le souffre-douleur de sa cousine que le notaire de feu Fargeix met enfin à la raison en lui faisant résigner ses fonctions de tutrice comme en étant devenue indigne. La vie change alors pour l'orpheline. Heureuse, elle l'est, tout en vivant dans des conditions très modestes, selon le vœu du grand-père. Quelque temps avant sa majorité, elle est recher-

chée en mariage par un jeune homme qui la croit pauvre et qui est plus surpris que joyeux d'apprendre qu'elle lui apporte en dot un demi-million. Si ce n'est pas un conte de fées, cela y ressemble beaucoup ; et c'est charmant, très moral et bien écrit. L'idée religieuse pourrait être plus accentuée ; malgré cela, ce volume, gracieusement illustré, fera une récompense scolaire de bon goût.

11 et 12. — Les cauchemars et les « cauchemardiers » littéraires n'ont point mes sympathies. Tout le monde n'est pas de mon avis, je le sais : il est des personnes, en effet, qui éprouvent un plaisir aigu, bizarre, à lire des atrocités. Celles-là seront satisfaites, ou je n'y comprendrais plus rien, qui mettront le nez dans les deux terribles récits de Mme Etienne Marcel et de M. le comte de Maricourt : *Le Roman d'un crime* et *le Crime de Virieu-sur-Orques*. Mme Étienne Marcel a publié tant d'œuvres charmantes que je n'en reviens pas de lui voir faire concurrence aux écrivains de petits journaux à un sou. M. le comte de Maricourt, lui, a voulu donner un livre à thèse : c'est sa seule excuse, si c'en est une. Il a prétendu établir que les phénomènes de la suggestion doivent être un champ d'étude pour la magistrature qui, dans certains cas, pourraient, par ce moyen, arriver à découvrir les criminels endurcis niant leur culpabilité malgré tout et quand même. Théorie dangereuse. M. de Maricourt a du talent : il connaît bien les paysans, dont il sait à merveille reproduire le langage et les allures. Mais, par grâce, qu'il veuille bien s'arrêter sur la pente où il semble glisser. Son roman, plus encore que celui de Mme Étienne Marcel, a troublé plusieurs de mes nuits. Ni l'un ni l'autre de ces volumes ne me paraissent convenir aux jeunes gens, bien que tous deux soient, au fond, animés de l'esprit chrétien.

13. — Si vous le voulez bien, des crimes passons aux notaires : je vois plusieurs de mes lecteurs malignement sourire, me prêtant une intention que je suis loin d'avoir. Il n'est pas plus, en France, de notaires malhonnêtes, moins peut-être, proportions gardées, que de soldats lâches devant l'ennemi ; et l'on sait si nos petits troupiers sont braves ! J'ai pratiqué les uns et les autres et mon opinion est faite. Toutefois, la bazoche compte-t-elle beaucoup de membres aussi singuliers que *le Notaire de Lozers* ? Me Savignac n'a jamais porté « pour de bon » l'uniforme militaire, mais il s'est imaginé avoir été colonel au service de don Carlos parce qu'il a couru, une fois dans sa vie, jusqu'à la frontière d'Espagne que, prudemment, il n'a point franchie : on s'y battait avec des sabres et des fusils qui n'étaient ni en bois, ni en paille. Notre héros (?) a fait plus : dans son ardeur platoniquement belliqueuse, il s'est constitué le parrain « d'office » de tous les nouveaux-nés des Pandores de son canton, brigadier y compris. Bref, c'est un don Quichotte, mitigé de Sancho

Pança, une manière de Tartarin, quoi! Ses aventures en Corse, à la recherche d'un héritier principal dont lui-même est un des ayants-droit accessoires, sont des plus drôlatiques. Poltron en toute circonstance, il finit par faire accroire aux naïfs de sa petite ville et par croire lui-même que ses exploits imaginaires sont authentiques. On a peine à admettre que l'auteur, Mme Cassan, qui sait si bien rire, ait commis la sombre élucubration intitulée : *Le Roi des Jacques* dont il a été parlé ici même (t. XLIX, p. 410). Cette amusante fantaisie comporte une morale à recommander aux méditations des parents au cœur dur (Voir page 228).

14. — Deuxième tabellion : *Maître Bernillon, notaire.* Celui-ci est bien le type de ces dignes notaires de campagne qui sont l'honneur de leur corporation et considèrent le notariat comme un sacerdoce. Me Bernillon, par sa situation, se trouve placé entre le chevalier de Vaucreux, son opulent client, et Mme Renoir, sœur dudit chevalier et sa vieille amie personnelle, presque dans la gêne, et auquel M. de Vaucreux n'a point pardonné une mésalliance. Les choses se compliquent par l'amour que le fils de Me Bernillon éprouve pour Marthe Renoir, nièce du chevalier. M. de Vaucreux, un vieux gentilhomme tout d'un bloc, teste en faveur de Me Bernillon, afin que sa parenté ne recueille pas légalement sa succession. Le chevalier meurt. Que fait Me Bernillon? Avec le plus grand calme, il donne connaissance du testament de son client à ses amis Renoir, puis, tranquillement, au milieu d'un silence glacial, méprisant pour lui, il déchire l'acte et le jette au feu. C'est un coup de théâtre. Tout alors marche à souhait : Bernillon fils épouse Marthe Renoir, et chacun est heureux. Voilà l'histoire dans ses grandes lignes. Mais ce qui fait le mérite exceptionnel de l'œuvre, ce sont les détails gais, désopilants, pleins d'esprit qui y foisonnent. Le fameux testament, dès le début du récit, a été dérobé au notaire par un chasseur de taupes, excité par certaine cousine du chevalier. Le domestique de Me Bernillon, aussi madré que le taupier, est chargé, coûte que coûte, de rentrer en possession du précieux document. Fin contre fin, assure-t-on, ne vaut rien pour doublure : les longues pages relatives à cette chasse au testament, émouvantes, captivantes, comiques, le prouvent surabondamment. Quel ravissant volume! Il est signé Aimé Giron : c'est tout dire. J'allais oublier, chose grave, que *Maître Bernillon notaire* compte plusieurs épisodes d'un patriotisme achevé.

15. — Dans le beau livre de M. A. Miles : *Une Famille de polytechniciens,* circule également un souffle ardent de patriotisme relevé d'une forte pointe de bonne humeur qui atteint fréquemment les limites de la gaicté permise. Notre grande école spéciale, les mœurs de ses élèves, leurs caractères « ondoyants et divers » et bien d'autres choses encore

sont esquissés avec entrain. L'ouvrage serait parfait si l'on n'y trouvait (aux pages 13-15 notamment) l'expression, discrète il est vrai, de sympathies un tantinet révolutionnaires qui ne sauraient passer sans être signalées. Après tout, cela est présenté de telle sorte qu'on peut, à la rigueur, le prendre comme un simple aperçu historique qui n'engage pas l'auteur. N'importe, j'eusse aimé trouver à côté de cet exposé des origines de l'École polytechnique une petite note ironique dont la forme eût fait tolérer le fond. Un petit roman ultrà honnête qui se devine plus qu'il ne se développe entre deux cousins, un jeune capitaine d'artillerie et la sœur d'un polytechnicien, lequel roman se termine naturellement par un mariage, donne au volume de M. A. Miles un charme de plus. L'illustration est très soignée.

16. — Si *Une Famille de polytechniciens* nous montre la vie scolaire dans ce qu'elle a en France de plus élevé, Tom Brown nous initie, de son côté, aux habitudes générales des grands collèges en Angleterre. Dans le pays où la boxe est en honneur dès l'école, on n'y va pas de mains ni de pieds morts; aussi plus d'un élève, tout en travaillant sérieusement, comme Tom Brown, y a-t-il souvent, soit au jeu, soit dans des rixes, ou un membre endolori ou un œil poché. Mais de même que les petits présents entre grandes personnes, les taloches entre condisciples, paraît-il, entretiennent l'amitié : d'antipathiques on va parfois jusqu'à devenir d'excellents camarades. Tout est donc pour le mieux. Notons que le regretté M. J. Girardin n'a pas manqué (p. 153 et suivantes) d'affirmer énergiquement ses principes religieux, battant en brèche, par un exemple, ce malheureux respect humain qui fait tant de renégats chez les faibles et les timides. Le simple trait qu'il rapporte là de deux de ses personnages suffirait, s'il était le seul à son éloge, pour que ce volume, — une imitation de l'anglais comme on en trouve peu, — ait droit à nos pleins suffrages. Quand donc retrouverons-nous un écrivain-professeur aussi spirituel et aussi aimablement chrétien? Espérons que la race n'en est pas éteinte, et attendons.

17. — A la première page du gracieux volume de M. Émile Jonveaux, *les Aventures de Rob-Roy*, on trouve une note qui résume parfaitement le sujet. Nous la reproduisons en partie : « Rob-Roy, une des figures les plus poétiques que Walter Scott ait empruntées à l'histoire, ce proscrit errant dans les montagnes, traqué comme une bête fauve, et néanmoins encore si puissant que tous recourent à lui dans le péril, éveille à la fois la curiosité et la sympathie. Ce récit ne contient aucune aventure romanesque; mais nous reproduirons l'histoire réelle de ce personnage fameux, et cette simple esquisse biographique n'est cependant pas dépourvue de poésie. Sans doute, tous les actes de Rob-Roy ne sont pas des modèles à suivre; mais il faut se reporter au temps où

il vivait, tenir compte des circonstances malheureuses qui ont bouleversé son existence, et l'on sera encore étonné de trouver en lui autant de noblesse et de droiture. » Bon livre de prix bien illustré.

18. — Par devoir, je suis souvent condamné à la lecture forcée de comédies à l'usage des jeunes gens. Elles sont généralement si dépourvues d'intérêt et de vie que j'ai toujours, d'instinct, de fortes préventions contre les œuvres de l'espèce. Aussi, *le Théâtre en famille,* de Mme la comtesse de Houdetot, m'a-t-il agréablement surpris. C'est fin, spirituel, écrit avec un soin constant de la forme, et la morale et la religion n'ont point, il s'en faut de beaucoup, été considérées comme quantités négligeables. Toutes ces scènes sont si jolies qu'elles semblent avoir été composées surtout pour les familles « du monde, » les écoles supérieures catholiques de jeunes filles et les pensionnats de demoiselles.

19. — Le *Voyage de Farfadets,* dont nous entretient Mme Marthe Bertin, s'accomplit un peu à la façon de Jules Verne, à travers les glaciers de la Suisse, au Vésuve et finalement dans le voisinage du pôle nord. La famille Farfadet étant invisible et immortelle, quoique non entièrement exempte des misères humaines, voit beaucoup de choses sans grands inconvénients. Les enfants puiseront là quelques notions préliminaires de géologie et de physique. Mme Marthe Bertin a bien doré la pilule scientifique qu'elle destine au tout jeune âge.

20. — Si M. Leila Hanoum a prétendu, lui aussi, noircir du papier pour les petits, je me demande ce qu'il a bien voulu dire dans *le Prince et le Bourreau*? Cette drôle d'historiette nous montre un daïmio (prince japonais) et le bourreau du Taïcoun (souverain du Japon) se liant d'amitié, circonstance qui doit amener la condamnation à mort du prince, mais qui, grâce au courage de son singulier ami, lui vaut, au contraire, les fonctions de ministre de la justice. Le sens de cette aventure m'échappe complètement, malgré les citations de Confucius, en face desquelles on se trouve de temps à autre : c'est un aveu qu'en toute humilité je dois à mes lecteurs.

21 et 22. — La présente revue a débuté par l'analyse et la critique de scènes vécues racontées avec plus ou moins de talent et de vérité. Je vais la terminer par l'examen de trois volumes de contes et de légendes. Le premier, *Sous tous les cieux,* de Mme de Witt, est un recueil de trente légendes toutes charmantes, et dont les amis du folk-lore se réjouiront. On ne chicanera pas l'auteur sur son titre ; car de l'Arabie et de la Judée, avec la *Légende d'Adam* et *l'Enfance d'Abraham,* on passe en Suisse avec *Charlemagne et le Serpent* (quel saut au point de vue géographique !) Puis on court, sans méthode aucune, de la Russie aux Indes, de l'Espagne en Normandie, du Canada en Afrique, pour s'arrêter ensuite en Gascogne, etc., etc., et finalement, revenant

sur ses pas, on achève son excursion désordonnée par les pays de Rollon et des Tsars. Le sentiment religieux est très vif partout ; pourquoi faut-il que l'auteur n'ait point su résister à l'envie de rappeler (p. 223-224) une complainte normande, très patriotique certainement, mais entachée, pour les jeunes filles, d'une légère pointe de naturalisme que nous regrettons. — *Les Contes et Nouvelles*, de Mme la baronne d'Egligny, sont tous irréprochables. Les fées y jouent un rôle et Dieu s'y montre fréquemment. L'auteur sait intéresser en moralisant : on devine la mère de famille qui a d'aimables enfants dont elle cherche, en les divertissant, à former le cœur et l'esprit.

23. — Comme cela se pratique pour les feux d'artifice, j'ai tenu en réserve, en guise de bouquet, une pièce de réelle beauté. C'est M. A. de Villeneuve qui nous la fournit grâce à sa *Légende merveilleuse,* la bien nommée. L'auteur suppose un enfant abandonné, baptisé par ses père et mère adoptifs du nom de Chrystold parce qu'il a été recueilli pendant la nuit qui précède la fête de Noël, en l'an 750. Par la grâce de Dieu et protégé par son bon génie, Chrystold, à peine sorti de l'enfance, accomplit des choses extraordinaires : architecte, il construit sur le Rhin un pont monumental ; guerrier, il met à mort, dans un combat singulier, un seigneur païen redouté. Il délivre ensuite des esclaves, vile marchandise d'un juif plus vil encore, et les rend à leur dignité d'hommes libres. De là, il passe en Espagne où il a des aventures surprenantes et termine sa carrière d'adolescent en devenant... le souverain qui sera un jour Charlemagne, le grand empereur d'Occident. Ce trop succinct aperçu ne saurait donner une idée suffisante de cet intéressant ouvrage qui sera lu avec plaisir même parmi les incroyants dont l'âme est encore accessible à la double et puissante poésie de la religion et des fictions de l'histoire.

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Theses de Ecclesia Christi, auctore J.-B. Franzelin. Opus posthumum, brevi præmisso de ejusdem vita commentario. Romæ, typ. polyglotta de Prop. Fide, 1888, in-8 de xxxi-468 p. — Prix : 8 fr.

Ces thèses sont au nombre de vingt-cinq; elles sont groupées en quatre sections qui marquent les grandes lignes de l'ouvrage. La première section (thèses I à V) est une magnifique introduction dans laquelle l'auteur considère l'Église dans son idée la plus générale et dans les diverses phases de son existence. Après avoir rencontré dans la nation choisie les éléments du triple pouvoir qui doit réunir un jour toutes les nations de la terre dans l'unité parfaite du royaume de Dieu, il s'arrête à cette notion fondamentale du « magistère, » du « sacerdoce » et du « pouvoir de juridiction, » pour l'expliquer et la déve-

lopper dans une thèse magistrale. La seconde section (thèses VI à XVI) nous présente l'Église proprement dite, l'Église de Jésus-Christ, dans son admirable constitution d'après laquelle tous les pouvoirs répartis entre plusieurs sont en même temps réunis en un seul. Cette constitution de l'Église, mise en pleine lumière au concile du Vatican, était indiquée dans les prophéties qui ont annoncé le royaume de Dieu ; elle résulte des paroles et des actes par lesquels le Sauveur, pendant sa vie publique, en a jeté les fondements ; elle est clairement contenue et exprimée dans les paroles et dans les actes par lesquels, après sa résurrection, il l'a définitivement établie ; enfin elle vit, elle fonctionne dès le temps des apôtres et dans les siècles qui ont immédiatement suivi l'âge apostolique. La troisième section (thèses XVII à XX) a pour objet le côté mystérieux, l'élément invisible et divin qui est la source de toutes les prérogatives de l'Église, la raison de son existence, le secret et la fin de son action sur le monde. Tous les points de vue qui s'offrent ici au regard du théologien sont ramenés à l'unité sous l'idée de la Rédemption et des rapports de l'Église avec le Christ rédempteur. Dans la dernière section, l'auteur annonce les propriétés de l'Église visible et catholique, infaillible et sainte, indéfectible et apostolique, une et nécessaire. Il n'a pu terminer sa tâche. Les thèses de cette dernière section (XXI à XXV) ne se rapportent en réalité qu'à la première et aux deux dernières des propriétés énoncées.

Bien qu'inachevé, ce traité est d'une très grande importance et d'une très haute valeur. En présentant les trois aspects du royaume de Dieu sur la terre, le cardinal Franzelin a tracé le cadre dans lequel on peut réunir tous les éléments si dispersés du traité de l'Église ; il a de plus montré quelle est la vraie place de ce traité dans la synthèse théologique. Pour ce dernier ouvrage, comme pour tous ceux qui portent son nom, on peut dire que chacune des thèses qui le composent est un monument de pensée profonde, de rigoureuse logique, de vaste érudition et de judicieuse critique. Si l'on prenait la thèse XVI et quelques autres de la deuxième section pour les rapprocher du savant mémoire que vient de publier le P. de Smedt, sur l'organisation des églises chrétiennes pendant les premiers siècles, on ferait une comparaison fort intéressante et l'on se convaincrait qu'entre la vraie théologie et la vraie critique, le désaccord n'est pas à craindre.

Nous devons reconnaître que quelques-unes de ces thèses, surtout celles auxquelles l'auteur n'a pu mettre la dernière main, sont d'une lecture un peu difficile. Dans le désir d'exprimer la vérité telle qu'il la concevait, dans la crainte de la trahir, il surchargeait parfois et allongeait ses phrases. L'écrin est un peu rude à ouvrir, mais le trésor qu'il renferme est d'un grand prix. — On saura gré à l'éditeur d'avoir placé, en tête du volume, une intéressante notice sur la vie de l'illustre pro-

fesseur et cardinal. On aimera à lire ces vingt-huit pages dans lesquelles on retrouve la plupart des traits de cette figure originale et attachante d'un maître vénéré et aimé. LAMOUREUX.

Cours d'instruction religieuse *à l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde*, par l'abbé E. CAULY. — *Le Catéchisme expliqué, dogme, morale, sacrements, culte*, 3e édit. — *Recherche de la vraie religion*, 2e édit. — *Apologétique chrétienne*. — *Histoire de la Religion et de l'Église*. Paris, Poussielgue, 1887-1888, 4 vol. in-12 de 568, 378, 468 et 683 p. — Prix : 3 fr. 75; 3 fr.; 3 fr. et 4 fr.

M. l'abbé E. Cauly, ancien aumônier du lycée de Reims, curé de Signy l'Abbaye, et actuellement chanoine et curé de Saint-André, à Reims, a publié en quatre volumes un *Cours d'instruction religieuse*, dont le quatrième tome (formant le second du *Cours*) a paru dernièrement. L'ouvrage a été honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII et approuvé par le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

Le tome Ier, *le Catéchisme expliqué*, est consacré à l'exposé de la doctrine chrétienne. Il traite successivement des vérités que nous devons croire ou du Symbole des Apôtres; de la morale chrétienne ou des devoirs que nous avons à remplir, c'est-à-dire des commandements de Dieu et de l'Église; des moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier, de la grâce, de la prière et des sept sacrements, et enfin du culte divin, où l'on trouve des notions générales sur la liturgie, les églises ou édifices consacrés au culte, les autels et leurs accessoires, les vases sacrés, les ornements d'église; l'exposition et l'explication des cérémonies de la messe, des vêpres, des complies et des saluts du Saint-Sacrement; l'histoire et la signification des principales fêtes de l'année, et enfin quelques mots sur les dévotions principales recommandées aux fidèles, et sur les confréries et associations pieuses et charitables. *Le Catéchisme expliqué* n'est qu'un exposé doctrinal, un commentaire du catéchisme proprement dit, dans lequel chaque leçon a son sommaire, se compose de trois ou quatre questions avec des réponses courtes et précises, et se termine par une conclusion pratique qui résume le chapitre et fournit à la piété un aliment substantiel.

La *Recherche de la Religion* s'adresse à des lecteurs qui désirent avoir une instruction plus complète et plus raisonnée. Elle renferme une série de démonstrations des vérités fondamentales : Dieu, sa notion, son existence, ses perfections; sa providence; existence, spiritualité et immortalité de l'âme; nécessité de la religion en général; possibilité, utilité, nécessité morale et existence de la révélation; révélation primitive; révélation mosaïque; révélation chrétienne; la prophétie et le miracle; preuves de l'existence de la révélation; notion de l'Église véritable; ses prérogatives; réfutation des schismes, des hérésies et du rationalisme; grands hommes du christianisme.

Afin de pouvoir traiter avec plus de détails et avec tous les développements convenables les questions particulières les plus importantes et les plus controversées, M. l'abbé Cauly a consacré un volume à l'*Apologétique chrétienne*, c'est-à-dire, en premier lieu, aux mystères en face de la raison (inspiration de l'Ecriture; sainte Trinité; création; péché originel; incarnation; rédemption; grâce; eucharistie; vie future; résurrection des corps); en second lieu, à l'accord des sciences et de la foi (la cosmogonie de Moïse et la géologie; le déluge; l'unité et l'antiquité de l'espèce humaine) et enfin, en troisième lieu, aux questions historiques controversées (l'intolérance; l'inquisition; la Saint-Barthélemy; la révocation de l'édit de Nantes; les Antipodes; Galilée; les prétendus mauvais papes; le grand schisme d'Occident; le pouvoir temporel des papes; l'Église et la civilisation; le *Syllabus;* le libéralisme et les libertés modernes).

L'*Histoire de la Religion et de l'Église*, parue dernièrement, complète le *Cours d'instruction religieuse* dont elle est destinée à former le second volume. Cette histoire embrasse tout à la fois l'histoire sainte et l'histoire de l'Église; elle commence à la création et finit au pontificat de Léon XIII. Elle est, par conséquent, fort abrégée et très succincte; mais elle contient tout ce qui était nécessaire au but de l'auteur, qui l'a écrite pour les classes moyennes, afin de servir dans l'enseignement, pour être apprise de mémoire, au moins en substance, par les élèves. Cet ouvrage tient le milieu, dans le plan général de l'auteur, entre l'exposé doctrinal des catéchismes et la discussion polémique du traité de la religion et de l'apologétique chrétienne. La publication de M. l'abbé Cauly est on ne peut plus opportune, au moment où l'enseignement historique général prend plus de développement dans nos écoles, et où cependant on y supprime et on y dénigre l'histoire sainte et l'histoire de l'Église.

L'approbation du cardinal Langénieux et un bref du Souverain Pontife garantissent l'orthodoxie de l'auteur. Le mérite de son ouvrage consiste surtout dans la netteté et la précision de l'exposition. Dans son *Histoire,* on désirerait quelquefois que les faits fussent mieux reliés entre eux et non placés à côté les uns des autres, comme dans les « synchronismes » des pages 572-574. Il y a aussi, çà et là, quelques petites inexactitudes que l'auteur rectifiera dans une nouvelle édition. Ainsi, p. 107 de l'*Histoire,* il dit que la mer d'airain du temple de Jérusalem était un « immense bassin où arrivait un courant d'eau vive. » Il n'y avait pas du tout de courant d'eau vive; on remplissait le bassin en y portant de l'eau. Du reste, M. Cauly est généralement très exact.

L. M.

JURISPRUDENCE

L'Ordre international, par Charles Périn, correspondant de l'Institut de France. Paris, V. Lecoffre, 1888, in-8 de IX-528 p. — Prix : 7 fr. 50.

La nouvelle publication de M. Périn est un exposé complet et méthodique de ce qui est et de ce qui doit être. Pour aboutir à une conclusion qui sera celle de tous les catholiques, le savant professeur examine successivement : le fait de la Société internationale à travers les âges : les raisons d'être de la Société internationale et ses conditions naturelles d'existence ; la Société internationale suivant la doctrine catholique ; la Société internationale suivant l'ordre humanitaire, autrement dit l'Église hors du droit des gens. Après avoir ainsi dégagé le terrain, l'auteur arrive à démontrer logiquement comment les lois et les institutions de l'Église catholique peuvent mettre la Société internationale dans ses conditions naturelles d'ordre et de progrès (ch. V). La conclusion pratique est l'affirmation du droit de juridiction de l'Église. « Ce droit, dit M. Périn, l'Église le possède comme elle possède, par rapport à sa fin, tous les droits de la souveraineté » (p. 148). Ce droit a été maintes fois affirmé, dans le cours des temps, par Innocent III, entre autres. Il a été, de nos jours, admirablement défini et démontré dans une dépêche du cardinal Antonelli, en date du 19 mars 1870, qui est citée dans *l'Ordre international.*

M. Périn démontre péremptoirement que « la souveraineté de l'Église laisse subsister les souverainetés temporelles » (p. 159). Il rappelle, sur ce point, l'enseignement de l'encyclique *Immortale Dei.* Mais il ne suffisait pas d'établir que l'autorité peut mettre la Société internationale dans ses conditions naturelles, il fallait faire ressortir l'impuissance de toutes les combinaisons de l'esprit humain livré à lui-même et de la politique moderne. Tel est l'objet du chapitre VI, dont la démonstration est absolument irréfutable.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner ici, même par voie de simple analyse, une idée satisfaisante de la deuxième partie de *l'Ordre international,* qui est le développement de la première ; nous y renvoyons le lecteur, mais nous tenons à lui mettre sous les yeux quelques lignes empruntées par M. Périn à un savant bénédictin : « Le Pape, dit dom Benoît, comme interprète universel de la loi naturelle et de la loi révélée, et comme juge suprême des consciences, a le droit et même le devoir de rappeler aux princes leurs obligations envers les peuples et envers les autres États, et d'instruire les peuples de leurs obligations envers leurs princes et envers les autres nations ; il a le droit et même le devoir d'employer les censures ecclésiastiques, si c'est nécessaire, pour contraindre les princes et les peuples de se soumettre à sa direction

(p. 255). » Il n'échappera pas au lecteur que dom Benoît ne vise pas ici seulement les égarements tumultueux des populations affolées, mais d'abord les actions coupables des princes, étant bien entendu que ce dernier mot est employé dans le sens de l'école et comprend aussi bien les présidents des républiques que les monarques. Ce n'est que justice; mais il était nécessaire de le signaler, car, depuis 1772 plus particulièrement, les gouvernements ont été les agents les plus actifs de l'effondrement du droit. Et c'était la conséquence logique de ce qui a été perpétré en 1648, alors que l'Église fut mise officiellement en dehors de l'ordre international, qui devenait, par cela même, « le désordre international. »

A. D'AVRIL.

Traités, conventions et arrangements internationaux de la Roumanie, actuellement en vigueur..., par T.-G. DJUVARA. Bucarest, A. Degenmann; Paris, A. Rousseau, 1888, in-4 de CVIII-1013 p. — Prix : 30 fr.

Projets de lois, élaborés par le gouvernement... Bucarest, 1888, in-4 de 186 p.

Les documents officiels ne manqueront pas aux futurs historiens de la Roumanie. En 1883, le cabinet de Bucarest publiait, sous le titre de *Cestiunea Dunaree,* un volume in-4 de XVI-912 pages, qui est un répertoire complet de tous les actes relatifs à l'internationalisation des cours d'eau depuis l'année 1792. Le nouveau volume contient en roumain et en français tous les documents diplomatiques de la Roumanie depuis 1864 jusqu'au mois de juillet 1888. M. Djuvara y a inséré, en outre, une introduction à l'étude du droit conventionnel de la Roumanie, les tarifs douaniers, soit général, soit conventionnel, des notices statistiques sur le commerce extérieur. Les recherches seront facilitées par de nombreuses tables; ce sont : un index chronologique, un index par ordre alphabétique des pays contractants, un index d'après l'objet des conventions, enfin un index général analytique.

— Nous avons aussi sous les yeux un volume contenant, avec les exposés des motifs, une série de projets de lois, embrassant à peu près l'ensemble de l'administration intérieure. Nous signalerons comme étant d'un intérêt général la « loi des métiers. » On y trouvera une série de dispositions, sérieusement élaborées et relatives aux métiers à domicile, au colportage, aux corporations, aux apprentis et ouvriers des fabriques, aux caisses de secours, etc.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1889. — Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-18 de IX-830 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons peu à dire, cette année, de la partie technique de l'*An-*

nuaire du Bureau des longitudes. Elle ne diffère de celle de l'année précédente, sauf la mise à jour annuelle, que par de faibles modifications. Nous signalerons seulement les plus importantes.

Le tableau des comètes, dû à MM. Lœwy et Schulhof, comprend, cette année, les apparitions de ces astres de 1838 à 1844 inclus et 1887. Celui de l'an dernier comprenait les années 1845 à 1849 et 1886. M. Cornu a ajouté, à ses articles concernant les calendriers et la construction pratique du cadran solaire, une note sur l'usage du baromètre anéroïde, une autre note sur la température neutre des couples thermo-électriques et un tableau de l'élasticité des solides. On a réduit les tableaux relatifs à la thermo-chimie pour n'en donner que les plus importants.

Ce sont les *Notices* qui composent la part de beaucoup la plus saillante de l'*Annuaire* de 1889. L'une d'elles, même, publiée la dernière, constitue une innovation aussi heureuse qu'importante. C'est une *Revue*, qui aura lieu à l'avenir chaque année par les soins du secrétaire du Bureau, *des Principaux travaux du Bureau des longitudes* pendant l'année précédente. Nous indiquerons aussi brièvement que possible les questions mentionnées dans cette *Revue*.

Les volumes pour 1889 et 1890 de la *Connaissance des temps* ont pu être achevés et présentés dès le 13 août 1888 à l'Académie des sciences, et une publication annuelle d'*Extraits* de ce recueil périodique a été commencée par M. Bouquet de la Grye. On a achevé, d'après les données théoriques de Delaunay, la construction des *Tables de la lune*. Un petit *Observatoire* d'exercice à l'usage des marins et des voyageurs géographes, a été établi dans le parc *de Montsouris*. Le Bureau des longitudes a dirigé la construction, l'ameublement et le fonctionnement de l'observatoire de Nice, dû à la munificence de M. Bischoffsheim. D'importantes opérations relatives à la *Détermination des longitudes* ont été exécutées par M. B. de la Grye et MM. le colonel Bassot et Lœwy. Par l'initiative de M. Faye, président du Bureau, un projet de l'*Unification de l'heure en France* a été proposé et soumis au Parlement.

Entre autres travaux d'*Astronomie proprement dite*, la Notice signale les observations de M. Perrotin et de M. Fizeau concernant les phénomènes extraordinaires de la planète Mars, et l'application par M. Faye, aux aérolithes, de la théorie de Lagrange sur l'origine des comètes. La Notice termine par l'indication des résultats des observations d'*Analyse spectrale* de M. Janssen, des travaux de M. B. de la Grye sur la *Physique du globe* et de MM. Bonnet et Tisserand sur la *Mécanique céleste*.

Cette Notice est précédée de cinq autres que nous résumerons à grands traits.

La géodésie véritablement digne de ce nom a été inaugurée au dix-

septième siècle par Picard, développée ensuite par Lacaille et les Cassini à l'aide des instruments inventés par Picard, puis continuée et perfectionnée en France par la construction de la carte de l'État-Major. L'étranger de son côté ne demeura pas en arrière ; et les progrès de l'art géodésique créant le besoin de rapports scientifiques internationaux, une « Association pour la mesure des degrés en Europe » fut fondée et tint sa première session à Paris en 1875. — Ce n'était pas seulement l'Europe qui avait couvert une part considérable de sa surface de canevas trigonométriques ; les États-Unis d'Amérique avaient fait de même, et d'importantes opérations avaient eu lieu dans l'Inde. D'européenne, l'Association internationale devint universelle et tint ses sessions annuelles, en octobre 1886, à Berlin ; en octobre 1887 à l'observatoire de Nice, en présence de S. M. Don Pedro, empereur du Brésil, qui annonça officiellement le concours de ses vastes États à l'œuvre de la mesure de la terre ; enfin en octobre 1888 à Salzbourg, en Autriche. Cette notice est intitulée : *Sur les quatre sessions de l'Association géodésique internationale à Paris, Berlin, Nice et Salzbourg.* L'auteur, M. Faye, président du Bureau des longitudes, donne, en un récit succinct mais très littéraire, le compte rendu des rapports lus et les questions traitées dans ces différents congrès.

La *Notice sur la mesure des masses en astronomie,* par M. F. Tisserand, fait connaître, en un langage accessible au public non spécial, comment on peut se rendre compte de la masse de chacun des différents corps composant notre système solaire, connaissant d'ailleurs leurs distances respectives et la vitesse des mouvements dont ils sont animés. L'auteur examine, à ce point de vue, successivement la lune, le soleil, la terre, les planètes intérieures, les grosses planètes extérieures, leurs satellites, les astéroïdes ou planètes télescopiques ; et comme la masse de ces dernières va en décroissant à mesure que leur nombre augmente, l'éminent astronome arrive à entrevoir l'existence d'astéroïdes encore inconnus, mais de plus en plus faibles, et établissant la transition entre lesdites planètes télescopiques et les bolides et météorites qui rencontrent notre atmosphère ou même se précipitent sur notre sol. On a pu déterminer la masse même de quelques étoiles proprement dites, dont la parallaxe, par rapport au demi-diamètre de l'orbite terrestre, est à peu près connue et sur le mouvement propre et la vitesse desquelles on possède aussi des données. L'exemple le plus curieux en est celui de la brillante étoile Sirius, dont la masse est le triple de la masse de notre Soleil, et dont le compagnon ou satellite stellaire, distant de son centre d'attraction à peu près comme Uranus l'est du nôtre, a encore une masse égale à une fois et demie celle de l'astre qui nous éclaire, laquelle équivaut à 324,000 fois la masse de notre globe !!

Combien notre monde terrestre est petit en face de ces immensités !

Cependant l'homme, malgré sa faiblesse physique et sa stature relativement microscopique, est plus grand que ces immensités mêmes, puisque son intelligence peut les embrasser et les comprendre, elles qui ne sont après tout que de la matière brute et inconsciente.

Quand on observe le Soleil au spectroscope pour reconnaître, par l'inspection des raies et bandes qui traversent son spectre, la nature des matériaux dont se compose son atmosphère, une incertitude règne sur certaines substances, telles que l'oxygène, dont les raies peuvent aussi bien provenir de l'oxygène existant dans l'atmosphère terrestre que de celui qui existerait dans celle du Soleil. Pour faire disparaître cette incertitude, il fallait pouvoir renouveler l'observation dans des conditions telles que l'air atmosphérique fût beaucoup plus rare et beaucoup plus sec que dans les lieux d'observation ordinaires; une station à haute altitude et dans la saison froide, pouvait seule remplir ces conditions.

M. Janssen, membre du Bureau des longitudes et directeur de l'observatoire de Meudon, a poussé le dévouement à la science jusqu'à faire, au mois d'octobre (qui est déjà le plein hiver pour ces hautes altitudes), l'ascension du Mont-Blanc, et séjourner, nuit et jour, au refuge des *Grands-Mulets,* pour pouvoir faire ses observations dans les conditions requises. Ses efforts ont été d'ailleurs couronnés de succès. De l'affaiblissement considérable des raies et bandes de l'oxygène dans le spectre solaire observé à cette élévation, le courageux savant a pu conclure qu'elles disparaîtraient entièrement à la limite de notre atmosphère, et que, par conséquent, si l'oxygène existe dans le soleil, du moins il n'y existe pas à un état où il produirait les manifestations spectrales qu'il nous donne dans l'atmosphère terrestre. De là, toutefois, à conclure, comme le fait l'éminent astronome, que la science pourra quelque jour résoudre le problème de l'habitabilité des astres, il y a loin encore, et il est un peu aventureux peut-être de faire déjà pressentir de telles conséquences. Tel est le sujet de la notice intitulée : *Une Expédition au massif du Mont-Blanc,* par M. J. Janssen.

C'est un autre objet scientifique qui a poussé M. Bouquet de la Grye, le célèbre ingénieur hydrographe, aujourd'hui membre de l'Institut et du Bureau des longitudes, à entreprendre *Une Ascension au pic de Ténériffe* en 1885. Il a lu le récit de cette excursion à la séance annuelle des cinq académies du 25 octobre dernier, et c'est ce mémoire qui fait l'objet de la quatrième des six notices de l'*Annuaire* pour 1889. — Chargé de déterminer les longitudes de Saint-Louis et Dakar au Sénégal, Saint-Louis et Santa-Cruz de Ténériffe, Santa-Cruz et San-Fernando (observatoire) près Cadix, en Espagne, à l'occasion de la pose d'un câble télégraphique pour desservir ces régions, M. B. de la Grye voulut profiter des huit jours d'attente auxquels l'obligeait la date du dé-

part du paquebot qui devait l'emmener de Ténériffe à Cadix, pour mesurer la densité du massif montagneux qui domine l'île. Il exécuta pour cela l'ascension du fameux pic de Teyde, dont le plus haut sommet, à 3,710 mètres d'altitude, est le point culminant de la montagne. La narration de cette excursion, qui dura trois ou quatre jours, narration entremêlée d'une foule de souvenirs historiques ou légendaires, avec l'explication de certaines légendes restées mystérieuses jusqu'à ce jour, comprend la principale part de cette curieuse et pittoresque notice; son auteur la termine en signalant aux philologues de très intéressantes recherches à faire sur la langue sifflée des anciens Guanches, dont quelques restes subsistent encore parmi les bergers des environs d'Orotava.

Le 8 octobre dernier l'on inaugurait, sur la place Henri IV, à Lyon, la statue d'André-Marie Ampère, qui fut mathématicien, naturaliste, philosophe et surtout grand physicien, car c'est à lui, à ses merveilleuses découvertes, que la science de l'électricité doit le point de départ des immenses progrès et des surprenantes applications qu'elle a réalisés de nos jours. M. Cornu, l'auteur du *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ampère* au nom de l'Académie des sciences, a retracé à grands traits et en termes souvent émus la vie privée et la carrière scientifique de son héros. La cérémonie avait lieu en présence et à la participation du conseil municipal de Lyon qui avait voté l'érection de la statue. C'est à cette circonstance, sans aucun doute, qu'il faut attribuer le silence de l'honorable orateur sur les sentiments profondément religieux du savant lyonnais et qui tinrent une si grande place dans sa vie : car parler religion et sentiments élevés devant des fanatiques d'irréligion comme ceux de la grande majorité du conseil municipal de la seconde ville de France, n'eût-ce pas été une sorte de profanation? *Margaritas ante.....*

La série des notices se termine par la *Revue des principaux travaux du Bureau des longitudes en 1888,* dont nous avons parlé en commençant. L'auteur de cette notice annuelle est le secrétaire du Bureau. Ce secrétaire a été, en 1888, M. Tisserand, avec M. Faye pour président et M. B. de la Grye, vice-président. J. d'Et.

L'Aurore boréale, *étude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère,* par M. S. Lemström, professeur de physique à l'Université d'Helsingfors. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8 de XII-199 p. avec 14 pl., dont plusieurs en chromolithographie. — Prix : 6 fr. 50.

Cet important mémoire sur une des questions les plus intéressantes de la météorologie est le résultat de nombreuses années d'observations et de recherches. Non seulement l'auteur habite une contrée où les

aurores boréales sont fréquentes, mais à diverses reprises il a eu l'occasion de faire des observations prolongées dans les régions polaires. Dès 1868, il accompagnait le célèbre Nordenskiöld dans l'expédition polaire suédoise; en 1871, puis en 1882-83, il fut chargé de missions scientifiques dans la Laponie finlandaise. Il était donc parfaitement qualifié pour entreprendre une monographie de l'aurore boréale et en essayer l'explication.

L'ouvrage est divisé en deux parties consacrées, la première, à l'exposé des faits, la seconde, à la théorie. La connexion intime du phénomène de l'aurore boréale avec ceux de l'électricité atmosphérique et du magnétisme terrestre, les relations de périodicité remarquables qui les lient les uns et les autres à celui des taches solaires, ont conduit forcément l'auteur à entrer dans d'importants développements sur toutes ces questions. Il arrive comme conclusion, en se fondant sur des expériences faites sous sa direction dans la mission de 1882-1883, à une théorie qu'il considère comme définitive. On nous permettra de ne pas nous prononcer à cet égard; mais, à coup sûr, son travail restera comme un des plus considérables sur la matière.

M. Lemström a écrit lui-même son ouvrage en français; les planches en couleur ont été exécutées à Helsingfors, en grande partie aux frais de l'Université de cette ville; le texte est imprimé chez M. Gauthier-Villars. Le tout forme un ensemble très remarquable et d'autant plus digne de la sympathie du lecteur français qu'il constitue, comme on le voit, un véritable symbole de l'alliance franco-russe. E. D.

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, *précédées d'un avant-propos sur l'origine de l'imprimerie*, par E. Desormes, directeur technique de l'École Gutenberg. Paris, École professionnelle Gutenberg, 1888, in-8 de 513 p. — Prix : 8 fr.

L'important ouvrage que nous signalons ici est un traité à la fois aussi complet et aussi succinct que possible sur la matière. Dans un *Avant-Propos* de quatorze pages, M. E. Desormes résume l'histoire des origines de l'imprimerie; puis il aborde son sujet. Le livre est divisé en deux parties distinctes. La première comprend trois chapitres qui traitent de la composition dans tous ses détails, de l'imposition, de la lecture des épreuves, des machines en usage, des tirages en couleurs, etc. Quatre autres chapitres forment la deuxième partie : ici l'auteur parle successivement de la fonte des caractères, des diverses applications de la galvanoplastie, de la lithographie, de la chromolithographie, etc. Quand il arrive enfin aux différents modes de gravure, il explique très clairement les procédés multiples qui en dérivent ou s'y rattachent à un degré quelconque. Aux dernières pages de ce consciencieux travail on trouve des notions sur la fabrication du papier et du carton, et

quelques détails, un peu brefs peut-être, concernant la brochure et la reliure. Un *Appendice,* se composant d'une série de tableaux, apprend au jeune typographe, entre autres choses nécessaires, quelle est la valeur des principaux instruments dont il se sert et des matières qu'il a journellement à employer. A la suite est placé un *Dictionnaire technique* des mots du métier peu connus et qui ne se rencontrent pas d'habitude dans les petits lexiques. — On voit, par ce court exposé, que l'élève qui joindra la pratique à cette théorie ne peut manquer de devenir un bon ouvrier pour peu qu'il ait de dispositions.

Nous devons remarquer cependant, entre autres choses, qu'en ce qui concerne l'emploi des « capitales » ou majuscules, M. Desormes n'est pas toujours d'accord avec les auteurs qui l'ont précédé, et notamment avec M. Auguste Tassis, correcteur à l'imprimerie Firmin-Didot, lequel a écrit sur ce sujet un livre spécial qui compte aujourd'hui dix éditions. Ainsi, M. Desormes, qui donne ses raisons du reste, écrira : école des *Chartes,* école *Polytechnique,* école *Normale,* etc., alors que M. A. Tassis pense qu'il faut écrire : *École* des chartes, *École* polytechnique, *École* normale, etc. Nous croyons personnellement que M. Tassis est dans le vrai, tout en reconnaissant qu'il est fort difficile, en somme, de poser, sur l'emploi logique des capitales, des règles bien définies pour tous les cas.

Pour terminer, nous dirons que M. E. Desormes cite, parmi les quelques exemples qu'il donne dans une subdivision du chapitre I de la première partie, le *Polybiblion* comme un modèle du genre, sous le rapport du titre ou de la couverture ; il y a introduit toutefois quelques modifications dont l'utilité ne s'impose pas à nos yeux.

E.-C. La Grette.

Iconographie bretonne, *ou Liste de portraits dessinés, gravés et lithographiés, de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques,* par le marquis de Granges de Surgères. Tome II. Paris, A. Picard ; Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1889, in-8 de 377 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le deuxième volume de l'*Iconographie bretonne* a paru il y a quelques semaines ; aujourd'hui on peut consulter, dans son ensemble, cet ouvrage de patience et d'érudition destiné à être aussi utile aux collectionneurs de portraits qu'à l'historien et même à l'homme du monde qui désire savoir quelque chose de précis sur les personnages de sa province dont les noms passent sous ses yeux ou dans les conversations. Quand je dis « de sa province, » je ne suis pas parfaitement exact ; en effet, M. de Surgères ne s'est pas seulement occupé des portraits de Bretons d'origine ; il a compris dans sa galerie les étrangers qui, par leurs fonctions ou leur résidence, ont obtenu, en quelque sorte, des lettres de naturalisation. Chez l'auteur, on trouve toutes les quali-

tés de l'amateur d'estampes et de l'érudit. D'une part, il décrit minutieusement les gravures et les moindres lithographies, donne les dimensions des formats, les noms des artistes et des éditeurs, l'indication du recueil où elles ont paru, en un mot, tous les détails bibliographiques que l'on peut souhaiter. D'autre part, chaque article est précédé d'une notice biographique succincte dans laquelle on trouve des dates certaines ; cette partie du travail a nécessité des recherches considérables : tel article de quelques lignes a demandé des heures de travail préparatoire, surtout lorsqu'il se présentait des individualités peu ou incomplètement connues. — Parmi les articles qui prouvent le soin apporté par l'auteur à son livre, je citerai celui du peintre Noël sur lequel on ne trouverait peut-être aucune indication ailleurs, bien qu'il soit contemporain ; l'article Rohan, qui ne comprend pas moins de vingt-sept pages ; celui du cardinal de Richelieu, vingt et une pages ; de celui-ci M. de Surgères a fait un tirage à part. Pour donner une idée de ce que le lecteur peut trouver dans cet ouvrage, notons qu'il y a douze cents noms, plus de cinq mille portraits signalés. Le volume est terminé par un supplément de soixante-dix pages énumérant des portraits inconnus de l'auteur lorsque l'impression a commencé ; plus une liste des artistes mentionnés dans le livre ainsi que des éditeurs d'estampes. S'il n'est pas indiscret de demander un nouveau service à M. de Surgères, nous attirerons son attention sur une *Iconographie des saints de la Bretagne,* d'après les monuments sculptés, les peintures murales et sur verre, les manuscrits, etc. L'ouvrage de Gaultier du Mottay n'est aujourd'hui qu'une esquisse de ce recueil qui aurait un intérêt capital pour la Bretagne. Je suis convaincu que les archéologues et les hagiographes se disputeraient cette iconographie ; M. de Surgères réunit en lui toutes les conditions d'érudition, de critique et de soin scrupuleux pour mener à bien une œuvre de cette importance.

A. de B.

BELLES-LETTRES

Cours de littérature celtique, par H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au Collége de France, et J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, tome III. *Les Mabinogion,* par J. Loth. Tome I. Paris, Ernest Thorin, 1889, in-8 de 359 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui à nos lecteurs doit former la suite du *Cours de littérature celtique,* dont la publication a été commencée en 1883 par M. d'Arbois de Jubainville et dont les deux premiers volumes contiennent, l'un, une *Introduction à l'étude de la littérature celtique,* l'autre, une étude sur *le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique,* œuvres toutes deux de l'éminent profes-

seur au Collège de France. Le volume que nous avons maintenant sous les yeux constitue le tome III de ce même cours et le tome I d'une traduction des *Mabinogion*, entreprise par M. J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Les *Mabinogion* sont des récits en prose celtique, dans la langue du pays de Galles, qui se rattachent, directement ou indirectement, à l'antique épopée bretonne, de laquelle est issu au moyen âge le cycle français de la Table-Ronde. La collection la plus importante de ces *Mabinogion* se trouve dans le célèbre manuscrit connu sous le nom de *Livre rouge*, à cause de la couleur de sa couverture. Ce manuscrit est aujourd'hui la propriété du collège de Jésus, à Oxford. Il remonte, dans son ensemble, à la fin du quatorzième siècle, mais les *Mabinogion* qui y sont transcrits paraissent devoir être reportés, sauf certaines additions et interpolations, à la fin du douzième, et une partie de la matière traitée dans ces récits date d'une époque bien antérieure. Parmi ces récits, les uns sont imités de très près de poèmes français composés en Angleterre et reposant eux-mêmes sur de plus anciens contes celtiques, les autres se rattachent plus ou moins immédiatement, mais sans intermédiaires français, du moins aussi apparents, à la vieille tradition épique des Gaëls et des Bretons d'Angleterre et de France.

Lady Charlotte Guest avait publié en 1838 le texte et une tradition anglaise des *Mabinogion* du *Livre rouge*. Cette publication a rendu de grands services aux études de littérature celtique et de littérature comparée. Mais elle était loin d'être parfaite. Le texte gallois sur lequel repose la traduction de lady Guest est une copie assez défectueuse du manuscrit, et la traduction en a souffert. De plus, cette noble dame, destinant son livre à l'amusement et à l'édification de la jeunesse, et en particulier de ses deux enfants, auxquels sa traduction est dédiée, a supprimé avec raison, eu égard à cet objet, un certain nombre de passages scabreux des *Mabinogion*, et singulièrement atténué des crudités de langage et des brutalités de mœurs qui ne sont pas sans importance pour la critique historique. Il y avait donc, après elle, place encore pour des publications nouvelles d'un caractère plus scientifique. En 1887, MM. John Rhys et J. Gwewogfryn Ewans ont publié à Oxford une édition exacte du texte gallois des *Mabinogion*, reproduisant le *Livre rouge* jusque dans ses plus petits détails. C'est sur ce nouveau texte, étudié et critiqué par lui selon la méthode qui a renouvelé l'intelligence des classiques grecs et latins, et que l'on applique aussi aujourd'hui à la littérature française du moyen âge, que M. J. Loth a fait la traduction complète dont il donne aujourd'hui le commencement au public lettré, en s'attachant surtout à une « exactitude » qui, comme il le remarque avec raison, ne doit pas être confondue avec une « littéralité » qui serait parfois fort inexacte. Cette traduction

est accompagnée de notes, de commentaires et de renvois dont on comprend que de telles publications ont toujours grand besoin, puisqu'elles nous reportent à des époques et à des textes, à des mœurs, à des institutions et à des caractères si loin de nous. En menant à bonne fin son entreprise, avec la compétence que ses maîtres et ses émules se plaisent à lui reconnaître, M. J. Loth peut être assuré de rendre vraiment service et de faire vraiment honneur à la science française.

MARIUS SEPET.

Lavoisier, *d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits*, par ÉDOUARD GRIMAUX, professeur à l'École polytechnique et à l'Institut agronomique, avec 10 gravures hors texte. Paris, Félix Alcan, 1888, in-8 de VII-399 p. — Prix : 15 fr.

« Malgré la gloire qui environne le nom de Lavoisier, la vie du créateur de la chimie moderne n'a été l'objet d'aucune étude approfondie. Sauf ce que les courtes biographies de Lalande, de Fourcroy et de Cuvier nous ont appris, on ne sait rien de son existence si bien remplie et toute dévouée à la recherche de la vérité. On ignore ses vertus privées, son dévouement à la chose publique, sa philanthropie intelligente, les services qu'il a rendus à son pays comme académicien, économiste, agriculteur et financier. Les détails de sa mort prématurée sont inconnus, et des historiens ont pu même se demander si le tribunal révolutionnaire, en le faisant monter sur l'échafaud, n'avait pas frappé d'une juste condamnation un avide fermier général. »

Ces lignes empruntées à la préface de M. Grimaux, en signalant les lacunes qu'on regrettait à juste titre de rencontrer dans nos connaissances sur un sujet si digne d'intérêt, tracent en même temps le programme que l'auteur s'est attaché à remplir. Les papiers de Lavoisier, de nombreux documents, des portraits, des dessins de Mme Lavoisier, conservés dans la famille de Chazelles, héritière de la veuve du grand chimiste; d'autres documents conservés dans les archives et les collections publiques, lui ont permis d'y réussir et d'opérer en quelque sorte la restitution de cette figure si glorieuse pour la science française. M. Grimaux s'est acquitté de sa tâche avec le soin pieux et la compétence d'un disciple autorisé, avec le talent d'un écrivain.

La vie scientifique de Lavoisier était suffisamment connue. Aussi n'occupe-t-elle qu'un chapitre où ses découvertes sont résumées à grands traits et sans aucun appareil technique. Au contraire, des développements importants sont consacrés aux années de jeunesse, à la vie privée, à la vie administrative, aux recherches agricoles et économiques, à la vie politique de Lavoisier, enfin au procès des fermiers généraux et à sa mort. C'est assez dire que l'ouvrage n'est pas destiné particulièrement aux chimistes ou aux savants. En dehors même de

son objet spécial, les amateurs de recherches historiques y trouveront des renseignements qui nous semblent peu connus sur l'organisation et le fonctionnement de la ferme générale, de la régie des poudres, de l'Académie des sciences et de plusieurs autres institutions de l'époque.

Un appendice contient des détails circonstanciés sur la généalogie de Lavoisier et de sa femme, sur la vie de celle-ci, sur la bibliographie des œuvres de Lavoisier, ses biographies, ses habitations, ses portraits, etc. Rien, on le voit, n'a été laissé inexploré de ce qui touche au héros du livre.

Sur un seul point, mais un point important, le nouveau biographe s'est borné à une indication par trop sommaire. Nous voulons parler des sentiments religieux de Lavoisier. « Élevé dans une famille pieuse qui avait fourni plusieurs prêtres à l'Église, lisons-nous p. 53, il en avait gardé les croyances; à un écrivain anglais, Edward King, qui lui avait envoyé un ouvrage de controverse, il écrivait : « C'est une belle cause que vous entreprenez de défendre que celle de la révélation et de l'authenticité des Saintes Écritures, et, ce qui est remarquable, c'est que vous employez dans ce moment pour les défendre, précisément les mêmes armes qu'on a employées bien des fois pour les attaquer. » Voilà, croyons-nous, la seule allusion qui soit faite à ces sentiments. On nous permettra de penser que, pour ce grand esprit, si philosophique, et, comme on le voit par le passage même qui précède, préoccupé de ces hautes questions, la religion était autre chose qu'une affaire de traditions et d'habitude. N'est-ce pas à elle qu'il devait pour une bonne part cette bonté éclairée, cette sollicitude pour les pauvres et les faibles dont il a donné tant de preuves? Il y a là un trait essentiel de sa physionomie que le biographe était évidemment mal préparé à saisir et qui aurait demandé à être marqué plus fortement pour rendre le portrait entièrement parfait.

L'ouvrage est édité avec luxe et orné de plusieurs belles gravures.

E. VICAIRE.

Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1870), par ALBERT ROUXEL. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Firmin-Didot, 1888, grand in-8 de XVIII-475 p. — Prix : 8 fr.

La formule « revue et augmentée » est souvent trompeuse ; en tête du livre de M. Rouxel c'est une pure vérité. Nous qui avons eu le plaisir de rendre compte de la première édition (t. XLVII, p. 520), nous pouvons affirmer que l'auteur a très louablement profité des observations de la critique pour améliorer son travail. Il a mis autant de zèle à faire disparaître les fautes qui lui ont été signalées, qu'à enrichir son volume d'intéressantes additions. Ainsi corrigée et complétée, la nouvelle édition (qui a quatre chapitres et cent quatre-vingts pages de plus

que la précédente) mérite de trouver un bon accueil auprès de tous les lettrés. Ce sont surtout les lecteurs friands d'anecdotes qui dégusteront les détails si curieux fournis par M. Rouxel sur les académiciens anciens et modernes, sur les « élus » comme sur les « électeurs » et parfois sur les « électrices » (voir notamment, p. 364, de piquantes particularités sur M[me] Mohl tirées d'*Un Salon à Paris*, par K. O'Méara, 1886). Qu'il tienne lui-même la plume ou qu'il emprunte celle des autres, son récit est toujours spirituel et attrayant. Quelques citations sont empruntées à des lettres non encore publiées, et ont ainsi une saveur toute particulière. Le soigneux chroniqueur a profité de la plupart des publications nouvelles qui pouvaient accroître son butin, ne négligeant ni les *Lettres inédites de la reine Marie Leckzinska au président Hénault*, recueillies par Victor de Diguères, ni le *La Bruyère dans la maison de Condé*, de M. Étienne Allaire, ni les *Choses vues*, de Victor Hugo, ni les *Mémoires d'un royaliste*, de M. de Falloux, ni le *Victor de Laprade*, de M. Biré, ni les *Souvenirs et Notes biographiques*, de Désiré Nisard, etc.

Parmi les plus utiles additions introduites dans la nouvelle édition, il faut signaler la *Liste des membres de l'Académie française par ordre de date d'élections depuis la fondation jusqu'en 1793, et, à partir de 1803, jusqu'en 1870* (p. 421-444), liste dressée avec une rigoureuse exactitude et bien préférable aux listes que nous possédions déjà, et une *Table des noms cités* (p. 449-462), table très détaillée, et où non seulement sont énumérés les personnages, mais encore les ouvrages, revues et journaux.

M. Rouxel dit à la fin de son *Avant-propos :* « Notre étude s'arrête à la chute du second empire, laissant à une plume plus compétente la question délicate des contemporains. « Nous espérons bien que, revenant sur cette fâcheuse déclaration, l'auteur, dans une troisième et prochaine édition, continuera les *Chroniques des élections à l'Académie française*, jusqu'en 1889. Il a fait preuve de trop de tact et de compétence pour que l'on attende d'une autre main que la sienne la continuation d'un recueil qui mérite de trouver également place sur le guéridon d'un salon, à côté des discours de réception de nos nouveaux immortels, et sur les rayons des bibliothèques sérieuses, à côté des classiques ouvrages de Pellisson et de l'abbé d'Olivet. T. de L.

Souvenirs d'un vieux critique, par Armand de Pontmartin. Dixième série. Paris, Calmann Lévy, 1889, in-18 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Armand de Pontmartin, malgré son grand âge, reste sur la brèche, toujours vaillant, toujours spirituel, toujours armé pour le vrai et le bien contre l'erreur et le mal. Cette dizième série de ses *Souvenirs d'un vieux critique* ne le cède aux précédentes ni en intérêt, ni en variété, ni en salutaires enseignements. On passe, avec plaisir

et profit, de l'étude historique (Marie-Thérèse, impératrice; la Princesse de Ligne; Madame de Custine; la Duchesse de Berry; le Marquis de Grignan; le Duc d'Enghien), à la critique littéraire (l'*Immortel,* de Daudet, Émile Montégut, Paul Bourget, Marie Jenna, Théophile Gautier, Edmond Biré). Puis, ce sont des causeries charmantes, où la note personnelle domine sur Mgr Dupanloup, sur Louis Veuillot, sur M. Thiers, sur la vertu en France, sur les hommes et les choses du jour. M. de Pontmartin ne dédaigne même pas, à l'occasion, le domaine de l'érudition : témoin sa belle page sur la légende de Faust. Parfois, il n'est pas tendre, et, lorsqu'il n'aime pas quelqu'un, il emporte le morceau. Ce pauvre Paul Féval, s'il vivait encore, s'en ressentirait. Il y a, sur lui, dans la causerie consacrée à M. Edmond Biré, tout un passage qui rappelle l'ancien aristarque des *Jeudis de Madame Charbonneau*. M. de Pontmartin avait beaucoup vanté, quand le livre parut, les *Étapes d'une conversion*. Aujourd'hui, il se repent de sa magnanimité; il se rétracte, il se reprend. Pourquoi? Parce que la correspondance de Paul Féval, que M. Charles Buet a publiée, dévoile l' « impardonnable » amitié qui liait l'auteur du *Bossu* à M. Barbey d'Aurevilly, à M. Léon Bloy et autres « entrepreneurs de démolitions, » que M. de Pontmartin ne peut pas souffrir. Cela n'enlève rien au mérite et à l'attrait de la dixième série des *Souvenirs d'un vieux critique;* mais c'est tout de même bien curieux. F. B.

Calderon und seine Werke, par Engelbert Günthner, professeur à Rottweil. Avec un portrait de Calderon. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1888, 2 vol. in-8 de xl-336 et 438 p. — Prix : 10 fr.

L'Allemagne a plus fait en ce siècle pour la résurrection de la gloire de Calderon que l'Espagne et les autres nations réunies. On sait que W. Schlegel l'a proclamé l'initiateur du mouvement littéraire de l'Europe moderne, et que Gœthe lui rendit hommage. Depuis le temps où classiques et romantiques s'unissaient dans ce concert d'éloges, l'admiration de l'Allemagne n'a pas diminué. Longtemps l'édition des *Comedias,* publiée par Keil à Leipzig, fut la seule qu'on pût se procurer. Celle même de Rivadeneyra est signée du nom allemand de Hartzenbusch. C'est encore un Allemand, Böhl von Faber, qui, par une campagne en l'honneur de Calderon, rouvrit à ses drames l'accès de la scène espagnole. Pendant ce temps, les rééditions, les traductions et les commentaires se multipliaient en Allemagne. Ce n'est pas ici le lieu de les énumérer, mais naguère encore le Dr Scherr déclarait Calderon « le poète catholique par excellence, » le P. Baumgartner l'égalait à Dante et à Shakespeare, et le Dr Lorinser, avec une persévérance d'Allemand, traduisait très fidèlement, en vers du même mètre que l'ori-

ginal, les quatorze drames religieux et les soixante-treize *autos*. Voici maintenant que M. le professeur Günthner, — *the last not the least*, — utilisant et résumant les travaux de ses devanciers, élève à la gloire de Calderon un nouveau monument qui ne le cède pas en importance à celui même du Dr Lorinser.

L'ouvrage débute par un index bibliographique très détaillé des éditions du texte en tous pays et des traductions et études littéraires en toutes langues. M. Günthner nous redit ensuite le peu qui nous est parvenu de la vie de Calderon. Malgré les récentes recherches de Cayetano Rosell, de Patricio de la Escosura et de Picatoste, la biographie du poète madrilène se borne encore au récit de quelques faits isolés, sans dates bien précises, se rattachant la plupart à sa jeunesse. Sur les trente dernières années de sa vie, sur cette active et glorieuse vieillesse consacrée au culte des lettres et aux devoirs du saint ministère, les contemporains ne nous ont rien laissé. Puis, après les avoir systématiquement classés, M. Günthner entame l'analyse des cent-huit comédies et des soixante-treize *autos sacramentales* considérés comme authentiques. C'est là le véritable objet de son étude, et c'en est en même temps la partie la plus originale et la plus intéressante. Pour les pièces les moins importantes, il se contente d'une brève analyse du sujet et de quelques observations. L'argument des autres est donné acte par acte avec un soin minutieux; il est relevé çà et là par quelques fragments de texte, traduction en regard, par des critiques, par de courts extraits des commentaires esthétiques ou historiques qui peuvent soit faciliter l'intelligence d'un sujet souvent allégorique, soit permettre au public lettré une juste appréciation de la valeur de la pièce. En parcourant cette galerie si bien ordonnée, on se fera du premier coup d'œil une idée exacte de l'ensemble de l'œuvre si varié et si considérable de Calderon. Je n'irai pas jusqu'à dire que ces sommaires analytiques entassés l'un sur l'autre en deux gros volumes sont d'une lecture courante absolument récréative; mais celui qui aura besoin d'un prompt renseignement, ou voudra aborder l'étude du grand dramaturge trouvera dans M. Günthner un guide sûr et bien informé. L'émule espagnol de notre Corneille est peut-être trop oublié chez nous : il possède à un haut degré plusieurs des qualités des maîtres, la simplicité des moyens et l'ampleur de l'exposition; la sévérité de sa morale n'est jamais en défaut, et l'idée religieuse pénètre et vivifie tout son théâtre.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Carta topografica del Gran Sasso d'Italia, pubblicata a cura della Sezione di Roma del Club Alpino Italiano ed eseguita dal socio G.-E. FRITZSCHE. Rome, Istituto cartografico Italiano. 1 feuille in-f°. — Prix : 4 fr. Collée sur toile dans un étui : 5 fr. 50.

Il manquait jusqu'ici, dans la cartographie italienne, une carte d'en-

semble de la partie des Apennins qui se dresse le plus haut au-dessus du niveau de la mer : le *Gran Sasso d'Italia*. Cette lacune vient d'être comblée, grâce aux efforts de la section romaine du Club alpin italien, secondée par le talent bien connu de M. Fritzsche. La carte que nous avons sous les yeux réunit en une seule feuille, à l'échelle commode du 1/80,000e, ce qui, dans le travail de l'état-major italien, se trouve fractionné en onze planchettes de levés au 1/50,000e et en quatre feuilles de la carte régulière au 1/100,000e. Le territoire représenté comprend, dans toute son étendue, le puissant groupe montagneux limité par les vallées du Vomano et du Pescara, avec Aquila et Teramo comme localités principales. Le relief est exprimé au moyen de courbes horizontales, équidistantes de cent en cent mètres, combinées avec un estompage au crayon lithographique. L'impression a été exécutée en cinq couleurs : le bistre pour les montagnes, le vert pour les prés et les bois, le bleu pour les eaux, le noir pour la planimétrie et le réseau des voies de communications, le rouge enfin pour les itinéraires les plus intéressants pour les touristes. Un cartouche spécial figure, à l'échelle de 1/25,000e, les sommets culminants du groupe central (Pizzo Intermesole, Pizzo Cefalone, Monte della Portella, Monte Corno). Les planchettes officielles précitées ont naturellement servi de base au dessin; toutefois, de nombreuses rectifications et additions de noms, altitudes, chemins, etc., ajoutent beaucoup à l'utilité pratique de cette carte, qui sera désormais un guide indispensable dans la pittoresque région du *Gran Sasso*. E. M.

Recueil des lettres de Gerbert (983-997) comme source historique. Monographie critique d'après les manuscrits, par Nicolas Boubnov, 1re partie, Pétersbourg, 1888, in-8 de XXII-369 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lettres de Gerbert (983-997), publiées avec une introduction et des notes par Julien Havet. Paris, A. Picard, 1889, in-8 de LXXXVIII-253 p. — Prix : 8 fr.

Les lettres de Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003), sont une des sources les plus importantes de l'histoire de France et d'Allemagne vers la fin du dixième siècle; mais elles offrent en même temps de graves difficultés, et bien des points obscurs. La question chronologique en est un ; — malgré les nombreux systèmes proposés pour la résoudre, elle reste encore pleine d'obscurité. Pour dissiper celle-ci, il importe avant tout d'étudier les manuscrits où se conserve la collection épistolaire de Gerbert, d'en rechercher l'origine, les séries diverses, leurs rapports mutuels ; faute de ce travail préliminaire, mais tout à fait indispensable, on fera de belles théories, d'ingénieuses conjectures; on n'arrivera pas à la solution. Si M. Boubnov a repris en sous-œuvre cette question capitale, sur laquelle le dernier

éditeur des œuvres de Gerbert, M. Olleris, semblait avoir dit le dernier mot, c'est qu'il trouve le système chronologique adopté dans l'édition de 1867 complètement erroné, précisément parce qu'il y manque l'étude préalable des manuscrits et de leurs diverses rédactions.

Le présent ouvrage, écrit en russe, est exclusivement consacré à cette tâche laborieuse depuis longtemps désirée. L'auteur a compulsé presque tous les manuscrits contenant les lettres de Gerbert, et dispersés dans les différents pays de l'Europe ; il les a classés en trois familles, soumis celles-ci à un examen critique, comparé l'une à l'autre et prouvé leur provenance d'une source commune. Cette étude comparée lui a permis d'établir l'existence de deux rédactions différentes faites par Gerbert lui-même et dont il explique les motifs et le caractère. De là le partage du livre en deux sections.

Dans la première section (p. 1-89) nous trouvons, après des considérations générales sur les lettres de Gerbert, connues jusqu'à présent, une description très détaillée de trois principaux recueils (de Leyde, de Sirmond et de Papire Masson), dont le premier s'est conservé tel; les deux autres existaient encore au dix-septième siècle. D'après M. Boubnov, le recueil de Leyde serait une copie faite sur le texte primitif par Gerbert lui-même, bientôt après son élévation au souverain pontificat (999), et très probablement au monastère de Saint-Mesmin (mon. Miciacense), d'où il passa à Pithou, à François Duchesne, à la reine Christine, à Vossius et enfin à Leyde. C'est ce précieux manuscrit qui a servi de base à l'édition de M. Olleris (ch. II).

Le codex du P. Sirmond, représenté par ceux de Cheltenham et de Barberini, copies assez récentes, ainsi que par l'édition de Duchesne (1636) ne contient qu'une partie du recueil de Leyde (56 lettres). Duchesne a imprimé ces lettres d'après une copie communiquée par Sirmond, la même qui se conserve maintenant à Berlin, et se trouvait auparavant à Cheltenham, où ont passé bien d'autres manuscrits du collège de Clermont (ch. III). Enfin, le recueil de Papire Masson, plus complet que le précédent et qui a été si négligemment édité par Jean Masson (1611), nous est conservé dans la Vallicellane (à Rome); c'est une copie faite pour Baronius (1607) par Nicolas Lefèvre, marquis du Sault, qui en possédait une autre à son propre usage (ch. IV).

Après avoir mentionné quelques autres manuscrits moins importants, M. Boubnov passe aux éditions (ch. VI), en s'arrêtant davantage sur celle de M. Olleris, qu'il juge assez sévèrement ; il lui reproche surtout d'avoir sans raison bouleversé l'ordre des lettres qui existe dans les anciens manuscrits, sans parler d'autres défauts de son édition. Au reste, le comte Riant, de regrettée mémoire, avait déjà fait à l'éditeur des œuvres de Gerbert le même reproche, et dit que, sur ce point et sur beaucoup d'autres, son édition atteint le dernier de-

gré de la confusion. M. Boubnov reproduit tout le passage de l'*Inventaire des lettres historiques des Croisades* et ajoute, à la louange du savant académicien, que « les données groupées par lui en quelques lignes ont incomparablement plus de valeur que tout ce que nous apprend le livre de M. Olleris » (p. 36).

Dans la seconde partie de sa monographie, le savant russe examine les trois recueils manuscrits au point de vue de leur rédaction et de leur contenu ; et il arrive à conclure que les séries de Leyde et de Sirmond diffèrent sous ce rapport de celle de Masson. Dans les premières, Gerbert apparaît comme partisan des intérêts français et comme apologiste de son élection au siège de Reims à la place d'Arnoul, — élection déclarée à Rome illégale — ; dans la seconde, il laisse voir ses sympathies allemandes et ses sentiments de respectueuse déférence envers le pape. Cette diversité de tendances s'explique par le but dans lequel Gerbert publia ses lettres et par le changement qui s'était opéré dans ses dispositions envers le Saint-Siège et dans ses vues politiques. Tous ces motifs intimes sont analysés dans l'ouvrage avec soin, à la lumière des événements du temps et des gestes de Gerbert avant, durant et après son épiscopat de Reims. Ils guidaient le choix des lettres dans chacune des trois séries; ils font comprendre pourquoi celle de Sirmond ne contient qu'une partie de la série de Leyde et que la troisième (de Masson) vit le jour quand Gerbert n'était plus en France et perdit tout espoir d'y rentrer.

On lira avec intérêt le chapitre sur les « notes tironiennes » employées dans ce dernier recueil et sur le sens cryptographique qu'il faut y attacher. Une vingtaine de documents dont sept inédits, et qui manquent à l'édition de 1867, terminent cette remarquable étude dont nous attendons la fin avec une légitime impatience. L'auteur y traitera de la question chronologique des lettres de Gerbert.

— Mais voici déjà venir une nouvelle et excellente étude sur le même sujet. Elle contient le texte critique des lettres, enrichi de notes et précédé d'une solide et substantielle introduction. M. Julien Havet a pu profiter du travail du savant russe, il en proclame « le rare mérite, » il se félicite de se rencontrer avec lui sur les points les plus importants, et indique ceux où il se sépare de lui. La principale divergence concerne le ms. de Sirmond que M. J. Havet dit n'être qu'une copie partielle non du recueil original, mais de celui de Leyde. Le livre de M. Havet fait partie de la collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. J. Martinov.

Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis DE VOGUÉ, de l'Institut, avec portraits, gravures et cartes. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8 de XII-410 et 452 p. — Prix : 16 fr.

Parmi les victimes de Saint-Simon, il en est peu que le grand et partial écrivain ait attaquées avec plus de violence et d'opiniâtreté que le maréchal de Villars. Ces attaques sont-elles fondées? C'est ce que M. le marquis de Vogué a entrepris d'étudier dans une série d'articles publiés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* et réunis aujourd'hui en volumes. Possesseur des papiers du Maréchal, éditeur de ses *Mémoires* dans la grande collection de la *Société de l'histoire de France,* il a demandé à sa correspondance et aux documents conservés aux Archives publiques ou particulières de France, d'Autriche et de Bavière, la vérité sur la carrière du vainqueur de Denain.

Il n'est point exact, comme l'a affirmé Saint-Simon, que Villars n'ait dû qu'à sa bonne fortune et aux inspirations de ses subalternes ses succès militaires. Sans doute, par l'audace de ses combinaisons, par la rapidité souvent foudroyante de leur exécution, il a dérouté les habitudes des stratégistes du temps ; aux constructions de lignes fortes, aux sièges de villes, il préférait les pointes hardies qui frappent et déroutent l'ennemi ; mais ses plus surprenants coups de mains n'ont jamais été des coups de tête ; il les a conçus lui-même et médité longuement et prudemment préparés. La victoire de Denain, par exemple, est bien son œuvre et non celle du maréchal de Montesquieu, comme on l'a faussement prétendu. Il n'est point exact non plus qu'il ait obstinément laissé dans l'ombre, dans ses rapports au roi ou au ministre, les mérites de ses collaborateurs ; le nom même du lieutenant général d'Artagnan devenu le maréchal de Montesquieu, grâce à l'appui de son chef, en est une preuve, comme celui de M. de Contades et de tant d'autres. Il n'est point exact davantage que Villars ait dissimulé, afin de continuer la guerre et d'empêcher une paix souhaitable, l'état misérable de l'armée dont le commandement lui était donné en Flandre. Ses lettres au roi, au ministre et à Mme de Maintenon, dont M. le marquis de Vogué cite d'importants fragments et reproduit in extenso, dans son appendice, de nombreux spécimens, sont, au contraire, remplies de plaintes sur la déplorable situation de ses troupes mal payées, mal nourries, mal approvisionnées. Ce qui est vrai, c'est que ce qu'il disait au souverain, il ne l'avouait ni au public ni aux soldats, déjà trop découragés. Ce qui est vrai encore, c'est que, grâce à la confiance qu'il sut inspirer, à sa sollicitude pour le bien-être des troupes, à ses habiles et sages mesures, à sa rigoureuse discipline, à son infatigable entrain, de ces hommes démoralisés par une série de défaites inconnues jusque-là, il fit les vaillants lutteurs de Malplaquet et les glorieux vainqueurs de Denain.

Que Villars ait commis des fautes, qu'il ait eu des travers, qu'il se soit montré vaniteux, hâbleur, intéressé, avide; que ses demandes incessantes et insatiables de récompenses et d'honneurs aient indisposé la Cour et fatigué Louis XIV, comme elles fatiguent encore aujourd'hui les lecteurs de ses lettres; qu'il ait été moins bon diplomate qu'habile général, et qu'à Rastadt notamment il n'ait pas été à la hauteur de son adversaire, le prince Eugène, qu'il avait vaincu sur les champs de bataille, mais qui se montra plus fort que lui sur le terrain des négociations, cela nous paraît incontestable, et M. le marquis de Vogué est le premier à le reconnaître; il n'a pas voulu écrire un éloge, mais une histoire vraie; il n'a pas entendu peindre un héros de fantaisie, mais « le véritable Villars, » dégagé à la fois des calomnies de Saint-Simon et des exagérations des panégyristes, Villars avec ses qualités et ses défauts. « Ce mélange de qualités et de défauts, dit-il justement, c'est l'homme, et quand cet homme a constamment battu l'ennemi, qu'il a arrêté l'invasion victorieuse, et libéré, par l'épée, le territoire national, on est singulièrement disposé à l'indulgence, et presque tenté de se demander si ces défauts n'ont pas, autant que ses qualités, été utiles à la patrie. » MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, par le marquis DE COURCY, ancien diplomate. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de VII-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

On n'a pas oublié le succès de la belle histoire de la *Coalition de 1701*, par M. le marquis de Courcy, couronnée par l'Académie française. L'éminent auteur vient de compléter son œuvre par une magistrale étude sur la double renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France et des Bourbons de France au trône d'Espagne. « On peut dire, écrit-il justement, que l'affaire des renonciations fut d'une importance capitale, puisque la conclusion de la paix qui devait sauver la France, ou la continuation de la guerre qui l'eût infailliblement ruinée, dépendait principalement de la solution qu'il plairait à Louis XIV et à Philippe V de lui donner. » En revendiquant pour son petit-fils, malgré le testament de Charles II, le droit de ceindre la couronne de France tout en portant celle d'Espagne, le grand Roi avait déchaîné la guerre. La coalition de 1701 avait été la réponse de l'Europe à cette provocation; une série de défaites sans précédents en avait été la punition, et les concessions les plus dures, acceptées ou même proposées par le glorieux souverain, qui ne fut jamais plus grand que dans ces épreuves, n'avaient pu désarmer la haine de ses ennemis. Une révolution de palais vint changer la face des choses; les tories succédant aux whigs dans le gouvernement de l'Angleterre, se lassèrent de soutenir la

cause de l'archiduc, et offrirent la paix, mais à une condition, c'est que Philippe V renoncerait solennellement aux droits que son aïeul avait entendu lui conserver; la condition était d'autant plus formelle, qu'à la suite des coups successifs qui avaient si cruellement frappé la Maison royale, un enfant de deux ans, frêle et maladif, séparait seul le roi d'Espagne du trône de France. Mais Philippe V consentirait-il à abandonner ses prétentions? Malgré les instances de son grand-père, malgré l'habile diplomatie de notre ambassadeur à Madrid, le marquis de Bonnac, il ne pouvait s'y résoudre. L'Angleterre proposa une combinaison nouvelle. Philippe V conserverait ses droits à la couronne de France, mais il renoncerait à la couronne d'Espagne qui serait donnée au duc de Savoie, et recevrait en échange la Savoie, le Piémont, la Sicile, Nice, etc., et si le faible duc d'Anjou venait à mourir, il succéderait alors à son grand-père, et se contenterait de céder la Sicile à l'Autriche, conservant ses autres provinces, qui resteraient définitivement réunies à la France. Au fond, cette combinaison était peut-être celle qui souriait le plus à Louis XIV; mais Philippe V n'y voulut pas souscrire; douze ans de luttes en commun l'avaient attaché à l'Espagne et, malgré toute sa répugnance, il aima mieux renoncer à l'héritage de Louis XIV qu'à celui de Charles-Quint. Espérait-il que des circonstances plus favorables lui permettraient quelque jour d'éluder cette loi si dure et de recouvrer les possessions de sa famille? La chose ne paraît pas improbable; mais le gouvernement anglais n'était pas de ceux qui se leurrent d'illusions ou se contentent d'échappatoires. Il exigea une renonciation sans réserve, approuvée par les Cortès, enregistrée par le Parlement français, et le texte, publié par M. le marquis de Courcy, ne laisse place à aucune équivoque; la renonciation est formelle, tant pour Philippe V que pour tous les princes issus de son sang. Comment ce résultat capital, dont dépendait la paix de l'Europe et le salut de la France, fut-il atteint? A la suite de quelles négociations épineuses, de quelles instances de Louis XIV, de quelles résistances de son petit-fils, de quel échange de dépêches entre le marquis de Torcy, la princesse des Ursins, le marquis de Bonnac, Bolingbrocke et Oxford? C'est ce que nous ne pouvons exposer dans ces courtes lignes. C'est ce qu'il faut chercher et ce qu'on trouvera avec un grand charme dans le volume de M. le marquis de Courcy, qui a puisé aux sources les plus sûres, aux archives de France et d'Espagne, et qui a su mettre en œuvre les précieux documents recueillis par lui, avec l'expérience d'un diplomate émérite et le talent d'un écrivain consommé : « Vous avez su donner un grand intérêt à un sujet qui pouvait sembler aride... Vous avez fait là une œuvre politique et historique importante. » C'est en ces termes que, dans une lettre placée en tête du volume, M. le comte de Paris a félicité l'auteur du nouveau

service qu'il vient de rendre à l'histoire et à la Monarchie. Après un tel éloge sorti d'une telle bouche, que pourrions-nous ajouter?

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, Édition originale, publiée sur son manuscrit autographe par son petit-fils. Paris, Bourloton, 1889, gr. in-8 de 506 p. — Prix : 20 fr.

Depuis leur apparition en 1815, les *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelin* ont eu de nombreuses éditions. La dernière, la treizième, a été celle publiée en 1881 chez H. Oudin, en deux volumes in-12. L'ouvrage était épuisé ; il dépendait du petit-fils de la marquise de la Rochejaquelein de le réimprimer ; mais le marquis avait par-devers lui les manuscrits originaux de sa grand'mère, conservés avec un soin pieux : ne convenait-il pas de se servir de cette version, sortie de la plume de la noble veuve de Lescure, et de livrer au public le texte original primitif? Le marquis de la Rochejaquelein a pensé que c'était pour lui un devoir : devoir afin de rendre à la mémoire de sa grand'-mère un hommage mérité ; devoir afin de lui restituer à jamais une *paternité* (si l'on peut ainsi parler) qui lui était déniée. L'ouvrage que nous avons sous les yeux a donc pour double résultat : 1° de nous offrir, sous sa forme authentique et personnelle, un document de premier ordre ; 2° de détruire la légende qui commençait à se former et d'après laquelle M. de Barante aurait été le véritable auteur des *Mémoires.* N'avait-on pas à cet égard son propre témoignage ? N'avait-il pas déclaré, dans un ouvrage posthume, que c'était lui-même qui, sur la communication des premiers chapitres rédigés par Mme de la Rochejaquelein et sur les notes réunies par elle, avait composé les *Mémoires.* — Et pourtant il s'était produit à cet égard un fait qui eût dû suffire pour trancher la question. Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui avait prononcé, en février 1857, l'éloge funèbre de la marquise, voulut approfondir par lui-même un point qui lui tenait à cœur : il examina et confronta les diverses rédactions ; il rédigea sous ce titre : *Monsieur de Barante, sous-préfet à Bressuire, et les Mémoires de la marquise de la Rochejaquelin,* un mémoire présenté en 1868 à la Société des antiquaires de l'Ouest (voir *Mémoires*, t. XXXIII, p. 196-221) ; en outre, un inspecteur d'Académie, M. Audinet, joignit au travail de l'éminent évêque un rapport technique, avec force citations mises en regard (*Rapport présenté à la Société sur les manuscrits cités dans le Mémoire de Mgr l'évêque de Poitiers* (*Id., ibid.*, p. 223-275). De cet examen en partie double, résulta la preuve indubitable que M. de Barante n'avait fait qu'habiller à sa guise l'œuvre de Mme de la Rochejaquelein. Mgr Pie était en droit de conclure en ces termes : « On a pu

croire que M. de Barante avait eu à réunir des matériaux épars pour en faire un corps, des morceaux détachés pour en former un récit suivi : la vérité est qu'il y avait déjà un récit suivi, méthodiquement divisé, et qu'il ne s'agissait que de remplacer une rédaction déjà faite par une rédaction meilleure. » — *Meilleure,* est-ce bien le mot juste? Mgr Pie constate que « non seulement toute la marche et la suite de la narration, mais presque toujours le coup de pinceau heureux, le mot vif et saillant, le trait piquant et ingénu appartiennent à la composition primitive. » Quoi qu'il en soit, les pièces du procès sont maintenant entre toutes les mains, et plus d'un pourra être de l'avis de M. Beaussire, qui, au moment où la question fut agitée, écrivait (*Revue des Cours littéraires*, 7e année, no 21) : « La jeune femme... l'emporte souvent, pour la justesse comme pour le naturel et pour la vivacité du style, sur le futur académicien dont elle a accepté la révision et la correction. »

Nous devons donc des remerciements au marquis de la Rochejaquelein pour la publication de ce beau volume, orné de portraits, édité avec un luxe typographique du meilleur aloi, et enrichi de nombreuses notes sur tous les personnages mentionnés dans le récit. Maintenant, à côté de cette édition *princeps,* il en faudra d'autres, pour remettre entre les mains de tous un livre dont l'intérêt reste toujours aussi saisissant, et auquel l'approche du centenaire des événements qui y sont narrés ajoute un attrait particulier. G. de B.

Un Complot sous la Terreur. *Marie-Antoinette. Toulan. Jarjayes,* par Paul Gaulot. Paris, Ollendorf, 1889, in-12 de x-335 p., avec 6 portraits et fac-similé. — Prix : 3 fr. 50.

Ce complot est un de ceux qui furent formés pour arracher Marie-Antoinette à la prison et à l'échafaud. On en connaît les auteurs : les municipaux Toulan et Lepître, le général de Jarjayes, Turgy et Ricard. Révolutionnaire ardent, et l'un des « héros » du 10 août, Toulan, au contact des grandes infortunes du Temple, s'était pris d'un respect profond et d'un dévouement passionné pour la Reine. M. Gaulot dit que ce ne fut pas de l'amour ; nous le croyons sans peine, aucun historien jusqu'ici, que nous sachions, n'a attribué à un sentiment de cette nature le zèle désintéressé du municipal pour la veuve de Louis XVI. La Reine étant plus menacée que tout autre après la mort de son mari, il voulut la sauver, et c'est dans ce but qu'il se ligua avec le chevalier de Jarjayes, vieux serviteur et agent éprouvé de la famille royale, avec l'instituteur Lepître, le garçon de la bouche Turgy et un de ses cousins et commis, Ricard. Le complot — pour nous servir du mot de M. Gaulot — était habilement combiné et il semblait avoir des chances sérieuses de succès : tous les prisonniers eussent pu s'échapper du

Temple, gagner la Normandie et de là l'Angleterre. Les hésitations de Lepître, qui devait fabriquer les passeports nécessaires, forcèrent d'ajourner à plusieurs reprises l'exécution du projet, et ces ajournements le firent échouer. Un nouveau plan fut conçu ; mais la Reine seule devait être sauvée, et, au dernier moment, elle se refusa à abandonner ses enfants et sa sœur. Toulan, infatigable, trouva, du moins, encore le moyen de donner à la malheureuse femme une consolation suprême ; il enleva les derniers objets remis, le 21 janvier, par Louis XVI à Cléry pour Marie-Antoinette et que la Commune retenait sous les scellés ; la Reine ne pouvant les garder et voulant les mettre en sûreté, les envoya à Monsieur et au comte d'Artois par le chevalier de Jarjayes ; c'était aussi pour elle un moyen de sauver le chevalier que son séjour en France compromettait. Toulan et Lepître furent moins heureux que leur complice : dénoncés une première fois par Tison, ils avaient victorieusement subi l'interrogatoire d'Hébert ; mais au moment du procès de la Reine, ils furent inquiétés de nouveau. Lepître, incarcéré, fut acquitté ; Toulan réussit à s'échapper, le 7 octobre, et à se cacher à Toulouse, son pays, puis à Bordeaux. Mais là, dénoncé une troisième fois, il fut arrêté, ramené à Paris et guillotiné le 30 juin 1794. Le volume de M. Gaulot contient des détails très curieux et peu connus sur son évasion du 7 octobre et sur l'existence mouvementée qu'il mena dans le Midi avant son arrestation. La Reine, par l'intermédiaire de Toulan qu'elle avait surnommé Fidèle, avait écrit plusieurs billets à Jarjayes ; c'est la vue de ces billets qui a donné à M. Gaulot la pensée d'étudier plus à fond l'époque agitée et émouvante à laquelle ils se rapportent, et de quitter, un moment du moins, le roman pour l'histoire. L'intérêt du livre sorti de ces études lui prouvera qu'il a bien fait de tenter cette excursion dans un domaine nouveau pour lui ; nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière, et qu'il ne nous fera pas trop attendre les autres volumes qu'il annonce. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille. Ouvrage accompagné de douze portraits. Paris, Plon et Nourrit, 1888, gr. in-8 de xv-224 p. — Prix : 15 fr.

Quelque luxueuse que soit cette publication, nous manquerions à son auteur (anonyme) si nous n'en examinions avec soin le texte et si nous n'en recherchions le but. Ce n'est pas, à proprement parler, une biographie de Lucien Bonaparte. On y trouve sans doute quelques extraits curieux des mémoires du prince de Canino, mais qui ne remplacent pas un récit suivi et méthodique. L'auteur revient avec complaisance sur le 18 brumaire où Lucien joua un rôle si décisif qui tourna à l'avantage de son aîné, et sur son désir, combattu par l'Empe-

reur vaincu, de renouveler après Waterloo cette expulsion brutale des Chambres qui avait été possible avant Marengo. Il rappelle aussi les raisons d'ordre privé qui contribuèrent, dès le Consulat, à brouiller les deux frères, au point que Lucien, l'homme de Brumaire, fut retranché alors de la famille impériale et forcé de quitter la France. L'empressement de Lucien aux Cent jours parut lui avoir reconquis l'Empereur; celui-ci lui donna le Palais Royal et lui accorda en public, dans les cérémonies officielles comme dans le *Moniteur*, les honneurs et le rang d'Altesse impériale. Il avait même, disent les *Mémoires secrets* de Lucien, « promis un sénatus-consulte à son sujet. » Napoléon avait-il tant de hâte de contredire sa conduite passée? Tout en se servant de Lucien ne le craignait-il pas? L'auteur lui-même (p. 89) reconnaît que l'Empereur tenait son frère en suspicion; qu'il n'avait pas vu de bon œil son élection dans l'Isère; qu'il ne voulait pas qu'il siégeât au Corps législatif de peur que, élu président, il n'en vînt à faire un Dix-huit brumaire contre l'Empereur lui-même. — « Je m'indigne et je me retire, dit Lucien; Joseph nous raccommode. » Autre fait : Lucien veut paraître au Champ de Mai en garde national. « L'Empereur me regarde avec un mauvais sourire : Oui, pour faire, vous, plus d'effet en garde national que moi en Empereur, n'est-ce pas? Je me décide à me mettre en habit blanc. » S'étonnera-t-on maintenant que le sénatus-consulte n'ait paru ni au *Bulletin des lois*, ni au *Moniteur*, et que l'Empereur s'en soit tenu à des paroles, à des promesses et à de vains titres? L'auteur signale « la disparition ou plutôt (dit-il) la soustraction d'un assez grand nombre de pièces de famille. » (p. 84) Le 22 août 1855, à la mort de la veuve de Lucien, cinq liasses de papiers auraient été remises au délégué de M. le comte de Rayneval, alors ambassadeur de France à Rome, qui les aurait fait déposer aux Archives du ministère des affaires étrangères. La cinquième liasse fut donnée en communication, le 15 janvier 1856, à l'empereur Napoléon III qui ne la rétablit pas au dépôt : elle contenait trois cent cinquante pièces.

Douze portraits accompagnent ce livre. On y voit, entre autres, et le prince de Canino qui joua à Rome, en 1848 et en 1849, un rôle si discutable, et le prince Pierre et le cardinal Bonaparte; puis, d'autres personnages moins connus. Physionomies curieuses à voir défiler devant soi : est-ce le seul but de l'auteur? N'a-t-il pas voulu rappeler le souvenir de l'une des branches de la famille Bonaparte? N'est-ce pas à dessein qu'on nous rappelle avec insistance qu'en 1815, le titre d'Altesse impériale avait été rendu au prince Lucien? Sur ces données, l'un de ses descendants ne pourrait-il un jour, comme d'autres membres de la famille, faire valoir des droits à la succession politique du grand homme?

VICTOR PIERRE.

La France du centenaire, par Édouard Goumy. Paris, Hachette, 1889, gr. in-18 de II-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre, maître de conférences à l'École normale supérieure, a voulu « se rendre compte du point où la France de 89 est arrivée au moment où elle va solennellement fêter le premier centenaire de la Révolution dont elle se fait gloire de tirer son origine. » Voilà ses premières lignes, et voici les dernières : « Français ! l'année du centenaire nous apporte quelque chose d'infiniment plus sérieux qu'une fête. Pensons-y bien ! » C'est donc d'un examen de conscience qu'il s'agit. M. Goumy, il faut l'avouer, ne ménage pas sa pénitente. Il lui raconte son histoire sous la Constituante et sous la première République, sous le premier Empire et sous la Restauration, sous la royauté de Juillet et sous le second Empire, y compris l'intérim républicain de 1848, enfin sous la troisième République jusqu'à l'élection du Président Grévy (30 janvier 1879) : c'est la première partie du livre : les *meâ culpâ* y sont continus. Et pour n'en citer qu'un exemple, il est douteux que M. Constans ait été puiser dans M. Goumy les éléments de sa circulaire du 24 avril dernier pour la célébration du 5 mai et de l'œuvre de la Constituante. Tandis que le ministre vante la suppression des classes, la division en départements, les premières ébauches d'un système complet d'éducation nationale, M. Goumy dénonce « les ukases de l'assemblée bourgeoise » qui supprime la noblesse au lieu de la transformer, qui prépare une République en désarmant la royauté, qui prétend « perfectionner l'Église » en créant la Constitution civile du clergé, et qui enfin, timide contre la presse et les clubs, hardie pour tout le reste, livre la France à « une poignée de dictateurs populaciers, pour lesquels tout le gouvernement consistait à remplir les prisons, à seule fin de les vider par le massacre (p. 21). »

La deuxième partie traite du présent ou de la troisième République. L'institution fondamentale, c'est le suffrage universel qui, grâce aux abstentions, le vote obligatoire n'étant pas encore décrété, au lieu d'être, suivant une chère formule, le gouvernement de tous par tous, ne fait que consacrer le gouvernement de tous par quelques-uns. Et ces élus, qui sont-ils ? — « Le suffrage universel va façonnant petit à petit une France nouvelle, la France des médiocres, de ces inconscients, pleins d'eux-mêmes,... s'imaginant que la grande affaire du pays est de les nommer et renommer (p. 164). » — « A ces médiocres, on confère un pouvoir absolu et sans limites » qui doit aboutir à l'anarchie, à moins qu'on n'épure un peu ce suffrage si chargé de souillures et qu'on ne crée une Chambre qui devienne un sérieux contre-poids à l'autre.

L'auteur poursuit en passant en revue l'égalité, l'aristocratie de la démocratie, la liberté, l'armée, l'instruction publique à tous ses degrés,

y compris l'éducation des filles, enfin la religion et la politique étrangère. Arrêtons-nous sur l'instruction publique ; c'est un point où M. Ed. Goumy a plus de compétence encore que sur le reste.

Il reconnaît d'abord qu'« au moyen âge, l'Église eut pour la diffusion de l'enseignement au moins autant de zèle que la démocratie d'aujourd'hui. » — « Ses institutions scolaires, ajoute-t-il, ont bien des côtés admirables et il y aurait à la fois justice à en convenir et sur bien des points profit à l'imiter » (p. 251). Après avoir vengé notre enseignement supérieur d'injustes reproches, il s'élève contre la dissémination prodigue des universités et des chaires, « contre les professeurs improvisés et les étudiants.... achetés » (p. 257). — « Ailleurs, on se contente de payer les maîtres ; nous avons imaginé de payer aussi les étudiants... » Puis, le développement du diplôme, les connaissances encyclopédiques, l'enseignement spécial vivant côte à côte avec l'enseignement littéraire pour rivaliser avec lui et l'absorber un jour. Sur l'enseignement primaire, M. Goumy ne manque pas de déplorer ces écoles qui n'ont de grand que les frais qu'elles ont coûtés, l'illusion d'avoir donné une instruction solide à qui n'a pu en recevoir que de minces éléments, tout en n'y recueillant d'autres fruits que la présomption et le dégoût de sa condition. Il faudrait allonger singulièrement cet article pour y donner place aux remarques si justes et d'une verve si heureuse que provoquent chez l'auteur l'institution des lycées de filles et la pédagogie féminine.

Nous goûterions pleinement le chapitre sur l'attitude de la République à l'égard de l'Église, si l'auteur n'y avait glissé trois ou quatre pages (297-300) dont le ton ne s'accorde ni avec l'esprit général de son livre, ni même avec le début et la fin comme avec l'esprit de ce même chapitre.

A ce livre, il y a une conclusion. « Le salut, dit l'auteur (p. 342), c'est le retour à notre tradition nationale, c'est-à-dire à la royauté, » et il en donne d'excellentes raisons. Il faut reconnaître, pourtant, qu'elles ne lui suffisent pas. Ne nous engageons pas dans ce débat un peu théorique, et bornons-nous à dire que la constitution Wallon, servie par d'autres hommes et suivant d'autres pratiques serait, vu les circonstances, la limite des vœux actuels de l'auteur. Quelque valeur qu'on attache à cette partie de son livre, les deux autres en ont une bien supérieure à nos yeux. Et ce qu'il nous plaît d'en louer, ce n'est pas seulement la netteté des aperçus, l'allure si alerte du style : c'est surtout l'indépendance avec laquelle un professeur de l'École normale ose traiter toutes ces questions, à tel point que ses jugements, tout en partant d'une conviction bien personnelle, n'en ont pas moins des affinités singulièrement étroites avec ceux que nous rencontrons dans le camp des historiens et des publicistes où l'amour de la république

n'est pas la première loi. C'est un grand mérite que de savoir s'élever au-dessus des préjugés qui vous assaillent chaque jour ; mais, dans les rangs de l'Université, il n'est pas si rare qu'on pourrait le croire, et, depuis longtemps, M. Goumy est, parmi ses collègues, à la tête de ceux qui savent écrire et penser.

VICTOR PIERRE.

La Vie militaire sous l'ancien régime. *Le Soldat*, par ALBERT BABEAU, correspondant de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 384 p. — Prix : 6 fr.

Peu d'érudits de notre temps ont rendu et rendent aux études historiques des services comparables à ceux de M. Albert Babeau. Combien de fois, déjà, ne nous a-t-il pas donné occasion de les signaler ! Aujourd'hui, après la vie urbaine, après la vie de village et la vie rurale, c'est le tour de la vie militaire. Un monde très différent de celui des bourgeois, des artisans et des paysans, mais en qui ont éclaté les brillantes qualités de notre race, est mis en scène au même point de vue, celui des mœurs. M. Babeau nous le dépeint, tel qu'il se constitua, lorsque l'unité monarchique ayant triomphé de la féodalité, et l'armée permanente s'étant substituée à la nation armée du moyen âge, pour tenir tête à des ennemis chaque jour plus redoutables, il fallut organiser de mieux en mieux des forces jusque-là défensives, restées incohérentes et mal disciplinées.

Plus tard, il nous racontera ce que fut l'aristocratie de l'armée, ce qu'y furent les officiers. Son volume actuel est spécialement consacré au soldat, à ce soldat vaillant de Condé, de Turenne, de Villars, du maréchal de Saxe..., qui, depuis Rocroy jusqu'à Fontenoy, fut l'instrument solide, léger et bien trempé de notre grandeur nationale. « Je tiens, dit-il, à lui payer le tribut de gratitude que l'histoire accorde d'ordinaire aux chefs, et que la patrie doit à tous. » Pour le retrouver et le ressaisir dans la pleine originalité de sa physionomie, quel n'a pas été son travail de recherches ! Le recueil de Cangé, à la Bibliothèque nationale, lui a été un trésor documentaire d'autant plus précieux à fouiller qu'il était à peine connu de rares spécialistes. Les registres et cartons des Archives de la guerre lui ont fourni les faits de l'ordre administratif ; les mémoires des hommes du métier, une moisson d'anecdotes ; les vieilles estampes, beaucoup de ces traits qui gravent les situations, les types, les caractères... De tous ces éléments si variés d'information est sorti son portrait du soldat d'autrefois. C'est ainsi qu'il nous déroule ce que nous pourrions appeler son odyssée, et que, le prenant au début de la carrière, il nous retrace successivement les pittoresques scènes de son racolage, puis son premier apprentissage au régiment, le service qu'on lui demande, les exercices qui forment son instruction technique, sa vie de garnison, soit chez le bourgeois, soit à la caserne...

En des temps où l'impôt du sang n'était plus exigé que rarement par des levées en masse, et où le principe établi était que la constitution de l'armée ne portât atteinte à aucune profession, à aucun métier, comment s'effectuait le recrutement du soldat, au moyen des engagements volontaires? Et surtout, lorsque les progrès de la richesse et de l'aisance diminuèrent les vocations militaires, où fut-on souvent réduit à l'embaucher? Aux derniers degrés de l'échelle, parmi les déclassés battant le pavé des villes. Voilà d'où il est sorti ; tel est l'homme, aux mœurs plus ou moins irrégulières, dont la discipline, une discipline de plus en plus stricte, aura à faire un homme esclave de la règle et du devoir. M. Babeau nous initie, jusque dans les moindres détails, à cette œuvre de transformation. Nous la voyons s'opérer sous l'action généralement paternelle de ses chefs, sous l'influence de l'esprit et des traditions de son régiment devenu pour lui une famille, par l'effet d'un nouveau et puissant mobile, le sentiment de l'honneur, qui, l'élevant au-dessus de ses bas instincts, le rendra fier de servir le roi et de lui sacrifier sa vie, non par contrainte comme le milicien, mais librement. Est-ce à dire qu'il dépouillera de sitôt le vieil homme? Combien difficilement parviendra-t-on à réprimer ses insolences trop habituelles avec le bourgeois, ses pratiques journalières de maraudage et ses violences exercées sur le paysan, le pillage et les excès de tout genre auxquels il se livre en pays conquis? Peu à peu cependant, les lois, par la sévérité des peines, une administration meilleure qui lui assurera une solde moins précaire, et aussi l'adoucissement général des mœurs, le contiendront mieux dans ses écarts. Sans dissimuler ses défauts, non plus que les vices d'un régime sous lequel le service militaire était un métier, comparant le soldat français du temps de Louis XVI au reître, au lansquenet, au soldat allemand de la même époque, M. Babeau, à bon droit, le présente comme un type très supérieur à celui qu'offraient alors les autres nations. Vivantes sont les descriptions où il le dépeint dans sa bonne grâce, avec son air avantageux et plaisant, sous son uniforme brillant et coquet, plein d'entrain et de résolution, d'ardeur et de courage, de bonhomie et de gaieté, d'insouciance et d'industrie.

Non moins curieuses sont les parties du livre qui nous décrivent par le menu ses conditions économiques d'existence; où il nous est dit en quoi consistait sa solde, de quoi se composait sa gamelle, ce qu'était pour lui le prestige de l'uniforme, quels étaient ses plaisirs favoris, les sobriquets dont on le décorait, quels secours il trouvait dans les hôpitaux, et par quels moyens réguliers, congés temporaires et définitifs, réformes, rachat ou congé de grâce, il sortait du service. Louis XIV ne créa-t-il pas, pour lui, l'hôtel des Invalides, où jusqu'à sept mille des plus méritants purent abriter leurs infirmités dans la

vieillesse? Un dernier chapitre met en regard des régiments français les régiments étrangers, dont le contingent, bien qu'ayant diminué de beaucoup depuis le seizième siècle, était encore d'une quarantaine de mille hommes, au milieu du dix-huitième. CHARLES DE RIBBE.

Prologue d'un règne, *la Jeunesse du roi Charles-Albert*, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 365 p. (avec un portrait). — Prix : 7 fr. 50.

« J'ai essayé, dit l'auteur, de surprendre le secret du roi... Si audacieuse soit la tentative sur une conscience, dont l'unique souci fut de se dérober. Pour ses familiers mêmes, Charles-Albert demeurait une énigme. Son regard sans cesse contredisait sa parole; sa parole démentait son sourire, son sourire déguisait sa pensée. Pendant qu'une éternelle tristesse, un visage ascétique, une taille gigantesque forçaient devant lui à un respect presque superstitieux, sa voix pleine de caresses, ses manières familières jusqu'à l'abandon, rendaient irrésistible le charme dont il vous enlaçait. L'impression que l'on éprouvait près de lui était indéfinissable comme si de tout son être se fussent dégagés des fluides contraires. — J'en étais réduit, raconte d'Azeglio, à me redire sans cesse, pendant que le roi me parlait : *Massimo*, *Massimo,* non ti fidar (p. II). » Avec une parfaite conception des influences familiales et ambiantes, le marquis Costa de Beauregard, pour expliquer le caractère du prince, consacre ses premières pages à la description de cette vieille résidence de Raconis, qui abrita la branche de Thomas de Savoie, « un grand capitaine, et malheureusement aussi l'un des princes les plus brouillons de son temps. Tour à tour Espagnol et Français, Thomas avait fini par s'attacher à la France, où Richelieu lui faisait épouser la comtesse de Soissons » (p. 4).

Une éducation sérieusement influencée par les idées de Jean-Jacques Rousseau succéda, pendant l'adolescence de Charles-Albert, au décousu d'instruction et de principes, qui résultait, pendant son enfance, de la grande originalité de sa mère et de la position ambiguë que créa à cette princesse son second mariage avec un gentilhomme de fort bonne maison, mais dont la cour de Sardaigne fut alors tellement froissée que les noms de la mère et du fils disparurent de l'Almanach royal pour plusieurs années. Déjà la grand'mère de Charles-Albert, Marie-Charlotte-Albertine, fille de Charles de Saxe, duc de Courlande, et de Françoise Krasinska, avait éprouvé les mêmes entraves à sa naissance pour la reconnaissance de son rang. Charles-Albert n'a-t-il pas dû à l'influence de son aïeule « ce souple abandon du cœur qui rendait irrésistible le charme dont il vous enlaçait? » Il trouvait dans le journal de la duchesse de Courlande l'épanchement

exquis d'une âme noble, mais sensible à l'excès, aux prises avec les plus étranges vicissitudes de la fortune, la croyance à de hautes destinées traversée par de douloureuses appréhensions, les « étranges pressentiments qui lui firent connaître par avance les terreurs et les écrasements du vaincu; » enfin les crises de découragement qui succédaient aux explosions d'un mysticisme faux.

Le marquis Costa de Beauregard se demande (p. 215) : « Comment et pourquoi les princes venus alors au monde portent-ils tous le stigmate du mysticisme le plus exalté? » Charles-Albert n'échappa pas aux dispositions du rêveur, du citoyen sensible, épris des droits de l'homme, etc.; mais la sincérité de sa foi catholique le préserva des hallucinations d'un Frédéric-Guillaume IV de Prusse « exalté entre tous parmi ces visionnaires couronnés; de l'aberration d'un Alexandre Ier de Russie qui prenait une Madame de Krüdner pour son ange gardien. » On est heureux de rencontrer, dans les lettres du prince de Carignan, des passages comme celui-ci : « Dieu est le juge suprême qui voit les actions de chacun, qui finit par démasquer la calomnie, qui m'appellera peut-être à lui avant que mes actions soient mises dans leur vrai jour, mais qui sûrement fera rejaillir les peines que j'éprouve en bien... J'ai toujours regardé la vie comme un voyage, comme un but sublime. Il est vrai que la route est infiniment raboteuse, mais enfin j'ai toujours l'espérance. » Il est à regretter que cette foi sincère et vive n'ait pas empêché Charles-Albert de faillir dans sa vie privée. Avoir avoir glissé assez délicatement sur cette pente, le marquis Costa nous amène à l'époque où, après bien des défaillances et des amertumes, un rayon de gloire viendra rattacher Charles-Albert à la vie. L'assaut de Porto-Reale est raconté avec beaucoup d'animation et d'une façon très attachante. Le prince exilé s'y était distingué entre tous. Sur le champ de bataille, le duc d'Angoulême voulut lui remettre sa propre croix de Saint-Louis. Les grenadiers, qu'il avait commandés, vinrent lui offrir les épaulettes d'un des leurs, tué la veille : « Lui seul, disaient-ils, était digne de les porter. »

Le talent du narrateur demeure impuissant à effacer l'impression de tristesse avec laquelle on ferme ce volume. Devenu roi, Charles-Albert se trouva un jour placé entre l'alternative de faillir à l'honneur en manquant à la foi jurée ou d'abandonner la voie qu'il croyait alors devoir suivre et où il entra pour aboutir à la journée de Novarre et à la perte de sa couronne. « L'art du prince, avait dit Joseph de Maistre, est de régner sur la révolution italienne et de l'étouffer en l'embrassant. » La religieuse maison militaire de Savoie tombait, au contraire, dans de lamentables compromissions, au lieu de demeurer attachée à cette Église immortelle qui semble communiquer à tout ce qu'elle embrasse un reflet de sa vitalité indestructible. A. d'Avril.

Geschichte des deutschen Volkes *(Histoire du peuple allemand)*, VIe vol., par J. JANSSEN. Freiburg im Breisgau, Herder, 1888, in-8 de XXXI-522 p. — Prix : 6 fr. 25.

Le sixième volume du grand ouvrage auquel s'est consacré le docteur Janssen termine la première période de l'*Histoire du peuple allemand* par un tableau de l'art et de la littérature nationale jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans. Le volume suivant traitera de la situation économique à la même époque. A l'occasion de ce prochain volume, nous apprécierons certaines critiques adressées à Janssen par l'école libérale, et, sans être socialiste à aucun titre, nous espérons l'en justifier. Ici les appréciations rentrent spécialement dans la catégorie des jugements esthétiques, et sans être livrées aux hasards de la fantaisie, elles sont plus délicates à formuler : l'opinion personnelle y doit entrer pour une plus grande part.

Le premier livre est consacré aux arts plastiques, à la musique, aux chants d'église : c'est un panégyrique de l'art chrétien du moyen âge, opposé à l'art païen de la Renaissance. L'auteur reconnaît toutefois qu'en ce qui concerne l'expression, l'art chrétien du moyen âge avait à faire des progrès : il se garde ainsi des exagérations d'une certaine école. Mais, à côté de cette tendance à la modération, pourquoi me faut-il relever une erreur, l'attribution de l'architecture ogivale, qu'il nomme toujours gothique, à « l'esprit germanique » (p. 17)? Qui ne sait que ce style est né en France, et qu'en conséquence c'est un fruit de l'esprit français?

Le second livre est consacré à la littérature nationale : le lied, la satire, le drame. Hans Sachs se rencontre avec des auteurs moins connus en France, mais non moins dignes de l'être. Le personnage du diable et la littérature diabolique donnent lieu à de curieux développements. On y voit notamment l'origine du type de Faust, et le caractère anticatholique de sa première légende, rédigée en 1587 par un auteur luthérien (p. 490-496). Ces pages offrent de curieux éléments à qui voudrait suivre Faust comme le type, non plus seulement de l' « art noir, » mais de tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne dans ces trois derniers siècles : point de départ luthérien, retour au naturalisme païen, tendances vers un catholicisme douteux. Gœthe a donné à ces étapes successives une expression immortelle quoique peu compréhensible pour la légèreté française; mais pour éclairer l'obscurité de son œuvre, les indications de Janssen ne seront pas inutiles : elles serviront à reconstruire une partie du milieu dont le poète s'est fait l'écho. Ici encore un reproche : c'est de n'avoir pas cité le travail de M. Ernest Faligan : *Histoire de la légende de Faust*.

Un intérêt d'un autre ordre s'attache aux renseignements sur la polémique confessionnelle, poursuivie dès lors avec une égale violence

par les protestants et les catholiques au moyen des livres illustrés. Mais, à côté de ces détails, qui plaisent à l'érudition, le philosophe en trouvera d'autres sur l'ensemble des tendances qui, malgré un perfectionnement parfois réel dans la forme, accusent une véritable décadence du sens moral et du sens esthétique. BERNON.

Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique. *Correspondance diplomatique et documents,* par HENRI DONIOL. Tome III. Paris, Imprimerie nationale, 1888, in-4 de x-868 p. — Prix : 20 fr.

Nos lecteurs connaissent cette belle publication, dont deux volumes ont déjà paru en 1885 et en 1886, et qui doit représenter, à l'Exposition universelle de 1889, le chef-d'œuvre de notre grand établissement de l'Imprimerie nationale. Son directeur, M. Henri Doniol, est en même temps l'auteur de cet ouvrage. Adoptant le plan suivi par M. Mignet pour les *Documents relatifs à la guerre de la succession d'Espagne,* il enchâsse les documents diplomatiques dans un récit qui représente un travail personnel considérable. Il n'a pas négligé de donner en passant et sobrement quelques aperçus sur l'état des esprits et sur les mœurs du temps. Il a eu la bonne pensée de couper la sécheresse des documents officiels, en intercalant au milieu d'eux la correspondance à peu près complètement inédite du baron de Kalb avec sa femme. C'est un tableau très intéressant de la vie des officiers français qui s'étaient portés les premiers au secours des Américains.

Les dépêches comprises dans ce volume vont du 19 mars 1778 au 22 juillet 1779. Elles se rapportent à la période pendant laquelle le gouvernement de Louis XVI cherche à entraîner l'Espagne dans sa lutte contre l'Angleterre et finit par y réussir. La guerre, commencée de fait depuis la mission de Franklin à Paris et le départ de Lafayette, éclate ouvertement avec la campagne navale du comte d'Estaing. La diplomatie française s'assure en même temps une liberté complète d'action en Amérique, en jetant, dès le commencement de 1779, les bases de la *Ligue des neutres.* Ce fut là l'œuvre propre de M. de Vergennes. Il détacha de l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Russie, en faisant appel à l'intérêt qu'elles avaient à la liberté des mers. Les considérations économiques commencent à partir de ce moment à tenir une place dans la politique des nations et c'est l'honneur de M. de Vergennes d'avoir introduit ce nouvel élément dans le vieux jeu diplomatique.

Mais quelle impression nous laissent ces documents sur l'utilité dernière pour la France de son intervention diplomatique, puis de la guerre faite à l'Angleterre pour assurer l'indépendance des colonies révoltées, alors qu'elle-même s'était interdit tout retour en Amérique,

sur le funeste traité de 1763, qui nous avait enlevé le Canada ? De tous les documents publiés par M. Doniol, notamment des dépêches de Gérard de Rayneval, notre ministre plénipotentiaire près du Congrès, il ressort que, sauf quelques hommes d'État d'un caractère supérieur, comme Washington, la masse des hommes politiques qui conduisaient le mouvement en Amérique conservaient contre la France la jalousie invétérée des Anglais. Ils étaient toujours préoccupés, malgré leur traité avec nous et le sang que nous prodiguions pour eux, de conserver leur liberté d'action pour pouvoir éventuellement traiter séparément avec l'Angleterre. Dans ces dernières années, sous l'influence de M. Bancroft, il s'est trouvé plusieurs écrivains pour raviver ces souvenirs et faire gloire à leurs grands parents d'une odieuse ingratitude. M. Doniol a raison d'opposer à ces manifestations d'un esprit étroit le calme exposé des faits et de montrer que les États-Unis doivent, en réalité, uniquement leur indépendance à la France. Mais, malgré cette savante publication, nous n'avons pas, à cent dix ans de date, à faire fond sur la reconnaissance du peuple américain. L'étude impartiale de cette époque confirmera pleinement la thèse exprimée par Le Play, dans la lettre qu'il publia en 1876, en tête des *États-Unis contemporains,* de M. Claudio Jannet, et où il affirmait, contrairement à l'opinion courante, que le gouvernement de Louis XVI a commis une grande faute politique en intervenant en faveur des insurgeants. Sans reproduire ici les raisons d'un ordre très relevé que donnait Le Play à l'appui de cette vue, nous constaterons, d'après la publication de M. Doniol, qu'en mars 1778, M. de Vergennes repoussa les offres de la Bavière, qui recherchait ouvertement le protectorat français. C'était tourner le dos au Rhin pour poursuivre une vengeance stérile contre l'Angleterre.

Nous ne quitterons pas ce beau volume sans signaler les remarquables photogravures qui reproduisent : 1° un portrait de Gérard de Rayneval, d'après l'original peint par ordre du Congrès ; 2° des tapisseries des Gobelins, représentant les quatres parties du monde ; 3° une carte du théâtre de la guerre en 1775, 1776, 1777, dressée par le capitaine du Fresnoy, aide de camp de Lafayette. XX.

Généalogie de la maison de Saint-Chamond, d'après un manuscrit inédit, publié, annoté et augmenté de pièces justificatives, par Maurice de Boissieu. Paris, A. Picard, 1888, in-8 de 452 p. — Prix : 10 fr.

Au milieu du dix-huitième siècle, l'abbé Pierre-Augustin Royer, chanoine de la collégiale de Saint-Chamond, composa une généalogie, restée manuscrite, des seigneurs de cette ville. C'est ce texte que M. de Boissieu a édité en l'enrichissant de notes précieuses qui donnent une

valeur véritable au travail du chanoine qui avait négligé de faire connaître les sources auxquelles il avait eu recours. Ajoutons que M. de Boissieu a consacré la moitié du volume à publier, sous forme de pièces justificatives, vingt-sept documents empruntés aux archives de la Loire, du Rhône, ainsi qu'à la Bibliothèque nationale, de manière à former un *Corpus* d'un grand intérêt pour l'histoire du Forez. Saint-Chamond (*S*m*-Annemundum*), situé en Jarez, fut cédé en 1185 à Gondemar, dont les descendants en restèrent propriétaires jusqu'au commencement du quatorzième siècle. A cette date, Madeleine, l'une des filles de Jacques, qui n'eut pas d'héritiers mâles, porta cette terre, par mariage, dans la maison de Saint-Priest, où elle resta jusqu'en 1577; Saint-Chamond passa, encore par mariage alors, aux Mitte de Chevrières, qui la possédèrent jusqu'en 1684. Un nouveau mariage l'attribua aux La Vieuville. En 1668, Ch.-L.-Auguste de la Vieuville vendit cette terre au marquis de Mondragon. Les généalogies des familles éteintes appartiennent à l'histoire, on n'a pas à craindre les prétentions et les fables inspirées par l'amour-propre des intéressés. Dans les pages relatives aux Mitte de Chevrières, on trouve des détails historiques peu connus ou même ignorés. A. de B.

BULLETIN

Les Jeudis de mes filleuls, ou l'Histoire sainte racontée aux enfants, par Mlle Marie-Thérèse Joséfa. Paris, Tolra, 1889, in-8 de 352 p., orné de 75 grav. — Prix : 5 fr.

Nouvelle Histoire sainte, *avec explications et réfutations sommaires des principales objections de l'incrédulité,* rédigée conformément aux découvertes modernes de la science, par Un prêtre du diocèse de Versailles. Paris, H. Walzer, 1888, in-12 cartonné de 276 p., orné de nombreuses grav. — Prix : 2 fr.

Mlle Marie-Thérèse Joséfa, lauréat de la Société libre d'instruction et d'éducation et de la Société d'encouragement au bien, vient de réaliser avec plein succès la louable entreprise de présenter l'histoire sainte sous une forme attrayante pour les enfants. Elle suppose une marraine entourée de six filleuls, garçons et filles, auxquels elle raconte chaque jeudi un épisode de l'Ancien Testament qu'elle met à la portée de leurs jeunes intelligences par des explications très claires et très simples. Ces récits sont bien écrits et intéressants ; ils peuvent rendre de grands services aux mères chrétiennes dans la tâche si délicate de l'éducation et de l'instruction de leurs enfants ; c'est aussi une excellente préparation au catéchisme. Au point de vue de la sûreté de la doctrine, l'approbation très élogieuse de Mgr Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève, est une garantie absolue.

— Le petit volume composé par un prêtre du diocèse de Versailles est plus scientifique ; c'est la réfutation de l'*Histoire du peuple d'Israël,* par M. E. Renan. Cependant, comme le fait très bien remarquer l'auteur, les manuels

admis dans l'enseignement de l'État pour les écoles primaires ont puisé à cette source de l'erreur : il importait donc de leur opposer un contre-poison qui n'est pas moins qu'eux à la portée des enfants dont on s'efforce de faire des petits savants incrédules. Cet ouvrage est, d'ailleurs, honoré du suffrage et des éloges de Sa Sainteté le Pape Léon XIII et de nombreux archevêques et évêques. Mgr Goux, évêque de Versailles, l'a recommandé pour les écoles de son diocèse. L'auteur a eu l'heureuse idée d'insérer dans son livre une table qui met en regard les différents sujets du catéchisme avec ceux de l'histoire sainte, ce qui sera d'un grand secours pour l'enseignement. Les gravures, reproductions de tableaux célèbres des musées du Louvre et de l'Italie, sont plus soignées que dans le précédent ouvrage.

Comte de Bizemont.

Appunti di un clericale (*Notes d'un clérical*). Perugia, tip. V. Santucci, 1889, in-8 de 56 p. — Prix : 0 fr. 25.

Cette brochure est le tirage à part d'une série d'articles publiés par dom Umberto Benigni, secrétaire de l'archevêché de Pérouse, dans le *Piccolo Monitore*, organe des associations catholiques de l'Ombrie. L'auteur, après avoir montré que clérical est synonyme de catholique et que, par conséquent, cette appellation doit être relevée avec honneur par les vrais catholiques, esquisse la marche de la persécution dirigée par le gouvernement italien contre l'Église. Elle a commencé, en 1850, par le vote de la loi Siccardi qui soumettait le clergé aux tribunaux laïques, et se poursuit par le code pénal voté en décembre dernier qui établit contre le clergé un régime d'exception. Les *bleus*, les *azzuri* de l'école de Cavour, ont préparé et rendu possible tout ce que les *Rossi*, les francs-maçons rouges de Crispi exécutent sous nos yeux. Dom Benigni indique ensuite avec fermeté et grande sincérité, sans dissimuler les points faibles, comment les catholiques italiens doivent s'organiser pour défendre et faire prévaloir les droits essentiels de l'Église, notamment l'indépendance du Souverain Pontife. Il passe en revue toutes les manifestations de l'action catholique, depuis les conférences de Saint-Vincent de Paul jusqu'à la lutte aux élections administratives. Cet opuscule donne une idée très juste de la situation politique et religieuse de l'Italie et fait grand honneur au zèle et à l'intelligence du clergé italien.

C. J.

Manuel des lois de l'Enseignement primaire. *Commentaires, application et jurisprudence à l'usage des conseils élus, des municipalités, des écoles et des pères de famille*, par Le Provost de Launay. Paris, Gaume, 1889, in-12 de xii-657 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le but de l'honorable député des Côtes-du-Nord, en publiant ce manuel, est de permettre à tous les intéressés, maires, conseils municipaux, établissements libres, pères de famille, de se défendre contre les prétentions, les exagérations, l'arbitraire de l'administration. S'attachant surtout aux parties juridiques et administratives des lois scolaires, M. Le Provost de Launay donne en première ligne la loi du 30 octobre 1885, sur l'organisation de l'instruction primaire; viennent ensuite, dans l'ordre chronologique, les lois nouvelles, du 19 juillet 1875 au 20 juin 1885. Cette dernière, relative aux subventions de l'État pour constructions scolaires, est précédée d'un historique sur la caisse des lycées, collèges et écoles primaires. Mettant à

profit les décisions les plus récentes du Conseil d'État, de la Cour de Cassation, des tribunaux, du Conseil supérieur de l'Instruction publique, ainsi que les circulaires ministérielles, cet ouvrage donne sur une foule de points douteux des solutions qu'on chercherait en vain dans les publications précédentes : il a de plus une précision et une clarté qui le mettent à la portée de tous ceux qui peuvent avoir intérêt à le consulter. Une excellente table alphabétique facilite les recherches. BERNON.

Annuaire de l'Enseignement libre pour 1889. 14e année. Paris, Gaume, petit in-16 de 636 p. — Prix : 3 fr.

Le *Polybiblion* a déjà recommandé ce petit annuaire les années précédentes. Il suffira de rappeler qu'il comprend des indications sur les matières suivantes : le gouvernement de l'Église ; la direction des cultes ; le Ministère de l'instruction publique ; l'Institut de France ; les grands établissements scientifiques et littéraires ; les écoles spéciales ; le personnel des Facultés des sciences et des lettres ; les congrégations de Frères vouées à l'enseignement primaire et reconnues par l'État, avec leur historique et la statistique de leurs écoles ; l'historique et le personnel des collèges, institutions et écoles libres ; les instituts et facultés catholiques ; les séminaires diocésains ; le tableau analytique et chronologique des lois, décrets, arrêtés et circulaires intéressant l'enseignement libre, publiés en 1888 ; la liste des communautés de religieuses institutrices ; un tableau comparatif des carrières libérales et des grades exigés à l'entrée. En un mot, c'est un vade-mecum indispensable pour toute personne qui s'occupe de l'enseignement. Un petit reproche : comment un annuaire de 1889 indique-t-il le *Polybiblion* comme ayant ses bureaux rue de Grenelle, 35?

COMTE DE BIZEMONT.

Naturaleza y Estado actual de la economia politica (*Caractère naturel et État actuel de l'économie politique*), par CRISTOBAL BOTELLA, premier secrétaire de la section des Sciences morales et politiques de l'Athénée de Madrid. Madrid, imp. de Manuel Munesa de los Rios, 1889, in-8 de 40 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans ce discours d'ouverture d'un cours d'économie polititique, l'auteur expose à grands traits le développement de la science économique depuis le dix-huitième siècle jusqu'aux nouvelles écoles socialistes et demi-socialistes qui se sont fondées de nos jours. Il connaît très bien la littérature économique contemporaine de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Le plan et les idées de cette étude rappellent les deux rapports que notre collaborateur M. Claudio Jannet a présentés aux Congrès bibliographiques de 1878 et de 1888 ; quoique M. Cristobal Botella ne semble pas les avoir connus. Un lecteur français voudrait y trouver des détails sur les économistes espagnols : mais l'auteur, les supposant sans doute connus par ses auditeurs, n'en parle pas. Tout ce que nous pouvons constater, c'est que M. Cristobal Botella a personnellement des principes et une méthode scientifique très exacts. XX.

Dictionnaire abrégé des Sciences physiques et naturelles, par E. THÉVENIN, revu par H. DE VARIGNY, docteur ès sciences. Paris, 1889, F. Alcan, in-18 de 630 p., cartonné à l'anglaise. — Prix : 4 fr.

Ce petit dictionnaire, œuvre posthume d'Évariste Thévenin, doit le jour

à M. H. de Varigny, qui s'est chargé de le revoir et de le compléter. Il comporte une nomenclature aussi riche que complète des différents termes qui se rapportent aux sciences physiques et naturelles, et à leurs nombreuses subdivisions ; de plus, les définitions très précises et souvent même ingénieuses prouvent que, grâce à la souplesse de notre langue, un laconisme bien compris est parfaitement compatible avec la clarté. Cependant, tel quel, ce lexique appelle une critique : à notre avis, les auteurs ont eu tort de ne pas faire figurer l'étymologie ; ce système de mise en lumière est préferable à tout autre, surtout en ce qui concerne les termes scientifiques ou techniques qui, on le sait, sont presque tous empruntés au grec et au latin. Sous la réserve de cette observation, nous reconnaissons que cet ouvrage sera utile à tous ceux qui, par suite d'études ou de simples lectures, ont à faire de courtes incursions dans le domaine de la physique, de la chimie, de la géologie, de la botanique, de la zoologie, de la physiologie, de la médecine, etc. D. MARTEL.

Étude théorique et pratique du plain-chant, par l'abbé JOSEPH TOUZERY, chanoine, vicaire général de Rodez. Paris, Gaume ; Tulle, Mazeyrie, 1888, in-8 de 96 p. — Prix : 0 fr. 80.

M. l'abbé Joseph Touzery a rendu service aux professeurs et aux élèves de nos séminaires et de nos écoles chrétiennes en composant son *Étude théorique et pratique*. Il a trouvé le moyen de condenser dans une brochure de cent pages environ et dans un format commode, ce qui constitue la science complète du plain-chant, telle qu'il faut désormais la concevoir, celle du vrai chant grégorien. L'ouvrage se compose de six chapitres, qui se terminent invariablement par une sorte de questionnaire analytique, dont professeurs et élèves apprécieront certainement l'utilité. M. l'abbé Touzery traite de la musique moderne avec la même compétence. La musique sacrée est en elle-même chose estimable ; mais, trop souvent elle est peu appropriée à nos offices divins. Elle n'a point cette gravité, cette simplicité touchante, cette onction pieuse, qui caractérisent le plain-chant, et dont l'Église, avec raison, ne veut pas se départir en ce qui tient aux cérémonies du culte.

Les musiciens, dont le concours est quelquefois utile, ont été soumis à un règlement émané de la Sacrée-Congrégation des Rites, et destiné à obvier aux inconvénients qui peuvent se produire. J. R.

Le Livre des enfants et des mères, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-4 de 320 p. avec de nombreuses illustrations dans et hors texte. — Prix : 5 fr.

Recueillir dans les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les peuples civilisés, ce que la poésie lyrique, l'épopée, le théâtre, le roman ont dit des enfants et des mères ; de ces éléments épars, choisis avec goût et habilement mis en lumière, faire, non pas une anthologie, mais une œuvre personnelle et comme une galerie de tableaux délicats et charmants, qui, pour emprunter ses modèles à des maîtres nombreux et divers, n'en conserve pas moins cette harmonie de composition où se devinent la main d'un seul artiste et la touche habile d'un même pinceau, tel a été le but de M. Durand en faisant *le Livre des enfants et des mères*, ou plutôt tel est le

résultat qu'il a su atteindre, grâce à ses nombreuses lectures, grâce surtout à la finesse de sa plume, à la délicatesse de son goût, à la distinction de son esprit. A parcourir son œuvre, nous avons été positivement charmés, et, comme toujours en pareil cas, nous n'hésitons pas à le dire. Que de tableaux délicats peints d'après Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Virgile! Quelle vie et quelle émotion dans ces emprunts faits aux épopées ou au théâtre du moyen âge, et d'où se dégagent, émues, chevaleresques et charmantes, ces figures d'enfants et de mères, où se reconnaît la France chrétienne d'autrefois, et aussi un peu, grâce à Dieu, la France chrétienne d'aujourd'hui. C'est, en effet, à l'antiquité, d'*Homère à Virgile*, et au moyen âge, de *Virgile à Shakespeare*, que sont consacrées les deux premières parties du livre de M. Durand, j'allais dire les deux premières salles de sa galerie de tableaux. La troisième partie va de *Shakespeare à Châteaubriand*. Pour en dire le charme, il suffit de nommer Racine, Fénelon, Perrault, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, et d'évoquer le souvenir des délicieux portraits d'enfants et de mères appendus çà et là aux endroits les plus gracieux et les plus délicats de leurs œuvres. Ce livre appelle un complément, où nous apparaîtront les enfants et les mères d'après la poésie contemporaine, celle dont Victor Hugo est le père et Châteaubriand l'aïeul. L'auteur nous le promet : puisse-t-il ne pas nous le faire trop attendre!

P. TALON.

Origine et Explications de 200 locutions et proverbes, par EMAN MARTIN. Illustrations de Gilbert, Geoffroy, A. Marie. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de XI-227 p. — Prix : 1 fr. 80.

Il court une multitude de locutions et de proverbes dont ceux qui les emploient ignorent le plus souvent l'origine et même le sens exact. M. Eman Martin, fondateur et rédacteur du *Courrier de Vaugelas*, a cherché la solution d'un grand nombre de ces problèmes. Il avait beaucoup de lecture, l'esprit ingénieux, et, somme toute, le livre qu'on a fait après sa mort avec les notes qu'il avait jetées çà et là dans son *Courrier*, est intéressant et curieux. Une table placée à la fin du volume permet de trouver tout de suite le renseignement dont on a besoin, sans qu'il soit nécessaire de tout lire.

P. TALON.

Marie Jenna, sa vie et ses œuvres, par JULES LACOINTA, étude suivie de *Lettres de Marie Jenna*. Paris, Poussielgue, 1888, in-12 de VII-410 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous nos lecteurs connaissent Marie Jenna, écrivain charmant et poète délicat et élevé, dont les œuvres, louées plus d'une fois ici, ont reçu l'approbation des juges les plus difficiles. Le livre que M. Lacointa vient de lui consacrer la leur feront mieux connaître, et par suite aimer et admirer davantage. En pénétrant dans l'intimité de cette belle et noble vie, on apprécie mieux en effet l'auteur de si belles et si nobles œuvres. Je recommande donc bien volontiers le présent livre à nos lecteurs et surtout à nos lectrices. Il se compose d'abord d'une très émouvante notice, où M. Lacointa, l'éminent ancien avocat général à la cour de cassation, raconte avec un grand talent d'écrivain la vie de Marie Jenna, de son nom Céline Renard ; en second lieu, d'un recueil de ses lettres, adressées aux personnages les plus divers, que la communauté des sentiments et des goûts avait tout de suite rendus ses amis. Auguste Nicolas, Trébutien, Rouma-

nille, les PP. Marie-Benoît et Jean, de l'abbaye de Fontfroide, Aubanel, Mistral, Lasserre, voilà les plus connus des correspondants de Marie Jenna. A tous les points de vue, les lettres que Marie Jenna leur adressait sont dignes d'eux. Il suffira d'avoir du goût, du cœur, de la foi, pour les goûter et trouver plaisir à les lire. P. TALON.

Les Chroniqueurs. Première série : *Villehardouin et Joinville*, par ANTONIN DEBIDOUR, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Paris, Lecène et Oudin. 1888, in-8 de 235 p. et 10 grav. — Prix : 1 fr. 50 ; cart. : 2 fr. 50. (*Collection des classiques populaires.*)

Le Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France. Lille, Desclée. 1887, in-8 de XI-359 p. — Prix : 4 fr. (*Collection de Chroniques et Mémoires de la Société de Saint-Augustin.*)

Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes, par BOUHOURS. Édition revue et abrégée, (Société de Saint-Augustin) Lille, Desclée, 1887, in-8 de 212 p. — Prix : 2 fr.

Pour apprécier comme il convient le travail de M. Debidour, il ne faut pas perdre de vue le but qu'il s'est proposé. On ne doit pas chercher d'idées nouvelles dans une œuvre qui est avant tout une œuvre de vulgarisation, mais bien des appréciations justes, s'appuyant sur des autorités incontestées. M. Debidour a puisé ses renseignements à de bonnes sources. A vrai dire, après les travaux de M. Natalis de Wailly, qui en 1872, réunissait déjà les noms de Villehardouin et de Joinville dans un mémoire lu par lui à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; après la publication par le même savant des textes de ces chroniqueurs, la tâche de M. Debidour était assez facile. On peut dire qu'il a bien résumé, et c'est son mérite, les appréciations de M. Natalis de Wailly, sagement rectifiées par la critique de M. le comte Riant pour ce qui concerne l'autorité historique de Villehardouin. Un chapitre, trop concis peut-être, sur les *Chroniqueurs intermédiaires entre Villehardouin et Joinville*, relie entre elles les deux parties de cet ouvrage, qui contient un assez grand nombre de citations avec traduction et qui mérite d'être lu par tous ceux qu'effraie un appareil d'érudition trop encombrant.

— C'est apparemment au même public qu'est destinée l'édition du *Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France*, par laquelle la Société de Saint-Augustin inaugure sa *Collection de Chroniques et Mémoires*. On sait que le long poème de Cuvelier, édité en entier par M. E. Charrière dans deux volumes de la *Collection de documents inédits*, a été plusieurs fois mis en prose et l'on y a retrouvé la source commune de la plupart des anciennes biographies de du Guesclin. Le présent *Roman* est, semble-t-il, assez indépendant de ce fameux poème ; il en existe une édition de la fin du quinzième siècle, qui a été réimprimée en 1830 par M. Francisque Michel dans la *Bibliothèque choisie* publiée sous la direction de M. Laurentie (in-12 de 474 p.). On peut dès lors se demander si le besoin d'une nouvelle édition populaire de ce texte se faisait vivement sentir. L'éditeur a, dit-il, pour unique ambition, d'être utile à la jeunesse (p. XI). Aura-t-il bien rempli son but en mettant à la portée de jeunes lecteurs une chronique d'une sérieuse valeur il est vrai, mais qui néanmoins prend parfois à l'égard de l'histoire « les libertés grandes que se permet le roman moderne » (p. 89, note 1) ? Oui s'il prend soin de relever à chaque page les erreurs commises par le narrateur ; mais l'annotation du *Roman* ne nous a pas semblé abso-

lument complète. On trouve à la fin du volume le début du poème de Cuvelier, un fragment d'une autre histoire en prose et quelques ballades et autres pièces de vers relatives à du Guesclin.

— La même Société de Saint-Augustin a tenu à nous donner aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, par le P. Bouhours. Les publications de cette société, très active, lui ont depuis longtemps conquis les sympathies du *Polybiblion;* elles sont faites dans un esprit irréprochable et leur exécution matérielle est excessivement soignée. Mais il serait bon de faire un choix. Cette œuvre historique du P. Bouhours méritait-elle une attention particulière, ou les éditions en étaient-elles devenues rares? On ne pourrait invoquer le second prétexte que nous venons d'indiquer; car, sans chercher beaucoup, nous en avons trouvé jusqu'à douze éditions, dont six publiées chez Lefort, à Lille. Quant à la valeur de l'œuvre du P. Bouhours, elle est contestable; ainsi, l'auteur d'une *Histoire de la maison d'Aubusson*, récemment publiée (1886, in-12), M. Paul Mignaton, qui connaît bien le travail de son devancier, en trouve la lecture « difficile et confuse. » Dans le tome III de la *Nouvelle Biographie générale* (p. 589), M. Vallet de Viriville faisait déjà des réserves en ce qui concerne l'exactitude de la narration du P. Bouhours, et il avait certainement raison. Il est vrai que dans l'édition de la Société de Saint-Augustin l'on a fait quelques coupures et nous remarquons avec satisfaction l'absence de ce qui concerne l'origine plus ou moins fabuleuse de la famille d'Aubusson. Mais que de notes il eût fallu pour éclaircir et corriger le texte du P. Bouhours !

ACH. LE VAVASSEUR.

L'Esprit de nos aïeux, *anecdotes et bons mots tirés des manuscrits du* XIII*e siècle*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1888, in-12 de XVI-306 p. — Prix : 3 fr. 50

L'objet de M. Lecoy de la Marche en composant ce recueil d'anecdotes empruntées aux manuscrits du treizième siècle, principalement aux sermonnaires, a été de communiquer aux lettrés et aux gens du monde le plaisir que trouvent les érudits familiers avec les documents originaux, à vivre, pour ainsi dire, de la vie même du moyen âge. Cet objet nous paraît avoir été remarquablement atteint par l'auteur. Son livre donne non seulement la connaissance, mais le sentiment et presque la sensation de la société et des mœurs du temps de saint Louis. Les anecdotes qui le composent sont réparties en sept groupes intitulés : *I. Le Clergé séculier : II. Les Moines ; III. Les Rois et les Reines ; IV. Les Seigneurs et les Chevaliers ; V. La Bourgeoisie et le Peuple ; VI. Les Femmes ; VII. Les Écoles.* Toutes sont instructives et la plupart sont édifiantes. Quelques-unes pourtant, quoique la conclusion en soit morale, ne pourraient être mises sans inconvénients sous les yeux de la jeunesse. Il y aurait, ce semble, avantage à tirer de ce livre un recueil moins étendu et d'un choix plus sévère, qui pût convenir aux collèges et aux écoles. L'éditeur aurait dû s'abstenir de joindre à l'ouvrage de M. Lecoy de la Marche certaines annonces de librairie sur le caractère desquelles nous préférons ne pas insister.

M. S.

Les Gloires maritimes de la France. *L'Amiral Roussin*, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Paris, Plon et Nourrit, 1888, gr. in-18 de 314 p., accompagné de 4 cartes et d'un fac-similé. — Prix : 4 fr.

M. le vice-amiral Jurien de la Gravière poursuit la publication de son

intéressante série des gloires maritimes de la France en nous donnant la biographie de l'amiral Roussin, qui fait pendant à celle de l'amiral Baudin. Nous y retrouvons les brillantes qualités du savant écrivain : élégance du style, clarté de l'exposition, critique bienveillante et éclairée des actes de son héros. Certaines pages sont d'une grande élévation, notamment celles où l'auteur décrit les habiles et audacieuses manœuvres de l'amiral Roussin, forçant l'entrée du Tage sous les canons portugais. Avec sa tendance naturelle aux rapprochements, il y a lieu de s'étonner que l'amiral Jurien de la Gravière n'ait pas comparé ce fait d'armes, l'un des plus beaux de notre histoire maritime, au forcement de la rivière Min par l'amiral Courbet. Le parallèle avait cependant de quoi le tenter, ne fût-ce que pour opposer aux difficultés d'une telle entreprise avec des navires à voiles l'exemple de ce qu'un marin bien trempé peut entreprendre avec une escadre de bâtiments à vapeur ; à notre avis, les deux exploits se valent, quoique tentés avec des moyens différents. L'amiral Roussin était un homme profondément religieux ; aussi, en annonçant à sa mère le succès de sa délicate opération, qu'il qualifiait lui-même de miraculeuse, lui demandait-il d'en remercier le bon Dieu. A ce propos, son éminent biographe, dont nous avons loué à plusieurs reprises les sentiments chrétiens, laisse échapper une phrase qui nous surprend sous sa plume : « Les plus grands hommes de mer ne sont pas exempts de faiblesse ; ils croient, en semblable occasion, à l'intervention de la Providence. » Que l'amiral me permette de lui répondre que ce n'est pas là une faiblesse ; c'est, au contraire, ce qui fait leur force. Pour compléter le volume, l'auteur le termine par deux courtes notices sur les capitaines de vaisseau Armand Buchet de Châteauville et Maillard de Liscourt, deux astres de deuxième grandeur qui brillèrent d'un certain éclat dans l'escadre du Tage. A remarquer aussi un curieux fac-similé d'une lettre du vice-amiral Ganteaume au « citoyen contre-amiral Emeriau, préfet maritime à Toulon, datée du 4 thermidor an X.

Comte de Bizemont.

Dupleix ou les Français aux Indes orientales, par A. Clarin de La Rive. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1888, in-8 de 212 p., orné de gravures. — Prix : 2 fr.

La vie de Dupleix, par M. Clarin de la Rive, est digne de l'excellente collection d'ouvrages historiques publiés par la Société de Saint-Augustin. L'auteur s'est aidé des biographies françaises de MM. Tibulle Hamon et Henri Bionne, et surtout de l'ouvrage anglais de Cartwright, si remarquablement impartial pour notre illustre compatriote. C'est une affligeante lecture que celle de la lutte héroïque soutenue par cet homme de génie plus encore contre la cupidité de la compagnie des Indes et l'incroyable lâcheté des ministres de Louis XV que contre la puissance anglaise. M. Clarin de La Rive la trace avec émotion ; pour lui Dupleix est impeccable ; il repousse avec indignation même les accusations de légèreté portées contre sa jeunesse ; c'est le héros sans peur et sans reproche. Son livre est l'œuvre d'un bon Français et d'un chrétien convaincu.

Comte de Bizemont.

Life aboard a british privateer in the time of Queen Anne, being the journal of Captain Woodes Rodgers, master mariner, with notes and illustrations by Robert C. Leslie. London, Chapman and Hall, 1889, in-12 de 143 p.

M. Robert Leslie a entrepris de faire revivre, au moyen de notes tirées

de son journal, la physionomie très originale d'un corsaire anglais du temps de la reine Anne, le capitaine Woodes Rodgers. La campagne de l'intrépide navigateur ne dura pas moins de quatre ans (1708-1711) pendant lesquels il courut sus aux galions espagnols dans l'Océan Pacifique et fit le tour du monde en doublant le cap Horn à l'aller et le cap de Bonne-Espérance au retour. Il est très curieux, en effet, de voir comment, avec des moyens très imparfaits, une petite escadre de deux frégates qui s'augmenta chemin faisant de plusieurs navires capturés, s'y prenait alors pour naviguer dans des mers presque inconnues ; il est juste de reconnaître que le capitaine Rodgers déploya dans cette campagne une habileté et une énergie peu ordinaires. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce fut lui qui recueillit sur l'île Juan Fernandez le fameux Selkirk dont l'histoire authentique, un peu enjolivée, devint la légende célèbre du Robinson Crusoë. Ce volume, très luxueusement édité, avec de belles gravures, serait un charmant cadeau à faire aux jeunes gens se destinant à la marine s'il ne s'y trouvait des plaisanteries du plus mauvais goût sur la religion catholique.

Comte de Bizemont.

Le Vrai 89, sentiment du peuple d'alors sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France, par Pierre Front. Bergerac, Émile Maury; Paris, Victor Palmé, 1889, in-18 de 179 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure mérite une mention toute particulière. D'abord, elle a été couronnée au concours des conférences du sud-ouest, et ce n'est pas sans raison. On n'y trouvera pas une déclamation banale, mais une étude sérieuse et originale. L'auteur, M. Pierre Front, a largement puisé dans les cahiers, ceux des grandes villes, ceux des provinces, ceux des environs de Paris, ceux de l'intérieur même de Paris : c'est l'objet du premier dialogue, très appuyé de pièces, comme on s'en doute. Le second traite des préjugés qui empêchent qu'on soit monarchiste ; le troisième donne les opinions de plusieurs grands esprits sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France. En appendice, les instructions de M. le comte de Paris, du 15 septembre 1887.

Les Dessous de l'Affaire Gilly-Andrieux, par Fabre des Essarts. Paris, Savine (s. d.), in-12 de 216 p. — Prix 3 fr. 50.

Malgré son titre mystérieux, ce livre ne nous révèle aucun secret. C'est simplement un récit, parfois assez piquant, de l'affaire Numa Gilly, dans laquelle M. Fabre des Essarts ne me paraît pas avoir joué d'autre rôle que c lui de la mouche du coche. Les lettres échangées alors entre le député du Gard et quelques-uns de ses collègues, d'autres documents se rapportant au procès, le récit des incidents qui se sont succédé, voilà ce qu'on trouve dans ce livre. Il n'y a pas de quoi justifier l'épitaphe prétentieuse de sa couverture : « *J'ai regardé mon crime en face et je l'ai commis,* » et encore bien moins la parodie des mots de la Genèse : « *Comme Jéhovah, j'ai trouvé que mon œuvre était bon.* » On pourrait glaner dans ce factum quelques comparaisons blasphématoires, d'un esprit médiocre et d'un goût douteux : mais, est-ce la peine? Qui lit maintenant ce livre et surtout qui le lira? M. Fabre des Essarts y fait montre d'une grande sympathie pour les communards et les régicides. Mais il nous dit quelque part qu'il est poète : à

ce titre, on peut bien lui pardonner quelque chose. Seulement qu'il ne recommence pas.

P. TALON.

Les Chapitres cathédraux de France. *Notices, costumes, sceaux, armoiries,* par l'abbé C. DAUX, missionnaire apostolique, historiographe du diocèse de Montauban. Amiens, Rousseau-Leroy ; Paris, Roger et Chernoviz, 1888, in-8 de VI-199 p. — Prix : 2 fr. 50.

Au moment où les chapitres cathédraux rétablis en France après la Révolution sont menacés d'une ruine prochaine et totale, M. l'abbé C. Daux a pensé qu'il serait utile de donner une statistique exacte de leur situation présente. Non sans peine, il a réuni, à leur sujet, une abondante série de renseignements très précis. Pour les mettre en œuvre, il a adopté un plan rationnel. Son ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, il traite toutes les questions canoniques et historiques se rapportant aux chanoines ; origines des cathédrales et des corps capitulaires ; du nom de chanoine ; modifications apportées dans la suite des temps dans le genre de la vie canoniale ; chanoines séculiers et réguliers ; règlements et bulles de sécularisation ; vêtements et insignes canoniaux (leur histoire et leur symbolisme); situation et dotation des chapitres; rôle et traitement des chanoines; statuts capitulaires. Sur tous ces points, M. Daux fait preuve de compétence et résume en fort bons termes les données fournies par les meilleurs ouvrages anciens et modernes. Dans la seconde partie, l'auteur donne des notices spéciales sur chacun des chapitres cathédraux de France. Les églises sont rangées par provinces. L'article consacré à chacune d'elles comprend son nom français et son nom latin ; une notice historique abrégée; l'indication du patron du chapitre ; une description minutieuse du costume canonial et celle du sceau capitulaire caractérisé dans tous ses détails en langage héraldique. Cette analyse sommaire suffit à donner l'idée de l'ouvrage de M. l'abbé Daux et à indiquer le genre de lecteurs auxquels il s'adresse.

E. A.

Désirée, reine de Suède et de Norwège, par le baron HOCHSCHILD. Paris, Plon et Nourrit ; Stockholm, Fritze, 1888, petit in-8 de IV-78 p. — Prix : 5 fr.

Il est de mode aujourd'hui d'écrire la vie de toutes les personnes plus ou moins célèbres, même de celles dont le nom seulement s'est trouvé mêlé à quelque événement d'importance. A ce titre, le baron de Hochschild, tirant bon parti d'un fonds assez médiocre, présente au lecteur des détails inédits sur la souveraine dont il fut le chambellan. En un petit volume, agréablement rédigé, imprimé en bons caractères sur très beau papier, l'auteur se propose, en faisant mieux connaître la reine Désirée, de contredire les jugements des Suédois qui « prirent pour de l'humeur des caprices d'enfant gâtée, qui la trouvèrent capricieuse, et généralement ne l'ont pas appréciée à sa juste valeur. » Une grande mobilité d'impression contient dans de justes bornes une excessive mais placide coquetterie et l'auteur déclare « qu'elle fut préservée des écarts de la passion par un naturel indolent et un tempérament calme autant que par un caractère extrêmement honnête. » Reprocher à la fille du négociant de Marseille, élevée jusqu'au trône par le jeu d'une capricieuse fortune, de n'avoir pas déployé un génie à la hauteur de cette destinée, serait injuste; mais il n'en faut que plus déplorer une indifférence religieuse que M. de Hochschild excuse trop aisément.

A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE.— M. Michel-Eugène CHEVREUL est mort le mardi 9 avril, dans sa 103e année. Né à Angers, le 31 août 1786, M. Chevreul vint de bonne heure à Paris. Dès 1810 il fut nommé préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle. Après avoir enseigné quelques années au lycée Charlemagne, il devint en 1824 directeur de teinture et professeur de chimie spéciale à la manufacture des Gobelins. Deux ans après, l'Académie des sciences lui donna la place que la mort de Proust laissait vacante. En 1830, la mort de Vauquelin, qu'il avait eu pour maître, le faisait appeler à la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il devint plus tard directeur de cet établissement. Ce ne fut qu'en 1879 qu'il prit sa retraite comme directeur, mais jamais il ne voulut quitter sa chaire professorale. On sait que l'illustre savant a fait porter surtout ses recherches sur l'étude des couleurs. Parmi les travaux qu'on lui doit, nous mentionnerons les suivants : *De la Baguette divinatoire, du Pendule dit explorateur et des Tables tournantes, au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale* (1854, in-8) ; — *Lettres adressées à M. Villemain, sur la méthode en général et sur la définition du mot fait relativement aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, etc.* (1856, in-12) ;— *Des Couleurs et de leurs Applications aux arts industriels à l'aide des cercles chromatiques* (1864, in-4, avec 27 pl. grav. sur acier et imp. en couleur par René Digeon) ; — *Considérations sur l'histoire de la partie de la médecine qui concerne la prescription des remèdes* (1865, in-4) ; — *Histoire des connaissances chimiques* (1866, in-8, avec 1 pl.) ; — *De la Méthode à posteriori expérimentale et de la généralité de ses applications* (1870, in-12) ; — *Le Grand Dictionnaire illustré de la langue française littéraire, usuelle et fantaisiste, de la littérature et de l'histoire générales, des sciences pures et appliquées, des beaux-arts, de la géographie universelle et des voyages, etc., formant la plus complète encyclopédie des connaissances humaines* (1884-1885, 5 vol. in-4).

— M. Jules-Amédée BARBEY D'AUREVILLY est mort à Paris le 23 avril, à l'âge de 82 ans. Nous n'avons point à apprécier ici le talent de l'écrivain. Cette tâche a été remplie à maintes reprises, ici même, par un de nos collaborateurs, qui a su, d'une main habile, faire la part de l'éloge et du blâme. Parmi les nombreux ouvrages qui sont sortis de la plume de M. Barbey d'Aurevilly, nous citerons les suivants : *L'Amour impossible* (1841) ; — *La Bague d'Annibal* (1843) ; — *Du Dandysme et de G. Brummel* (1845) ; — *Une Vieille Maîtresse* (1851) ;— *L'Ensorcelée* (1854) ; — *Le Chevalier des Touches* (1864) ; — *Le Prêtre marié* (1865) ; — *Les Diaboliques* (1874) ; — *Une Histoire sans nom* (1882) ; — *Ce qui ne meurt pas* (1884) ; — *Les Ridicules du temps* (1883) ; — *Memoranda* (1883). En dehors de ces écrits, nous mentionnerons encore la série intitulée : *Les Œuvres et les Hommes,* où M. Barbey d'Aurevilly a étudié successivement *les Critiques, les Sensations d'art, les Sensations d'histoire, les Poètes, les Philosophes et les Écrivains religieux, les Historiens*, et dont le dernier volume a paru l'année dernière.

— M. Renier-Hubert-Ghislain CHALON, docteur en droit, membre de l'Académie royale de Belgique, président d'honneur de la Société royale de numismatique de Belgique, né à Mons, le 4 décembre 1802, est mort à Bruxelles-Ixelles le 23 février 1889. Les publications numismatiques de M. Renier Chalon sont des plus nombreuses et lui assurent un rang des plus distingués parmi les érudits de notre époque ; il a pris aussi une part active aux travaux de l'Académie royale de Belgique et de la Commission

royale des monuments, mais ce qui rappellera le plus son nom aux bibliophiles, c'est la fameuse mystification du Catalogue de la Bibliothèque du comte de Fortsas, dont les titres imaginaires étaient, au point de vue historique, littéraire et bibliographique, d'une probabilité telle que la plupart des amateurs et des libraires de l'Europe s'y laissèrent prendre et vinrent à Binche pour assister à la vente.

— On annonce encore la mort : de M. ANQUEZ, inspecteur général de l'Université, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, mort à l'âge de 68 ans ; — de M. ARBAN, chef d'orchestre, né à Lyon le 28 février 1825, compositeur de musique distingué, mort à l'âge de 64 ans ; — de M. le docteur Paul BRICON, collaborateur au *Progrès médical* et auteur d'ouvrages sur la médecine, mort à l'âge de 42 ans; — de M. Charles BROSSELARD, préfet honoraire, né à Neuilly en 1816, auteur de plusieurs ouvrages historiques et archéologiques ayant trait presque tous à l'Algérie, entre autres, *Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan et de Boabdil, dernier roi de Grenade, découverts à Tlemcen* (1876, in-8), mort à l'âge de 73 ans; — de Mme Zulma CARRAND, née TOURANGIN, auteur de nombreux ouvrages à l'usage de la jeunesse, morte à Paris à l'âge de 93 ans ; — de M. CHARVÉRIAT, professeur de droit romain à l'École de droit d'Alger, mort à l'âge de 34 ans ; — de M. J.-B. DENIS, proviseur honoraire du lycée Henri IV, mort le 23 avril à Paris, à l'âge de 78 ans ; — de Dom Paul DENIS DE HANSY, religieux bénédictin de la Congrégation de France, décédé à Marseille, à l'abbaye de Sainte-Marie-Madeleine, le 9 février 1889, dans sa cinquante-troisième année, auteur de travaux sur la liturgie de plusieurs diocèses de France ; — de M. Aimé DOLLFUS, auteur de nombreux romans, mort à l'âge de 42 ans ; — de M. DULAC, ancien préfet, bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts de Paris, mort à Tours, à l'âge de 84 ans ; — de M. Alfred ELWALL, professeur de langue anglaise à l'École des mines et au lycée Henri IV à Paris, né à Londres en 1818, auteur de nombreux ouvrages pour l'enseignement, mort à l'âge de 71 ans ; — de M. l'abbé Pierre-Émile d'EVERLANGE, chanoine honoraire de Digne, auteur de *Saint-Gilles et son pèlerinage* (1881, in-12 avec 69 grav.) ; — de M. Jean-Baptiste GAUME, doyen des éditeurs français, mort à Paris, le 10 mars, à l'âge de 97 ans ; — de M. DE GIRANCOURT, auteur des *Mémoires sur la Verrerie de Rouen au* XVIIe *siècle* (Rouen, 1867), et d'une *Nouvelle Étude sur la Verrerie de Rouen et la fabrication du cristal à la façon de Venise, aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Rouen, 1886), mort le 17 avril, à 78 ans ; — du R. P. François-Aug. JAFFRE, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de philosophie au collège de Mongre, auteur d'un cours assez étendu et fort apprécié de philosophie élémentaire : *Cours de philosophie adapté au programme du baccalauréat ès-lettres* (1879, in-8) ; — de M LANDOLPHE, auteur d'articles littéraires dans le *Rappel,* mort à Louhans ; — de M. le comte Émile DE NAJAC, né à Lorient (Morbihan) en 1828, auteur dramatique, mort à l'âge de 61 ans ; — de M. Gustave NAQUET, ancien rédacteur en chef du *Peuple,* de Marseille, et, en dernier lieu, du *Petit Dauphinois,* de Grenoble, mort à Marseille ; — de M. Gabriel SALVADOR, colonel d'artillerie, né à Salon (Bouches-du-Rhône) en 1812, auteur de *J. Salvador, sa vie, ses œuvres et ses critiques* (1881, in-12), mort à Paris le 21 février, à l'âge de 77 ans ; — de M. Louis ULBACH, conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal, né à Troyes (Aube) le 7 mars 1822, collaborateur de la *Revue de Paris,* du *Temps,* du *Figaro,* auteur de nombreux romans, mort à Paris à l'âge de 67 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. BRÜCKER, chef des archives de

Strasbourg, dont il avait publié un inventaire sommaire et une histoire, mort à la fin de mars; — du R. P. CARBONNELLE, S. J., fondateur de la Société scientifique de Bruxelles, autrefois l'un des plus actifs collaborateurs de l'*Indoeuropean Correspondence* et des *Études religieuses* et fondateur de la *Revue des questions scientifiques*; — de M. le commandeur Bartolomeo CECCHETTI, directeur des archives *de' Frari*, à Venise, érudit d'une grande valeur, qui, en dehors de sa collaboration active à l'*Archivio veneto*, a publié divers ouvrages estimés, tels que la *Republica di Venezia e la Corte di Roma* et *Il Doge di Venezia*; — de M. Philip-Henry DELAMOTTE, professeur de dessin pendant 30 ans au King's College de Londres, auteur de plusieurs ouvrages sur les beaux-arts, dont l'un, sur l'art d'esquisser d'après nature, venait d'être réimprimé l'automne dernier; — de M. Franz-Cornelius DONDERS, professeur d'ophthalmologie à Utrecht, où il est mort le 24 mars, à 71 ans; — de M. Paul DUBOIS-REYMOND, mathématicien, mort au milieu d'avril; — du docteur Alfred EDERSHEIM, professeur d'études bibliques à Oxford, où il est mort le 18 mars; — de M. Paolo FERRARI, célèbre auteur comique italien, mort à Milan, le 12 mars, à l'âge de 67 ans; — de M. Joseph-Philipp GLÖCKLER, mort à Stuttgart, le 20 mars; — de Mlle Anne-Maria GOLDSMID, auteur de pamphlets sur l'éducation, morte le 8 février, à 84 ans; — de M. George-Tilly GOLLOP, dont la traduction anglaise des œuvres de Schiller était assez estimée, mort le 21 février, à l'âge de 93 ans; — du théologien américain le Révérend Albert Zabriskie GRAY, mort à Chicago, le 23 février, à 49 ans; — de Mme Hermann GRIMM, fille de Bettina d'Arnim, la célèbre amie de Gœthe, femme d'un professeur de l'Académie de Berlin, morte dans le temps même où l'on imprimait un drame composé par elle, le 5 avril, à Florence; — de M. Samuel Carter HALL, rédacteur de plusieurs journaux, dont le plus important est l'*Art journal*, qu'il fonda en 1839, pour populariser l'art en Angleterre, et qu'il dirigea jusqu'en 1880, et éditeur de nombreux ouvrages; — du docteur Hugo HÄLSCHER, professeur de droit public et administratif à l'Université de Bonn, où il est mort le 16 mars, à 72 ans; — de M. Justin JONES, éditeur américain et auteur lui-même d'ouvrages réputés, mort le 23 février, à Cromwell (Connecticut); — du Dr Benjamin Hall KENNEDY, professeur de grec à Cambridge, auteur d'ouvrages élémentaires qui ont reçu en Angleterre un accueil favorable, mort le 6 avril à 84 ans, à Torquay; — du Dr Johann-Jakob KOPP, professeur de science forestière au Polytechnicum de Zurich, où il est mort le 15 mars; — de M. le député Cirillo MONZANI, collaborateur assidu de l'*Archivio storico italiano* et de la *Rivista di Firenze*, mort à Rome, le 3 avril, à l'âge de 67 ans; — du Dr Ludwig NOIRÉ, dont l'œuvre philosophique la plus connue est le travail intitulé *Die Welt als Entwicklung des Geistes* (1874), mort le 26 mars; — de l'écrivain italien Enrico PAGLIA, mort le 6 janvier, à 55 ans; — du Dr Johann PEYRITSCH, professeur de botanique à l'Université d'Innsbrück, mort le 14 mars, à Gries, âgé de 41 ans; — du Dr RITSCHL, professeur de théologie à l'Université de Gœttingue, historien de la secte piétiste, mort à 67 ans, le 20 mars; — du Dr SCHÖN, connu par ses travaux sur les langues de l'Afrique; — de M. F.-A. STRUBBERG, écrivain fécond, qui s'est fait connaître sous le pseudonyme d'Armand, par ses ouvrages sur l'Amérique, mort au milieu d'avril; — de M. TYERMAN, biographe de Wesley et des méthodistes, mort au commencement d'avril; — de M. Bartolomeo VERATTI, directeur des *Opuscoli religiose, letterarii e morali* à Modène, mort dans cette ville, le 2 avril, à 80 ans; — du P. Charles VERBEKE, S. J., mort le 26 février, à 56 ans; — du Dr WOOLLEY, ancien principal de l'École de construc-

tion navale de Portsmouth, dont on cite surtout un *Treatise on descriptive Geometry*, mort dans les derniers jours de mars.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 avril, M. Schlumberger communique une note sur un anneau d'or byzantin du xe siècle. M. Siméon Luce lit un travail sur le père de Jeanne d'Arc; il établit qu'il était dans une position assez aisée. — Le 12 avril, M. Viollet a commencé la lecture d'un mémoire sur les causes de la sympathie que les Gallo-Romains éprouvèrent pour les barbares qui envahirent la Gaule. M. Desmichels a ensuite communiqué une note sur une « chanson politique au temps des Huns. » — Dans la séance du 26 avril, M. Viollet a entretenu ses collègues de ce qu'était l'assemblée du peuple dans la Gaule franque. M. J. Halévy a achevé la lecture de son mémoire sur la légende des martyrs de Nedjran.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 avril, M. Bernard a lu un mémoire sur l'esthétique ancienne après Aristote. M. Waddington a commencé la lecture d'une notice sur M. Caro. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 13 avril. M. Baudrillart a communiqué la suite de son mémoire sur les populations rurales de la Provence. — Le 27 avril, M. Aucoc a donné lecture d'un certain nombre d'extraits d'un ouvrage qu'il va prochainement publier sous le titre : *L'Institut de France et les Anciennes Académies*. M. Bertrand a lu un mémoire sur la Théorie métaphysique des rapports d'Ampère.

Concours. — La Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts, met au concours pour l'année 1889 les sujets suivants : 1° « Étude des meilleures conditions hygiéniques à appliquer dans la construction d'une habitation » (médaille d'or de 300 fr.) ; 2° « Étude de l'utilisation pratique de la force des marées » (médaille d'or de 300 fr.) ; 3° « Étude sur les relations politiques et commerciales du port de Dunkerque depuis Louis XIV jusqu'en 1792 » (médaille d'or de 200 fr.); 4° « Histoire de l'industrie à Dunkerque et de son avenir » (médaille d'or de 200 fr.); 5° « Monographie d'une commune de l'arrondissement de Dunkerque » (médaille d'or de 200 fr.). Les travaux soumis à la Société ne doivent pas être signés; ils doivent être remis au secrétaire avant le 31 décembre.

— L'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse vient de procéder au jugement des nombreux ouvrages, en vers et en prose, présentés au concours de 1889. Les neuf ouvrages suivants ont été couronnés : 1° *Manœuvres d'automne*, ode, par M. Paulin-Jean-Marie Valoris, sergent au 83e régiment d'infanterie, à Toulouse : a obtenu un Œillet ; — 2° *Les Laboureurs*, ode, par M. Francis Maratuech, homme de lettres, à Ferrières (Lot) : a obtenu un Œillet ; — 3° *Chassés*, poème, par M. J.-B. Dagorn, au collège de Pont-Croix (Finistère) : a remporté la Violette d'argent, prix du genre ; — 4° *Un Jour de printemps*, poème, par M. le vicomte d'Ybarrart d'Etchegoyen, de Versailles : a obtenu une Violette réservée ; — 5° *La Marche de Faust*, poème, par M. Amaury de Bigaut de Cazanove, à Salles (Basses-Pyrénées) : a obtenu une Violette réservée ; — 6° *La Fileuse*, ballade, par Mme Herminie Delavault, de Niort : a remporté le Souci d'argent, prix du genre ; — 7° *La Mare aux Fées*, ballade, par M. le vicomte d'Ybarrart d'Etchegoyen : a obtenu un Œillet ; — 8° *Joyau d'amour*, ballade, par M. A. Pouget, de Paris : a obtenu un Œillet ; — 9° *Les Trois Galatée*, sonnets, par M. F.-E. Adam de Paris : ont remporté l'Églantine d'argent, prix du genre. Ces prix ont été distribués à la Fête des fleurs que l'Académie a célébrée le 3 mai. Dans cette séance solennelle l'Éloge de Clémence Isaure a été prononcé par M. Gaston David,

maître ès jeux. M. Edmond de Capèle a donné lecture de son Rapport sur le concours.

Antériorité de l'écriture sur le langage. — Les hommes ont écrit avant de parler : telle est la thèse qu'expose, non sans talent, M. Louis Alotte dans une brochure récemment publiée, *Primordialité de l'écriture dans la genèse du langage humain* (Paris, Vieweg, in-16 de 72 p.). Nous doutons que cette opinion recrute beaucoup d'adeptes ; ses arguments ne nous paraissent point décisifs. D'abord une des raisons qui l'ont poussé à soutenir cette thèse, la difficulté de trouver une source commune aux divers langages humains, se trouverait singulièrement ébranlée, si le sinologue russe, M. Georgievski, ne s'est pas trompé en croyant trouver des liens de parenté entre les langues indo-européennes et le chinois, comme nous l'avons annoncé à nos lecteurs (t. LIII, p. 286) ; et d'ailleurs la linguistique est une science encore trop neuve, et l'étude des idiomes multiples répandus sur la terre est trop peu avancée pour qu'on puisse conclure de l'impuissance actuelle à une absolue impuissance. Quant à l'argument que M. Alotte tire de l'absence de l'apophyse géni chez l'homme de la Naulette en faveur du mutisme (pourquoi dire muétisme ?) primitif de l'homme, on sait ce que vaut l'argument : il a été démontré que l'apophyse géni ne fait pas défaut chez cet individu comme on l'avait cru. M. Alotte déclare que « si l'homme primitif avait possédé la faculté innée de dénommer les choses par des monosyllabes, on ne s'expliquerait pas que voulant les dénommer par l'écriture, il se fût servi d'images au lieu de simples caractères phonétiques, sans relation ni avec les êtres et les objets, ni avec leurs attributs ; » ce que nous ne nous expliquons pas, c'est l'affirmation de M. Alotte. Que dire du raisonnement singulier par lequel l'auteur prétend prouver « que l'affranchissement des classes laborieuses dans l'état de société moderne et la liberté actuelle sont les résultats de l'esclavage antique ! » M. Alotte soutient que le langage est un progrès sur l'écriture ; il semble que ce soit le contraire ; par le langage l'homme ne peut se faire comprendre que de quelques personnes, de celles qui sont assez près de lui pour l'entendre, au lieu que l'écriture transmet sa pensée bien loin dans le temps et dans l'espace. L'auteur trouve étrange que l'homme ait pu « rappeler, par le geste et par la voix, la pluie, la neige, les arbres, l'herbe, les couleurs, la montagne, la caverne et les animaux muets ou taciturnes. » On trouvera peut-être encore plus étrange que par le seul dessin il ait été capable de représenter les couleurs, de distinguer la pluie de la neige, de faire comprendre qu'un animal est taciturne, de rendre compte de sentiments, bien primitifs pourtant, tels que la faim. Il nous paraît bien plus simple d'admettre le don du langage à l'homme par le Créateur, dès le commencement. Mais M. Alotte ne voudra point admettre cette théorie ; elle sent trop les « cléricords » : et dans son livre, *la Morale gallicane,* publié il y a quelques années, sous le pseudonyme d'Ysope Sakkarin, l'auteur a montré toute la haine qui l'anime contre le clergé et la religion.

Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes. — Ce recueil, qui forme le troisième volume des *Documents* publiés par la Société historique et archéologique du Gâtinais (Paris, A. Picard ; Orléans, Herluison, in-8 de XXVI-163 p.), comprend 114 pièces, datées (sauf quatre) de 1046 à 1495. Il méritait à plus d'un titre d'être mis en lumière, et la Société historique du Gâtinais a fait œuvre utile en fournissant à M. l'abbé J.-M. Alliot les moyens de l'imprimer ; il contient en effet des chartes royales, des bulles et d'autres documents dont on chercherait vainement trace ailleurs. Cette publication,

pour être partielle, puisque l'on a dû renoncer à réimprimer 42 pièces que D. Basile Fleureau a insérées dans ses *Antiquitez de la ville et du duché d'Estampes* (Paris, J.-B. Coignard, 1683, in-4), n'en rendra pas moins des services appréciables. Malheureusement, ce cartulaire dont nous rapportons la rédaction, comme l'éditeur, tout à fait au commencement du XVIe siècle, a une origine suspecte, qui enlève quelque crédit à plusieurs des pièces qu'il contient. Il a été formé, comme tous les cartulaires, pour réunir ensemble tous les titres de propriété de la collégiale, qui devenaient plus faciles à consulter en cas de contestation future; mais ce qui excite notre défiance, c'est que certains droits de la collégiale étaient déjà contestés par le chapitre de Sainte-Croix, lorsqu'un chanoine entreprit la copie du présent cartulaire. Les premières pièces portent invariablement ces mots écrits, nous dit M. l'abbé Alliot, par l'auteur du cartulaire lui-même : *Contra capitulum Sancte Crucis... Contra predictum capitulum*, et quelques-unes de ces chartes royales, de ces bulles ne paraissent pas authentiques. Un mandement de Philippe-Auguste, daté de Saint-Jean d'Acre, 1191 (p. 2, 3) n'a pas trouvé grâce devant l'éditeur; M. Alliot pense que le faussaire, ayant sous les yeux une autre pièce émanant de Philippe-Auguste, et mentionnée sous le n° 1, n'aurait fait que copier l'indication du lieu et de la date de celle-ci. La confection de ce faux a demandé un peu plus de peine que ne semble le croire M. Alliot, car le document indiqué sous le n° 1 et imprimé par D. Fleureau (p. 389) est une charte ou acte solennel, tandis que la pièce considérée comme fausse (n° 4), est une lettre patente (cf. L. Delisle : *Catalogue des actes de Philippe-Auguste,* p. LVIII; le document en question n'est pas mentionné dans ce *Catalogue*). Le faussaire qui a opéré cette transformation, dont on ne comprend pas bien l'utilité, était donc doué d'une certaine habileté. Il eût été bon de dater toutes les pièces d'après le nouveau style et non d'après l'ancien; et à ce propos nous ferons observer que la pièce imprimée sous le n° XLVI est du 22 mars 1449 et non de 1448. Une table très détaillée et des notes, dont plusieurs sont dues, ainsi que nous l'apprend M. Alliot, à notre collaborateur M. Stein, facilitent les recherches dans cette utile publication.

UNE ASSERTION DE M. TAINE. — Nous trouvons dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril une assertion bien singulière sous la plume de M. Taine : « Sous la monarchie, dit-il (p. 728), une naissance obscure fermait aux hommes, même les mieux doués, l'accès des premières places. » Un peu plus loin, insistant sur la même idée, M. Taine dit encore : « Sous l'ancienne monarchie..., dans le grand escalier social, il y avait plusieurs étages : chaque homme pouvait gravir toutes les marches du sien, mais non monter au delà ; arrivé sur le palier, il s'y heurtait contre des portes fermées, contre des barrières presque insurmontables » (p. 730-731). Toute l'histoire de l'ancienne France proteste contre une telle assertion. De quoi donc se plaignaient les États généraux en 1357, sinon des facilités accordées aux petites gens pour se glisser aux premières places? Et le bourgeois Colbert, et Dubois, le fils de l'apothicaire de Brives-la-Gaillarde, ne forçaient-ils point les plus grands seigneurs à les traiter d'Excellences? Fabert n'obtint-il pas le bâton de maréchal de France? Et Jean Bart? Et Duguay-Trouin? La noblesse n'était-elle pas ouverte à toutes les aspirations des roturiers? C'est la thèse très juste soutenue par Bonald. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'ont d'ailleurs qu'à tourner la page. Dans la même livraison, M. E. Faguet, appréciant le système philosophique et les vues historiques de cet éminent penseur, écrit les lignes suivantes (p. 936):

« Il a mieux vu qu'un autre ce que l'erreur capitale du XVIIIe siècle et de la Révolution a été de ne pas voir, à savoir qu'il y avait une constitution avant 1789 — nous avons pu voir, depuis lui, que c'est à partir de 1789 qu'il n'y en a plus eu,— et que cette constitution assurait l'égalité devant la loi, l'inviolabilité de la propriété, le recours contre le pouvoir central, *et permettait, sollicitait même l'accession de tous, à toutes les fonctions,* sauf la royauté. »

LE P. JOSEPH LECLERC DU TREMBLAY. — Depuis quelques années, l'attention se porte sur l'illustre capucin qui joua un si grand rôle au XVIIe siècle, et qui fut l'un des conseillers les plus écoutés et l'un des auxiliaires les plus actifs du grand cardinal de Richelieu. Dans le même temps que des érudits comme M. Fagniez se peinent à jeter la lumière sur son rôle politique, d'autres chercheurs se plaisent à étudier dans le P. Joseph le religieux, et nous le font connaître comme un homme qui édifia tous ses contemporains par la ferveur de sa piété. Nous signalions récemment la publication, par le R. P. Emmanuel, de deux oraisons funèbres du P. Joseph (T. LV, p. 222-223). Nous mentionnerons aujourd'hui l'édition, d'après le manuscrit 2301 de la bibliothèque Mazarine, par M. l'abbé Dedouvres, d'une « Vie du T. R. P. Joseph de Paris, capucin, » traduite du latin du sieur de Hautebresche. Remercions M. l'abbé Dedouvres d'avoir fait suivre ce court document d'une liste intéressante des ouvrages à consulter sur le P. Joseph et d'une bibliographie, qui semble assez complète, du fameux capucin. Il nous reste à transcrire le titre de cette publication que consulteront avec profit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du grand siècle : *Le P. Joseph du Tremblay. Notice biographique d'après le sieur de Hautebresche. Essai bibliographique* (Paris, Retaux-Bray, in-8 de 47 p.).

PARIS. — Nous avons reçu les deux premiers fascicules du *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle, suivi de la biographie des plus célèbres naturalistes,* par M. J. Pizzetta (Paris, A. Hennuyer, in-4). Ce dictionnaire, où les gravures sont répandues à profusion, fera ultérieurement l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion.*

— Berlioz a toujours aimé l'Allemagne ; mais il s'entendait trop bien à mêler les épines à ses tendresses pour n'avoir pas suscité chez nos voisins des haines profondes, jusqu'ici restées inconnues. M. Michel Brenet les révèle tout au long dans *Deux Pages de la vie de Berlioz; les œuvres de Berlioz en Allemagne; le premier opéra de Berlioz* (Paris, Léon Vanier, in-8 de 72 p.). Rapprochement curieux : Berlioz écrivait à Wagner en 1852 : « Berlin est encore dévoré d'une ardeur véritablement artistique, alors que, cependant, il gît déjà enterré sans ressource sous le fatras de sa machine. » Pour les uns, le penchant de Berlioz au gigantesque, au fantastique, est un sujet d'étonnement ; pour les autres, le grand compositeur est un Allemand, ou il est du moins « le seul Français auquel ait été donné la force et l'amour des créations importantes dans le domaine de la musique pure. » L'histoire « documentée » de *Benvenuto Cellini,* le premier opéra de Berlioz, complète cet intéressant travail.

— Tous les archéologues connaissent les belles recherches et les admirables collections de M. Élie Massénat, digne émule des Christy, des Lartet, des Vibraye, dans l'exploration des grottes de la Corrèze et de la Dordogne. M. Élie Massénat a entrepris, avec le concours de M. le Dr Paul Girod, la publication des documents et des observations amassés par lui pendant vingt-trois années d'investigations. *Les Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze,* documents publiés par MM. Paul Girod

et Élie Massénat, ouvrage en dix fascicules avec cent planches hors texte. (Paris. Baillière et fils, in-4. — Premier fascicule, p. IV-15, 10 pl. — Prix du fascicule, 5 fr.) Ce sera le complément indispensable des *Reliquiæ æquitanicæ,* de Lartet et Christy. L'ouvrage comprendra l'étude de vingt et une stations appartenant aux époques du Moustier, de Solutré et de la Madeleine. Les planches, dessinées par M. le Dr Girod, reproduisent, avec une fidélité absolue, les pièces originales de la riche collection Massénat. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette belle publication.

— M. Henri Beaune, ancien procureur général à la Cour d'appel de Lyon, vient de terminer son *Histoire du droit coutumier français,* commencée en 1888, par un quatrième et dernier volume intitulé : *Les Contrats* (Paris, Larose et Forcel). Nous reviendrons sur cette importante publication, ou plutôt sur le volume qui la clôt.

— Nous signalons une nouvelle revue historique fondée par M. F. Bournon, et qui nous semble appelée à rendre de véritables services. Réponses à toutes les demandes de renseignements historiques, communications sur des documents inédits, indications de travaux en préparation, voilà le programme de *la Correspondance historique* (semi-mensuelle, 10 francs par an, 18, rue du Cardinal-Lemoine.)

— Nous devons aussi une mention à la *Bibliographie nouvelle, revue périodique des livres de classe, littérature, sciences et arts,* qui vient de ressusciter après une courte disparition (Paris, Gaume, 2 francs par an, bi-mensuelle).

— *Le Galilée. Revue des sciences cosmologiques* (76, rue de Turenne) est une revue mensuelle qui, pour cinq francs par an, a l'intention de mettre tous les lecteurs au courant des questions touchant à l'astronomie, à la météorologie, à la sismologie, à la géologie, à la physique générale du globe. La revue paraît régulièrement depuis le 15 avril.

— Nous avons aussi vu le premier numéro d'une *Revue des questions politiques.* Les noms des signataires des articles, M. Steeg, par exemple, indique assez l'esprit dans lequel est rédigé ce recueil.

— L'an dernier, M. Lecoy de la Marche retraçait au Cercle catholique du Luxembourg l'histoire du culte privé rendu à Jeanne d'Arc même pendant sa vie, et depuis sa mort, à travers les siècles, et l'histoire des démarches faites pour obtenir sa canonisation. C'est ce discours qu'il vient de publier sous ce titre : *Le Culte de Jeanne d'Arc jusqu'à nos jours et sa Canonisation projetée, conférence faite au Cercle du Luxembourg* (Orléans, Herluison, in-8 de 47 p.)

— Le *Polybiblion* a rendu compte (t. XXXVIII, p. 105) des *Récits bibliques et leurs Beautés littéraires,* par M. l'abbé J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières. L'auteur vient de publier une seconde édition de cet excellent ouvrage (Paris, Poussielgue, in-12 de VI-510 p.).

— Sous ce titre : *Liberté, Égalité, Fraternité, ou Monarchie et République,* M. Begaud, qui se qualifie « enfant du peuple vendéen, » publie une brochure dont le vrai tort est de former presque un volume (136 p. in-8, petit texte); du reste, cet « enfant du peuple » a une langue choisie, la pratique de la discussion. Son œuvre est toute de propagande monarchique. Sur le chapitre des finances et sur bien d'autres, il attaque et morigène nos gouvernants. Que ne faisait-il de ce texte trop dru plusieurs brochures, qui eussent porté coup plus sûrement ! (Bourg, imp. Bertéa).

— M. d'Avezac (de l'Institut), mort le 14 janvier 1875, avait laissé un travail inachevé sur l'anonyme de Ravenne. Le manuscrit de l'éminent géographe, revu et complété par un spécialiste digne de remplir une aussi

difficile mission, M. Gabriel Gravier, vient de paraître sous ce titre : *Le Ravennate et son exposé cosmographique* (Rouen, E. Cagniard, petit in-4 de 117 p.). M. Gabriel Gravier, qui était un ami de M. d'Avezac, a écrit sur le savant académicien une attachante notice, suivie d'une complète bibliographie dans laquelle il a reproduit le Catalogue de l'œuvre de M. d'Avezac, naguère dressé par M. Enrico Narducci, bibliothécaire de l'*Alessandrina*, mais en substituant au classement par ordre de matières, qu'avait adopté le bibliographe italien, le classement par ordre de dates. Tous les érudits liront avec profit le travail critique de MM. d'Avezac et Jean Gravier sur le Ravennate et son exposé de cosmographie, « revue de tous les travaux dont il a été l'objet ; restitution de la mappemonde et appréciation des sources où il a puisé. » Le collaborateur de M. d'Avezac a rédigé tout un chapitre sur le mode de restitution proposé par ce critique et par les auteurs postérieurs ; il a eu aussi le mérite de tracer l'excellente carte annexée à l'élégant volume : « Mappemonde de l'anonyme de Ravenne. »

— Nous avons salué ici, l'an dernier, l'apparition du premier volume de la collection de l'*Annuaire du conseil héraldique de France* (nº de septembre 1888). Le second volume (Paris, in-12 de 264 p.) n'est pas moins intéressant. On y trouve : des considérations sur *la Noblesse de France* (1789-1889) par le vicomte de Poli ; un article de M. A. de Martonne *Sur la préposition de*, où l'on démontre spirituellement que cette préposition est loin d'être le signe invariable et certain de la noblesse, *Peiresc généalogiste*, par l'éditeur de la correspondance du savant magistrat provençal, lequel publie en cet article une lettre au marquis d'Albigny de Simiane sur l'illustre maison de ce nom écrite le 22 novembre 1633 ; des *Documents inédits du* XVIe *siècle sur des petits-neveux de Jeanne d'Arc au comté nantais*, publiés par M. S. de la Nicollière-Teijeiro ; des *Observations sur la généalogie des Maisons de Bérenger et de Sassenage*, par le marquis de Rivoire ; une étude sur *les Variantes et Modifications introduites dans les armoiries*, par le vicomte de Burey, des *Documents provençaux* (conservés dans les archives et la bibliothèque d'Arles) analysés par le baron du Roure, une note sur *l'Ordre de Malte*, par M. H. d'Arbigny de Chalus, une *Chronique*, une *Bibliographie*, des pièces de vers de M. A. Millien et du marquis de Pimodan des planches qui représentent Jeanne d'Arc, Louis XVI, Marie Antoinette, le dauphin, le président de Roquemont, le comte Arnold de Ronsrey, le lieutenant-colonel H. Caillon, etc.

— Le récit de la captivité d'Augustin Laurans et de six de ses collègues a été tiré par M. Léon G. Pélissier du fonds Roux-Alphéran de la Bibliothèque Méjanes : *Une Détention au Temple sous le Directoire* (Paris, in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue rétrospective* du 1er janvier 1889). Laurans décrit la prison du Temple, ses « quatre tours fort hautes, une à chaque coin et deux petites au nord, » l'appartement qu'occupait au second étage « le ci-devant roy, » l'appartement de la « ci-devant reine, logée au troisième étage, ainsi que la sœur du roi et son fils, » la porte d'entrée de cette « maison de force, » porte de « neuf pouces d'épaisseur, garnie en fer. » Il mentionne les visites reçues ; il raconte (car sa captivité était coupée par quelques sorties) sa promenade au Jardin des plantes, où il admire les « deux allées de marronniers superbes, » la « hauteur plantée de toutes sortes d'arbres » à laquelle on monte par un chemin en zigzag » (le Labyrinthe) et d'où l'on voit « tout Paris. » Il raconte aussi un gai déjeuner qui fut donné à ses collègues et à lui par un aide-de-camp de Pichegru, lequel aide-de-camp les traita d'une manière splendide. » Signalons encore des descriptions de l'église Saint-

Eustache, de la Halle au blé, du Louvre, des Tuileries, des Champs-Elysées, où le narrateur remarque seulement « quelques guinguettes, » des boulevards, du Palais-Royal, de Saint-Cloud, de Sèvres, de Versailles, des principales églises de Paris, de la Bibliothèque nationale, etc. N'oublions pas d'indiquer, comme une curiosité de plus, l'étrange lapsus du narrateur qui, parlant d'une représentation au grand Opéra, nous apprend qu'il vit, ce jour-là, Œdipe à *Collogne.*

AUVERGNE. — M. Maurice Chanson publie, sous ce titre : *L'Assemblée d'élection de Brioude*, une brochure dont l'actualité n'est pas la seule qualité (Clermont-Ferrand, gr. in-8 de 41 p.). La session de l'Assemblée provinciale d'Auvergne, réunie à Clermont le 8 novembre 1787, et dont l'histoire a été écrite par M. F. Mège, avait été précédée par celle des assemblées de chacune des sept élections de la généralité de Riom : Clermont, Riom, Issoire, Brioude, Saint-Flour, Aurillac et Mauriac. M. Chanson rappelle que, dans la pensée du gouvernement du roi Louis XVI, les assemblées d'élection devaient être aux assemblées provinciales ce que sont à nos conseils généraux les conseils d'arrondissement. Il avait été impossible à M. Mège de découvrir les procès-verbaux de l'élection de Brioude. M. Chanson, plus heureux, a retrouvé ces documents : il les analyse ou les reproduit avec beaucoup de soin, et les annote avec non moins de soin. Sa brochure sera une des bonnes pièces du dossier à l'aide duquel on revisera l'histoire de la Révolution.

DAUPHINÉ. — M. Chaper, l'érudit président de l'Académie delphinale, se plaint quelque part, dans le volume dont nous allons parler, qu'à certains points de vue, l'étude de l'histoire « est arriérée dans le Dauphiné. » On ne s'en douterait guère, à lire le *Bulletin de l'Académie delphinale* (4e série, t. I, Grenoble, Allier, in-8 de XXVI-548 p.), récemment paru. M. Chaper lui-même donne une étude curieuse sur les *Archives et la Révolution dans le Dauphiné*. La lecture de ce travail est navrante : les révolutionnaires dauphinois ont brûlé la plupart des richesses bibliographiques et historiques accumulées pendant des siècles. — Le discours de réception de M. F. Masse est relatif aux *Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution*. — M. A. Vellot s'occupe du *Premier Bateau à vapeur* et *de Dorothée de Jouffroy*. Viennent ensuite : *Notice sur les archives départementales de France*, par M. A. Champollier-Figeac ; — *Un Épisode inconnu de la vie privée du baron des Adrets*, par M. A. Prudhomme ; — *J. Achard, peintre paysagiste*, par M. Marcel Raymond ; — *L'Art et le Christianisme, visite à deux artistes contemporains*, par M. C. Charaux ; — *La Bibliothèque de la Grande Chartreuse au moyen âge*, par M. Paul Fournier, dont il sera question ci-après ; — *Découverte, à Grenoble, d'une inscription en l'honneur de Maïa ; — Jetons banaux du Dauphiné*, par M. J. Roman.

— Au dix-septième siècle, deux opinions différentes se produisirent sur la question de savoir quelle place l'étude devait tenir dans la vie monastique. L'abbé de Rancé estimait que les religieux ne devaient point s'embarrasser « dans une recherche curieuse des choses qui ne leur conviennent pas. » Mabillon, au contraire, soutint, dans son célèbre *Traité des choses monastiques*, que la tradition de l'Église et la saine raison ont toujours permis aux solitaires « les mêmes études qui peuvent convenir à de vertueux ecclésiastiques. » Dans une brochure pleine de documents nouveaux, extraite du *Bulletin de l'Académie delphinale : Notice sur la bibliothèque de la Grande Chartreuse au moyen âge, suivie d'un catalogue de cette bibliothèque au* XVe *siècle* (Grenoble, Allier, in-8 de 82 p.), M. Paul Fournier établit que, longtemps

avant le XVIIe siècle, les religieux de la Chartreuse avaient résolu la question. On pourrait penser que, séparés du monde, les chartreux s'étaient réfugiés uniquement dans la vie contemplative et étaient restés indifférents aux travaux intellectuels. Il n'en est rien, et l'auteur en accumule les preuves dans sa brochure, fruit de recherches patientes et multiples. La plupart des livres de la bibliothèque de la Grande Chartreuse ont été déposés pendant la Révolution à la Bibliothèque de Grenoble ; mais qui nous rendra les trésors bibliographiques qui, à diverses reprises, ont été la proie des flammes?

— Avec son *Guide à la Grande Chartreuse et dans tout le massif* (Grenoble, Baratier, in-12 de 132 p.), M. H. Ferrand nous promène dans une région couverte de forêts profondes, entrecoupée de gorges merveilleuses où les montagnes sont plus accessibles que dans la contrée voisine où s'entassent les géants de granit et de glace. Le pays, avec ses ramifications vers la Savoie est scrupuleusement décrit dans cet opuscule qui, topographiquement, est le plus complet qui existe. Orné de quinze jolies phototypies, il serait parfait si l'auteur y avait joint une carte plus lisible et plus complète.

— Pendant la période de leur extension, les glaciers ont transporté, à de grandes distances, des pierres énormes dont l'etude présente un grand intérêt. M. David Martin, dans sa *Note sur la conservation des blocs erratiques hauts alpins* (Gap, Jean, in-8 de 24 p.), a entrepris de dresser le catalogue des erratiques des Hautes-Alpes et il en décrit soixante-quatre. Nous recommandons à M. Martin, s'il poursuit ses recherches, d'examiner les erratiques du fort des Salettes et du champ de tir du fort des Têtes, près de Briançon.

— Le manuscrit inédit que publie M. Honoré Pallias: *Des Dauphinois, éclaircissement extrait de Philibert Brun* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 47 p.), contient une intéressante revue des personnages marquants du Dauphiné; les notes biographiques et bibliographiques qui se trouvent ici donnent une valeur plus grande encore à cette élégante plaquette.

— M. E. Maignien a publié *Une Famille d'émigrés briançonnais au* XVIIIe *siècle, notes généalogiques sur la famille Raby* (Grenoble, Drevet, in-12 de 11 p). De tout temps, les habitants des hautes vallées des Alpes, quittant un sol ingrat, sont allés au loin chercher fortune. Les Raby, originaires du Briançonnais, se retrouvent en France, en Italie, voire en Amérique, et devant l'impossibilité de dresser leur généalogie complète, on doit se contenter des renseignements fournis par M. Maignien sur leur origine d'après des documents inédits.

FRANCHE-COMTÉ. — Charles Nodier, dans les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire,* et Désiré Monnier, dans ses *Jurassiens recommandables,* ont contribué à faire de Jacques-Joseph Oudet un personnage légendaire. M. Denis d'Aussy vient, à son tour, de lui consacrer quelques pages sinon plus éloquentes du moins plus vraies que celles de ses devanciers. Sa brochure a pour titre : *Le Colonel Oudet, 1792-1809* (Vannes, E. Lafolye, in-8 de 17 p.). A l'aide de papiers de famille, l'auteur a reconstitué cette existence aussi brillante que prématurément tranchée. Oudet, né à Maynal, dans le Jura, le 18 octobre 1773, était un héros dans toute l'acception du mot; par ses talents militaires, il était tenu en haute estime de ses chefs, et par les qualités du cœur aussi aimé des officiers placés sous ses ordres que des simples soldats. Mais il ne voyait pas Napoléon d'un bon œil et celui-ci le lui rendait bien. L'Empereur l'avait cependant créé baron le 6 juin 1809 et

se décidait même, après un instant d'hésitation, à le nommer général de brigade le soir de Wagram, bataille où le nouveau promu fut blessé mortellement. Le portrait trop haut en couleur que Nodier a fait du colonel Oudet est esquissé ici dans les teintes qui conviennent : document historique qui restera.

— M. Ch. Thuriet est un magistrat aimable, chercheur et érudit comme on en trouve encore quelques-uns, en province surtout. Poète lui-même, il vient de publier une *Étude sur Marsoudet, poète franc-comtois, avec fragments nouveaux et encore inédits* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 32 p.). Marsoudet, originaire de Salins, était un poète original, assez ordinairement sceptique, chrétien parfois, et qui, devenu lecteur et bibliothécaire de Mesdames, tantes du Roi, aurait pu aspirer à la renommée. Il était sur la voie qui y conduit lorsque la tourmente révolutionnaire le jeta en prison. Échappé à la guillotine, il se retira à Salins, où il mourut le 16 mai 1843. Cette brochure, de mérite supérieur à celle parue sans nom d'auteur à Salins, chez Billet, en 1847 (in-8 de 46 p. avec portrait) complète très heureusement cette publication anonyme.

— Le même M. Ch. Thuriet a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* un travail des plus curieux sur *Charles Nodier, écrivain franc-comtois* (Lons-le-Saunier, Desclume, in-8 de 27 p.). Le titre dit assez ce qu'est cet opuscule : un aperçu de ce que fut le savant bibliothécaire de l'Arsenal comme littérateur, au point de vue spécial de sa chère petite patrie.

— Mentionnons encore, toujours du même auteur, deux plaquettes : *Notre-Dame des Fleurs et Une Destinée* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 12 p.) — et *la Fontaine de la Rochette à Saint-Claude* (*Jura*) *et les Carottiers de Soye* (Besançon, Dodivers, in-8 de 6 p.). Ce sont des poésies charmantes, où alternent tantôt l'humour et la finesse, tantôt la passion et le sentiment religieux.

— Le volume de 1888 des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* vient de paraître (in-8 de XLII-320 p.). Nous faisons généralement un choix parmi les travaux que nous citons des sociétés savantes qui nous envoient leurs recueils ; mais cette fois, ce choix n'est pas possible, tant l'Académie de Besançon s'est distinguée. Force nous est donc de tout mentionner : *Louis de Ronchaud,* par M. le marquis Terrier de Loray ; — *L'Abbaye de Migette,* par le même ; — *Les Associations ouvrières en France et en Franche-Comté,* par M. Lombart ; — *Les Fêtes publiques en Franche-Comté avant la Révolution,* par M. de Sainte-Agathe ; — *Un Collectionneur franc-comtois,* par M. Estignard ; — *Étude sur Marsoudet,* poète franc-comtois, par M. Thuriet ; — *Notice sur Francis Monnier,* par M. le docteur Druhen ; — *L'Exposition Marie-Thérèse, souvenirs d'un voyage récent,* par M. Sayous ; — *Les Femmes célèbres en Franche-Comté,* par M. le chanoine Suchet ; — *La Bibliothèque d'un avocat bisontin en 1559,* par M. Jules Gauthier ; — *Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier* (suite et fin), publiées par M. L. Pingaud ; — *Notice sur le comte Georges Richard de Soultrait,* par M. Jules Gauthier ; — *Les Familiarités provinciales en Franche-Comté avant 1789,* par M. Fleury-Bergier. — Nous avons eu, tout dernièrement, l'occasion de parler avec quelques détails des *Fêtes publiques en Franche-Comté,* de M. de Sainte-Agathe, et des *Femmes célèbres en Franche-Comté,* par M. le chanoine Suchet (t. LV, p. 274), et nous donnons plus haut un aperçu de l'*Étude sur Marsoudet,* de M. Thuriet. Nous devons nous en tenir là pour ne pas être entraîné trop loin ; disons toutefois que ce qui nous a le plus intéressé dans ce remar-

quable volume est la seconde partie des *Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier* (2 août 1832-30 novembre 1843). Elles sont si charmantes, si pleines de détails typiques sur les hommes et les choses à Besançon à cette époque que nous regrettons vivement qu'il ne s'en trouve point encore au fond du portefeuille de M. Léonce Pingaud.

GUYENNE. — Le volume des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux,* qui vient de paraître (Paris, Dentu, in-8 de 525-98 p.), contient sur les sujets les plus variés une série de morceaux intéressants, les uns en prose, les autres en vers : *Une audience de la Commission militaire de Bordeaux en 1793. MM. de Pelet d'Anglade, Bernada et Chevalier. Souvenirs historiques,* par M. Aurélien Vivie ; — des stances *A Victor Hugo,* par le même ; — un épisode en vers de M. Hip. Minier : *Civil et Militaire ;* — *Causes de la crise économique et moyens d'y remédier,* par M. T. Labat ; — *Un Poète inconnu, l'abbé Champmas,* par M. A. Vivie ; — *Deux Parlementaires de l'ancien régime, Omer Talon et d'Aguesseau* [qui signait *Daguesseau*], par M. F. Combes ; — *Latreille, membre de l'Institut,* par M. A. Vivie ; — *Pedro Sanchez,* roman de don José Maria de Pereda, par M. de Treverret (traduction de deux chapitres de ce roman, publié à Madrid en 1883) ; — *Le Roman de Geneviève* (en vers), saynète de M. de Mégret de Belligny ; — *Le Dr Broussonnet* (de l'Institut). *Étude biographique* (*1761-1807*), par M. A. Vivie ; — *Esperanza. Au vieux chêne du Mont-Dore,* stances de M. F. Comtes ; — *Une Victime de Boileau avec quelques détails inédits,* par le même (il s'agit là de La Serre) ; — *Dodoche,* comédie en trois actes, de M. Mégret de Belligny ; — *Parlement de Bordeaux,* par feu le conseiller Brives-Cazes (1re partie, *de 1462 à 1469*) ; — *Éloge de Vaucher,* par M. H. Brochon ; — *Ultima verba,* stances par H. Minier ; — *D'une cause de dépérissement de la vigne et des moyens d'y porter remède,* par M. R. Dezeimeris ; — *Discours* de M. de Tréverret, président de l'Académie ; — *Un Serment de Molière,* comédie en vers, par M. Louis Boué.

LANGUEDOC. — Un nouveau *per nozze* et des plus intéressants. Nous le devons à M. A. Thomas, directeur des *Annales du Midi,* et professeur à la Faculté des lettres de Toulouse (*Chastel d'Amors, fragment d'un poème provençal publié d'après le manuscrit du Vatican, imprimé pour le mariage Pottier-Gorges, 21 mars 1889.* Toulouse, Ed. Privat, in-8 de 21 p.). Le petit recueil se compose d'une charmante épître en vers « à mon ami Edmond Pottier, » d'une préface qui donne tous les détails désirables sur le chansonnier provençal du XIVe siècle, conservé à la bibliothèque du Vatican, sous le no 3206; enfin de cent quatre-vingts vers du *Chastel d'Amors,* accompagnés d'une sorte de sommaire très développé, qui permettra au lecteur peu familiarisé avec l'ancien provençal, de se faire une idée suffisante du fragment que le manuscrit de la collection du cardinal Bembo nous a conservé.

LIMOUSIN. — Sous le titre de *Chronique limousine,* la *Gazette du Centre* publie depuis quelque temps, et avec une grande régularité, un résumé ou « Rappel des choses qui se passaient à Limoges il y a un siècle. » Son rédacteur en chef, M. des Fourniels, met à contribution tous les documents historiques et littéraires qu'il peut consulter tant dans les dépôts que dans les bibliothèques particulières. Plusieurs se sont libéralement ouverts à ses investigations, dont les résultats sont déjà fructueux. Bien des documents inédits ou rares, des notes manuscrites sont ainsi publiés. Il faut espérer qu'après avoir reçu la publicité d'un journal quotidien, ils seront ensuite réunis en volume.

— La bibliothèque du grand séminaire de Limoges renferme de pré-

cieux manuscrits, collection unique de documents anciens qu'il n'est plus possible de retrouver ailleurs et qu'ont ainsi sauvé de l'oubli les abbés Nadaud et Legros. On y trouve entre autres plusieurs chroniques se rapportant aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous les auspices des sociétés archéologiques de Limoges et de Tulle ces chroniques vont être publiées par M. l'abbé Leclerc, qui y joindra d'autres pièces importantes pour l'histoire de la province aux derniers siècles.

LORRAINE. — M. l'abbé Buisson analyse *le Cahier des plaintes, doléances et remontrances du tiers état de Remiremont en 1789* (Remiremont, imp. Guillemin, in-8 carré de 20 p.). On y voit d'abord la procédure de la convocation et de la tenue des séances de l'assemblée ; puis le détail des réformes politiques, sociales, administratives, économiques, financières, judiciaires, demandées par le tiers état de cette petite ville. Entre autres réformes, signalons un projet d'établissement de justices de paix dans chaque paroisse. C'eût été un tribunal, composé de six officiers, deux de la plus haute cote, deux de la plus basse et deux de la mitoyenne, élus pour trois ans et rééligibles. Sa compétence était très limitée : affaires de police et de « mésus » champêtre. Justice expéditive et peu onéreuse.

NIVERNAIS. — M. René de Lespinasse vient de publier l'intéressante *Notice sur la vie et les œuvres du comte de Soultrait, président de la société nivernaise des lettres, sciences et arts,* qu'il a lue à la séance de la dite société du 29 novembre 1888 (Nevers, impr. G. Vallière, in-8 de 25 p.).

NORMANDIE. — Un ancien magistrat d'Évreux, M. Charles Molle, a réuni de nombreux documents qu'il a publiés sous ce titre : *Notice généalogique sur la famille Le Doulx de Melleville* (in-4 de 279 p., portrait). Évreux, imp. Hérissey.

— Vient de paraître : *Notice historique sur Bosrobert et Saint-Taurin-des-Ifs,* par M. P. Duchemin. (In-12, 174 p. Bernay, imp. Duval.)

— Dans son dernier *Bulletin,* la Société de l'histoire de Normandie a publié le discours de son président, M. Ch. de Beaurepaire, sur les *Réformateurs de la Coutume de Normandie au* XVIe *siècle.*

ORLÉANAIS. — M. le comte de Dienne vient de publier un petit recueil bien intéressant sous ce titre : *Un écolier de l'Université d'Orléans au* XVIIe *siècle. Lettres et Rapports d'un correspondant* (Auxerre, gr. in-8 de 24 p.). L'éditeur a eu la pensée, dit-il, de nous présenter la vie d'un étudiant en droit du XVIIe siècle, pendant ses deux années de cours à l'Université d'Orléans, vie qui nous est racontée par celui-là même qui était chargé de pourvoir à ses besoins, Tanneguy de Massac, abbé commandataire de l'abbaye bénédictine de Nantua, lequel habitait ordinairement Orléans, où il jouissait d'une prébende au chapitre Sainte-Croix de cette ville. La correspondance du bon abbé avec son cousin, Jean de Massac, le père de l'écolier, dont la surveillance lui était confiée, renferme de forts piquants détails. M. de Dienne a entouré les *Lettres et Rapports* de tous les renseignements désirables, les uns tirés du *Livre de raison* de Jean de Massac, les autres de divers papiers de famille conservés, comme le *Livre de raison,* dans les archives du château de Lalande. Indiquons notamment d'excellents renseignements sur le bisaïeul de l'abbé de Nantua, Raymond de Massac, natif de Clairac en Agenais, mort doyen de la Faculté de médecine d'Orléans, lequel « avait chanté en vers latins les vertus des eaux de Pougues et avait dédié son poème au prince Charles de Gonzague de Clèves, duc de Nevers et de Rethelois. »

PROVENCE. — M. David Martin ne sait pas voyager sans rien regarder ni

écouter ; aussi quel contingent d'observations bien personnelles ne trouve-t-on pas dans ses *Excursions géologiques dans les vallées limitrophes de l'Ubaye et de la Durance et sur la frontière italienne* (Gap, Jouglard, in-12 de 111 p.). Ce petit volume est consacré à la description de certaines vallées presque mystérieuses de la Provence et du Dauphiné connues seulement de quelques rares fureteurs du Club alpin : Vars, Maurin, Escreins, le Queyras. Les observations touchant à l'histoire naturelle, aux mœurs, aux antiquités, les anecdotes plaisantes, etc., se succèdent d'une façon heureusement variée et rendent l'ouvrage infiniment attrayant. Il eût gagné cependant à être accompagné d'une carte et à être imprimé avec plus de soin.

— Bientôt sera mis en vente un livre curieux, dont les lecteurs du *Petit Marseillais* ont eu, depuis deux ans environ, d'assez larges primeurs. Ce sera comme une résurrection pour *les Anciennes Familles marseillaises*, que M. Octave Teissier fait revivre d'une façon fort agréable. Les érudits trouveront qu'on aurait pu être plus savant et plus complet, les descendants des familles en question et les vieux Marseillais ne songeront qu'au plaisir de revoir des physionomies chères et trop oubliées.

— Beaucoup de bien à dire de l'étude de M. l'abbé Feraud, président d'honneur et membre fondateur de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, sur *la Paroisse, la commune et les seigneurs des Sièyes* (Digne, in-8 de 59 p.). Le vénérable curé des Sièyes a donné d'excellents renseignements sur sa paroisse (surtout d'après le procès-verbal de la visite de Mgr de Janson, du 12 décembre 1662), sur l'ancienne commune des Sièyes (aujourd'hui simple section de la commune de Digne) avec liste des consuls depuis l'année 1657 et liste des curés depuis l'année 1599, enfin sur les seigneurs des Sièyes depuis le XIVe siècle jusqu'en 1789, seigneurs parmi lesquels on remarque Henri de Rochas, dont le nom est encore aujourd'hui noblement porté, le président de Galifet, Clappiers de Vauvenargues.

— M. Léon-G. Pélissier, sous le titre de : *Documents annotés,* publie une série de plaquettes tirées à petit nombre et fort recherchées des curieux. Le fascicule IV est intitulé : *La Fin de la Société populaire d'Aix, 25 vendémiaire-16-ventôse an IV* (Marseille, gr. in-8 de 29 p.). M. Pélissier y raconte très bien la fin tumultueuse de la Société populaire d'Aix, club des Jacobins en raccourci. Il s'est servi de la correspondance administrative de l'agent national Paulin Chantaud, conservée dans le manuscrit 1086 de la bibliothèque Méjanes, pour nous donner d'abondants détails sur les derniers jours d'une société qui fut « un véritable foyer de désordre matériel et moral pour la ville et le district » d'Aix.

— On a souvent signalé l'intérêt qui s'attache à la conservation et à la connaissance des anciennes minutes déposées dans les études de notaires. Nous devons à l'initiative d'un notaire d'Avignon, excellent érudit, historien des évêques d'Apt et des évêques de Carpentras, M. Jules de Terris, une publication qui mérite d'être citée comme un modèle : *Table générale des minutes des notaires de l'arrondissement d'Avignon* (Avignon, Seguin frères, 1889, in-8 de 110 p.). On trouve dans ce travail une première liste, par notariat, de toutes les minutes conservées jusqu'à ce jour avec les dates extrêmes des registres de chaque notaire, et une seconde liste comprenant les noms des anciens notaires avec celui de leur successeur actuel et le lieu de sa résidence. M. de Terris a trouvé le meilleur des auxiliaires en M. L. Duhamel, qui est un de nos plus zélés et de nos plus savants archivistes.

SAVOIE. — L'étude de M. V.-A. Didier sur le *Prolongement du chemin de*

fer de Marseille à Briançon sur Saint-Michel de Maurienne (Savoie) (Gap., Richaud, in-8, 42 p.) peut se résumer ainsi : Si l'on prolonge la voie ferrée qui finit à Briançon, doit-on la rattacher à la ligne de Paris à Turin « sur le territoire italien, » soit par le col de l'Échelle, soit par le col du mont Genèvre, ou bien à la Savoie par le Galibier, de façon à fermer le réseau « sur le territoire français ? » C'est là une question d'un intérêt capital, et l'auteur a eu raison de l'examiner sous toutes ses faces. L'argumentation nous paraît inattaquable à l'endroit de la défense de notre frontière : en construisant la ligne du Galibier, on relie entre eux les ouvrages militaires qui défendent les principaux passages des Alpes, de la Méditerranée à la Suisse et au Jura. Le projet a une autre conséquence curieuse : son exécution réalisera une économie de 205 kilomètres entre la Suisse romande ou le centre de l'Europe et le littoral méditerranéen sur les lignes actuelles du mont Cenis et du Saint-Gothard. Une carte très claire accompagne cette consciencieuse étude.

ALLEMAGNE. — Nous signalerons avec plaisir le succès obtenu en dehors même de la France par l'*Apologie scientifique de la foi chrétienne*, publiée en 1885 par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, sous les auspices de la Société bibliographique. M. Carl Braig vient d'en donner une traduction allemande, qu'il a fait précéder d'une introduction: *Apologie des christenthums auf dem Boder den empirischen Forschung* (Fribourg en Brisgau, Herder, in-8).

ESPAGNE. — Les journaux de Barcelone nous ont apporté la relation d'une imposante solennité qui a eu lieu dans les salons du Congrès. Le 16 février 1839 parurent, d'abord dans les colonnes du *Diario*, de très remarquables poésies réunies ensuite en un volume portant ce titre : *Lo Gayter del Llobregat*. L'auteur, qui avait gardé l'anonyme, était M. Joaquin Rubiò y Ors dont le nom a bien des fois paru dans le *Polybiblion*. Le 16 février dernier, on célébrait le cinquantième anniversaire de l'apparition d'une œuvre qui fut tout un événement et le signal du réveil, de la renaissance de la littérature catalane. De nombreux discours, de remarquables poésies ont été dits en l'honneur de Rubiò y Ors, le vénéré doyen de la Faculté de philosophie, l'ami de Milà y Fontanals; et la publication d'une édition nouvelle de ses œuvres coïncide avec cette fête si sympathiquement célébrée par ses concitoyens.

— Les questions de spiritisme et d'hypnotisme sont aujourd'hui à l'ordre du jour : mais beaucoup en parlent et en écrivent sans connaître un mot de théologie : ce qui les amène à émettre parfois les assertions les plus erronées, à vouloir justifier la conduite la plus condamnable. Le P. Vila, théologien de marque, s'applique à relever ces erreurs, à montrer combien sont dangereux en maintes circonstances les principes et les maximes des spirites et des hypnotiseurs, et combien est coupable leur conduite au tribunal de la conscience (*El Espiritismo y el Hipnotismo*. Palencia convento de los Padres Domenicos, in-8 de x-230 p.).

— *L'Idioma y Escritura de España*, par Don Muñoz y Rivero, l'un des diplomatistes les plus estimés de l'Espagne, professeur à l'École supérieure de diplomatique de Madrid, a surtout en vue les élèves de première année du cours de diplomatique. Il renferme de nombreux spécimens des écritures qui ont eu cours en Espagne du XIIe au XVII siècle, et doit mettre les étudiants à même de les déchiffrer avec beaucoup plus de facilité qu'on n'a pu le faire par le passé.

ITALIE. — A signaler deux brochures de M. L.-T. Belgrano ; l'une raconte

d'après des documents inédits, les péripéties de la révolte des Corses contre Gênes, tentée sous la direction de Giam-Paolo et de Ranuccio da Leca et qui se termina par le meurtre du malheureux Ranuccio, que M. Belgrano place dans les derniers jours de juin ou les premiers de juillet 1490. (*Un assassinio politico nel MCCCCXC* [*Ranuccio da Leca*], Gênes, tip. del R. Istituto di Sordo-muti, in-4 de 42 p.). L'autre est la réédition d'un poème en vers latins qui fait partie de la chronique anonyme de l'empereur Alphonse VII, roi de Castille et de Léon. Cette pièce inachevée relative au siège d'Almeria en 1147 ne conduit pas le récit jusqu'au terme de la conquête, mais est intéressante pour les événements antérieurs (*Frammento di poemetto sincrono su la conquista di Almeria nel 1147,* Gênes, tip. del R. Istituto di Sordo-muti, in-4 de 31 p.).

JERSEY. — La Société jersiaise a publié son treizième bulletin annuel pour 1888, il contient notamment : *Le Procès entre les États et le gouverneur Lanier, la Remontrance des États ; — L'Église de Saint-Pierre,* notice par le colonel Le Cornu, président de la Société (planche) ; — le *Pseudo-Mastix ; the lyar's Wipp* par MM. Michael Lamprière, juge de l'île de Jersey, Henri Dumaresq et Abraham Hérault (cette publication contient des documents datés de 1642 et 1643) ; — *Les États de la compagnie de Saint-Pierre en 1692 ; — Ordres pour la milice, 1744 ; — Inventaire des meubles appartenant au presbitaire* [sic] *de Saint-Hélier, 1585 ; — Contrat du 28 juin 1476 touchant le manoir de Saint-Hélier* (parties contractantes : Perotin et Raulin Lamprière).

RUSSIE. — M. Théodore Wierzbowski a publié le premier volume de la *Bibliographia polonica XV ac XVI ss.* (Varsoviae, in-8). C'est le catalogue des imprimés de la Bibliothèque impériale de l'Université de Varsovie. Ils sont, dans ce premier volume, au nombre de 800 ; le plus ancien est de l'année 1488, le dernier de 1600. Des tables nombreuses et détaillées facilitent les recherches dans ce catalogue.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Introduction à l'Écriture sainte d'après la « Sainte Bible avec commentaires, »* par C. Trognon et H. Lesêtre. T. Ier. *Introduction générale* (in-8, Lethielleux). — *Somme de la prédication eucharistique,* 1re partie, par le R. P. Tesnière (in-18, bureau des « Œuvres eucharistiques »). — *La Vierge Marie,* par le cardinal Pie (in-18, Oudin). — *Que faisons-nous de l'Évangile?* par l'abbé E. Francqueville (in-18, Sueur-Charruey, à Arras). — *Sursum corda! ou le Salut de la France par la prière,* par le P. J. Petit (in-18, Lethielleux). — *Accord de la science et de la religion,* par A. Devers (in-18, Palmé). — *Causeries sur les vertus et les devoirs de la femme vivant en famille,* par le P. H. Saintrain (in-32, Casterman). — *Histoire critique de la prédication de Bossuet,* par l'abbé J. Lebarq (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve.* extraites de ses œuvres, par Mgr Perrault (in-32, Chapelliez). — *Manuel des lois de l'enseignement primaire,* par Le Provost de Launay (petit in-16, Gaume). — *Annuaire de l'enseignement libre,* 14e année (petit in-16, Gaume). — *La Souveraineté du peuple,* par H. Meyners d'Estrey (in-18, Pedone-Lauriel). — *Essai sur le régime parlementaire,* par X.-S. Combothecra (in-8, Larose et Forcel). — *Le Péril social,* par le comte de la Barre de Nanteuil (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Ouvrier,* par C. Bertheau (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Veau d'or,* par P. Harispe (in-18, Baltenweck). — *Un Homme libre,* par M. Barrès (in-18, Perrin). — *Mathématiques et Mathématiciens,* par A. Rebière (in-8, Nony). — *La Chasse à la bécasse,* par T. Audebert (in-8, bureaux de « l'Acclimatation »). — *Grammaire hébraïque élémentaire,* par l'abbé A. Chabot (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Bazaine,* par A. Huré (Lib. des bibliophiles). — *Les*

Grands Écrivains de la France, publiés sous la direction de A. Regnier. *J. de la Fontaine.* T. V (in-8, Hachette). — *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre,* par P. Stapfer (in-18, A. Colin). — *Les Essais de Montaigne,* publiés par H. Motheau et D. Jouaust (t. VII et dernier) (in-12, Lib. des bibliophiles). — *Écrivains modernes de l'Angleterre,* 2e série, par É. Montégut (in-16, Hachette). — *Chefs-d'Œuvre dramatiques de A.-N. Ostrovsky,* trad. du russe par E. Durand-Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Une Veillée à bord* (in-16, Lib. des bibliophiles). — *La Folie amoureuse contemporaine,* par A. Poëy (in-18, Ghio). — *Le Soldat Chapuzot,* scènes de la vie de caserne, par J. Drault (petit in-8, Lecoffre). — *L'Empire d'Annam et le Peuple annamite,* par J. Silvestre (in-18, F. Alcan). — *Acadie, Nouvelle-Écosse. Un Pèlerinage au pays d'Évangéline,* par l'abbé H.-R. Casgrain (in-18, Cerf). — *Le Liber Censuum de l'Église romaine,* publié avec une préface et un commentaire, par P. Fabre (gr. in-4, Thorin). — *Vierges-martyres de la primitive Église,* par M. Van Biervliet (in-8, Casterman). — *Établissement du christianisme dans les Gaules. Origines du diocèse de Langres et de Dijon, ainsi que de celui d'Autun,* par l'abbé J.-B. Lucotte (in-8, Damongeot, imp. à Dijon). — *Les Grands Traités de la guerre de Cent ans,* publiés par E. Cosneau (in-8, A. Picard). — *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné,* publiés par L. Lalanne (in-12, Lib. des bibliophiles). — *Le Traité de Cateau-Cambrésis,* par le baron A. de Ruble (in-8, Labitte). — *La Réforme et la Politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie,* par le vicomte de Meaux (2 vol in-8, Perrin). — *Atlas des Guerres sous Louis XV,* par le comte Pajol (in-fol. cart., Firmin-Didot). — *La France sous l'ancien régime. 2e partie, les Usages et les Mœurs,* par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *La Duchesse de Polignac et son temps,* par H. Schlesinger (in-12 carré, Ghio). — *Mes Campagnes, 1792-1815, notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches,* mises en ordre et publiées par M. Chipon et L. Pingaud (petit in-8, Firmin-Didot). — *La France et les Français en 1789,* par J. Gaildrau (in-16 carré, H. Laurens). — *Le Centenaire de 1789,* par G. Guéroult (in-18, F. Alcan). — *Les Armées de la République,* par E. Bonnal (gr. in-8, Delagrave). — *Correspondance diplomatique de Talleyrand. La Mission de Talleyrand à Londres, en 1792. Ses lettres d'Amérique à lord Landsdowne,* avec introd. et notes, par G. Pallain (in-8, Plon et Nourrit).— *Charles X et Louis XIX en exil,* mémoires inédits du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle,* t. IV (in-8, Perrin). — *Sous le drapeau rouge,* par L. Barron (in-18, Savine). — *La Misère en France à la fin du XIXe siècle,* par E. Mansuy (in-18, Ghio). — *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne,* par le comte Ed. de Barthélemy. 2e édit. (in-8, Le Roy, imp. à Châlons-sur-Marne). — *Histoire de la Faculté de médecine d'Avignon,* par V. Laval (in-8, Seguin, à Avignon; Lechevalier, à Paris). — *Essai historique sur l'hôpital de Remiremont,* par l'abbé E. Buisson (petit in-8 carré, Guillemin, à Remiremont). — *Histoire de Florence,* par F.-T. Perrens, t. II (in-8, Quantin). — *Don Carlos d'Aragon, prince de Viane, étude sur l'Espagne du nord au XVe siècle,* par G. Desdevises du Dezert (in-8, A. Colin).— *L'Égypte et l'Occupation anglaise,* par E. Plauchut (in-18, Plon et Nourrit). — *Sceaux gascons du moyen âge.* IIe partie. *Sceaux des seigneurs,* par P. de la Plagne Barris (in-8, Champion, à Paris; Cocharaux, à Auch). — *Cent Ans de représentation bretonne, galerie de tous les députés envoyés par la Bretagne aux diverses législatures qui se sont succédé depuis 1789 jusqu'à nos jours,* dressée par R. Kerviler. 1re série. *Les États généraux et l'Assemblée constituante (1789-1791)* (in-8, Perrin). — *Histoire de Pierre Berthelot, pilote et cosmographe du roi de Portugal aux Indes orientales,* par Ch. Bréard (in-8,

A. Picard). — *Notice biographique sur Louis Malet de Graville, amiral de France (144?-1516)*, par P.-M. Perret (in-8, A. Picard). — *Notice sur la vie et les œuvres de Jacques Berriat Saint-Prix*, par H. Laurain (in-8, Pedone-Lauriel). — *François Mignet*, par É. Petit (in-18, Perrin).— *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris*, par Mgr J.-A. Foulon (in-8, Poussielgue).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Devise de la maison de Savoie (tome LV, p. 287). — M. de Watteville, dans le nº de juillet 1888 de la *Revue de la France moderne* p. (332) a réuni les explications que l'on a proposées jusqu'ici de cette devise. — M. F. Pasini, dans le nº d'août 1888 du *Giornale araldico-genealogico-diplomatico* (p. 43) propose une nouvelle solution du problème : Amédée VI aurait reçu d'une noble demoiselle une tresse de cheveux blonds, aurait institué en souvenir l'ordre du « Lacs d'amour » ou du « Collier » qui avait pour insigne un collier d'or, et aurait pris à ce moment la devise FERT, c'est-à-dire *fero ejus rufas tricas.*

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.